

Jessica

Éric de Bellefonds

Jessica

Les hôpitaux modernes ont été créés pour servir d'antichambres à la mort. C'est pour cela qu'on n'y voit jamais rien de beau ou de vivant, mis à part une armée de secrétaires et d'infirmières, si on peut appeler ces femmes des êtres vivants. Il est vrai qu'on y voit aussi des médecins et des patients, mais ces deux catégories ne font que passer, et restent à l'hôpital le moins de temps possible. Il y avait donc dans la chambre du 3^e étage que des murs blancs, des meubles en chrome et une vague odeur d'eau de javel – ni plantes, ni tableaux, ni rien pour donner à un malade le regret de mourir.

- Mais vous êtes en pleine forme, madame Yvetot.

Ces paroles du médecin étaient destinées à une femme pâle et maigre, qui semblait avoir moins de vingt-quatre heures à vivre.

- J'ai perdu mon mari il y a plusieurs années, marmonna-t-elle, et je vais le rejoindre bientôt. Mais ce n'est pas pour moi que je suis triste, c'est pour Jessica, ma petite fille. Qui prendra soin d'elle ?

- Mais vous, madame Yvetot, puisque vous allez guérir et rentrer chez vous dans moins d'une semaine.

- Faites confiance au docteur, dit alors la jeune infirmière, qui était debout près du médecin.

- Non, non, cessez de me raconter n'importe quoi, je sais bien que c'est fini.

Il faut croire que madame Yvetot en savait davantage, malgré son peu d'éducation, que le médecin et l'infirmière, car elle mourut la nuit même, et alla rejoindre son défunt mari, au paradis ou ailleurs, exactement comme elle l'avait prévu. C'est donc maintenant que commence l'histoire de Jessica, car n'ayant plus de parents, sa vie prit un tour inattendu et très intéressant. Elle avait dix ans, elle était extrêmement jolie, et elle avait autant d'esprit que peut en avoir une petite fille de dix ans.

Il ne lui restait comme famille qu'un oncle solitaire, qu'elle n'avait jamais vu, et une tante, dont elle n'avait qu'un vague souvenir. On la plaça d'abord dans une espèce d'orphelinat, en attendant de décider si elle irait chez son oncle ou chez sa tante, ou chez un complet inconnu. Elle couchait dans un dortoir avec cinq autres pensionnaires. Ces derniers n'étaient pas des orphelins, mais de petits étrangers dont les parents étaient en prison. Quand on la fit entrer pour la première fois dans la chambre, elle eut la chance d'y être seule, aussi put-elle arranger son lit calmement, s'asseoir dessus et attendre l'arrivée de ses futurs camarades. Environ une heure plus tard, la porte de la chambre s'ouvrit, et un petit garçon au visage tout sale et aux cheveux ébouriffés entra rapidement sans remarquer la jeune fille. Il alla directement à un des lits, sortit quelque chose d'une de ses poches et le cacha sous son oreiller. Seulement après avoir accompli cette action importante sembla-t-il plus tranquille, et s'étendit-il sur le lit en poussant un long soupir. Jessica le trouvait un peu repoussant, mais elle ne put s'empêcher de demander :

- Qu'est-ce qu'il y a sous l'oreiller ?

Le petit garçon fit aussitôt un bond sur le lit, et se redressa pour voir qui avait parlé. Il regardait Jessica avec de yeux énormes, comme s'il n'avait jamais aperçu de petites filles auparavant.

- Tu as vu moi mettre quelque chose sous l'oreiller ? s'exclama-t-il.
- Mais évidemment, dit Jessica.
- Alors ne dis rien.

Il n'eut pas le temps d'en dire davantage, car la porte s'ouvrit, et deux petites filles entrèrent. L'une était visiblement gitane, et l'autre devait venir de l'Inde, tout en ayant quelque chose de particulier, un peu différent de la plupart des Hindous. L'une et l'autre, mais surtout la gitane, avaient un air effronté et vulgaire qui n'était pas de leur âge.

- Tiens, une nouvelle, dit la gitane, qui aperçut Jessica immédiatement.
- D'où tu viens ? demanda la fille hindoue.
- De la région, pas loin de Limoges.
- Tu veux des cigarettes ? demanda la gitane. Je peux t'en avoir pour pas cher.
- Non, non.
- Alors des bonbons ?
- Mais je n'ai pas d'argent.
- Tu as un joli collier. Donne-le moi, et je te rapporterai l'argent. Je sais à qui le vendre.

Jessica allait répondre lorsque la porte s'ouvrit de nouveau, et deux garçons entrèrent, avec un air de bandit encore plus grand que l'avait celui déjà dans la chambre.

- Oh, oh ! s'écria le plus grand, nous avons une nouvelle venue.

Les autres enfants sourirent et s'approchèrent de Jessica.

- Je me présente, Rachid, de Kaboul. Je suppose que les autres ne se sont pas présentés; ils sont si impolis, ce serait bien surprenant s'ils y avaient songé. Alors je vais faire les présentations pour eux. À côté de moi, Assim, un Albanais dont le père et la mère sont au cachot, et ne sont pas prêts de sortir bientôt, à ce qu'il paraît. Sur le lit, Astam, de Kaboul aussi; nous nous sommes rencontrés seulement ici. J'ignore ce qu'ont fait ses parents, il ne veut pas le dire. En passant, mon père à moi, il a été enfermé injustement; il n'a rien fait. C'est vrai, il s'est amouraché, pendant une heure, d'une vieille dame dont il a prit toutes les économies. Mais alors ? Fallait-il le punir pour une pareille babiole ? Et après, si la dame disait non, non à l'amour et non au cadeau. Enfin, supposément. Je connais tous les détails, c'est ma mère elle-même qui m'a expliqué, avant de se faire pincer elle aussi, pour une affaire de recel. Mais je ne veux pas parler que de moi. Ici, voilà Samor, notre jolie gitane, la seule qui ne soit pas musulman parmi nous; et voilà Iti, du Nord-Est de l'Inde. Les parents de Iti sont des voleurs et des fabricants de faux passeports, et les parents de Samor sont des gitans, cela suffit.

Bon, tu connais maintenant toute la congrégation. Et toi, qui es-tu, et que fais-tu ici ?

- Je m'appelle Jessica, et je suis orpheline.
- On t'a mis parmi des bandits pour ça ? Allons, qu'ont fait tes parents avant de mourir, un meurtre, une séquestration ?
- Non, non, rien. Je ne resterai pas longtemps ici.
- À la bonne heure ! Quand tu sortiras, on te donnera quelques commissions à faire. Hein, tu feras bien ça pour nous ? Merci d'avance.
- Elle le fera peut-être pas, elle a un air étrange, dit Iti.
- Cet air étrange, ça s'appelle l'honnêteté, dit Rachid. Évidemment, c'est quelque chose d'incompréhensible pour toi. Mais c'est justement pour ça qu'elle fera les commissions. Et même plus, elle fera tout ce qu'on lui demande ici. Hein, Jessica ? Avec un air comme le tien, on peut seulement être une bonne poire; on est né victime, en quelque sorte.

Rachid se mit à rire, et les autres enfants rirent aussi.

- Bon, premièrement, as-tu de l'argent ?
- Non.
- Mais tu as un joli collier. C'est de l'or ou du toc ?
- Je crois que c'est de l'or.
- Bon, tu nous le donnes, parce qu'on est tes amis, et qu'on n'a pas d'argent.
- C'est un souvenir de ma mère.
- Qui a besoin de souvenirs ? Est-ce que je me promène avec une brique pour me rappeler Kaboul ? Si ta mère comptait vraiment pour toi, tu t'en souviendras bien sans collier. Mais comment vais-je avoir mes cigarettes, si je n'ai pas d'argent ? Et comment vais-je avoir de l'argent, si tu ne me donnes pas ton collier ? Pour une fille qui a l'air intelligente, tu es assez stupide. Tu vois bien que nous avons besoin de ton collier. Allez, fais pas la difficile, et détache-le.
- Non, je ne veux pas, répondit Jessica.
- Comme tu veux, dit Rachid en haussant les épaules.

La porte s'ouvrit alors, et une femme entra. C'était la directrice de l'endroit, que Jessica avait vue assez rapidement à son arrivée. Elle avait environ trente ans, n'avait visiblement pas d'enfant, et elle boitait.

- Jessica, dit-elle, suis-moi.

Elles sortirent de la chambre et Jessica suivit la directrice jusqu'à son bureau, à travers un long corridor et un large escalier aux rampes sombres, que la directrice monta au ralenti. Quand elle ouvrit la porte de son bureau, Jessica aperçut une femme qui attendait, assise devant le grand pupitre. Elle se leva aussitôt.

- Voilà madame Polas, dit la directrice à Jessica. Elle travaille pour les services sociaux, et c'est elle qui décidera avec toi où tu iras.
- Bonjour, chère Jessica, comment vas-tu aujourd'hui ?

La femme des services sociaux était une femme d'environ quarante-cinq ans, fardée comme une femme de trente, et peignée comme une femme de soixante. Elle avait un visage dur et utilisait un ton sec pour tout ce qu'elle disait.

- Je vais bien, madame, répondit Jessica.
- C'est qu'on est très, très jolie, dit madame Polas, regardant Jessica intensément, et toujours avec le même ton froid et calme.
- Ça, c'est vrai, dit la directrice, sans remarquer que madame Polas ressemblait maintenant à un fauve.
- Asseyez-vous devant moi, dit Polas en prenant Jessica par l'épaule.

Quand l'enfant fut assis, elle continua :

- Vous savez que vous avez un oncle et une tante. Votre oncle est un vieux solitaire, il n'est donc pas question que vous alliez vivre avec lui. Par contre, votre tante est mariée, elle a déjà un enfant. Je crois que vous devriez aller vivre chez elle.
- Ma tante veut que j'aie vivre avec elle ? dit Jessica.
- Mais bien évidemment, elle ne demande pas mieux. Et moi, j'irai vous rendre visite au moins une fois par semaine. Pour être bien certaine que vous êtes heureuse, ajouta-t-elle sans sourire, et en serrant fermement une des petites mains de Jessica.
- Alors tout est arrangé, dit la directrice.
- Oui, dit madame Polas. Il vaut mieux d'ailleurs signer aujourd'hui tous les papiers, pour que Jessica puisse se rendre chez sa tante le plus tôt possible.
- Évidemment, dit la directrice, qui ouvrit aussitôt un tiroir devant elle et se mit à fouiller à l'intérieur.
- J'étais pourtant certaine d'avoir mis là son dossier, se dit-elle à elle-même, avant d'ajouter pour madame Polas :
- Attendez, je sais où il est. Je vais le chercher, je reviens bientôt.

Elle se leva et sortit de la pièce en boitillant, laissant Jessica et madame Polas seules ensemble. Aussitôt que la directrice fut partie, madame Polas se pencha vers Jessica et lui dit :

- Je veux que vous et moi, nous soyons de bonnes amies.

Maintenant que son visage était si près d'elle, Jessica ne put s'empêcher de remarquer les centaines de rides de son visage, que ne cachait pas assez tout le maquillage que madame Polas avait mis. Son haleine était fétide, comme les gens qui ont eu toute leur vie une mauvaise digestion, et ses cheveux trop courts avaient une couleur artificielle et cette étrange coupe des femmes âgées, qui enlaidirait la plus belle femme au monde.

- Je viendrai vous voir peut-être plus qu'une fois par semaine, ajouta-t-elle, et nous irons nous promener ensemble.

Le ton sec et presque indifférent avec lequel elle prononçait des gentillesse mystifiait complètement Jessica, et son regard de feu, où brûlait un intérêt ardent sans la moindre amitié, achevait d'inquiéter la jeune enfant.

Jessica ne savait que répondre, et madame Polas gardait son visage rabougri près du sien, quand finalement la directrice revint.

- Voilà le papier à signer, dit-elle, avant de retourner s'asseoir à sa place et d'ouvrir tout grand le dossier sur le pupitre.

- Je crois que dans deux ou trois semaines tout devrait être prêt, dit lentement madame Polas en examinant quelques feuilles. D'ici là, Jessica peut rester ici.

- Je crois que Jessica pourrait aller chez sa tante beaucoup plus tôt, dit la directrice avec quelque surprise.

- Oui, peut-être, mais il y a encore des choses à régler avec la tante.

- Tenez, continua-t-elle en s'adressant à Jessica, signez ici, et aussi là, et là.

Jessica prit le crayon que Polas lui donna, et signa docilement.

- Ne craignez rien, mon enfant, continua-t-elle, je ne vous abandonne pas. Je viendrai ici souvent, et vous serez bientôt chez votre aimable tante. Je serai pour vous comme un autre membre de votre famille. Je connais de nombreuses petites filles, dont je suis comme une bonne tante. Je n'ai moi-même pas d'enfants, mais toutes ces orphelines sont comme mes petites nièces. Je suis très gentille avec elle, surtout quand elles sont gentilles avec moi.

- Vous voyez, dit la directrice à Jessica, on s'occupe de vous, et vous avez bien de la chance que ce soit madame Polas qui ait votre dossier. C'est une des plus gentilles des services sociaux.

Jessica croisa alors le regard lourd et comme cadavéreux de madame Polas, et elle frissonna en songeant aux autres employés des services sociaux. Se pouvait-il qu'ils soient tous comme elle ? Peut-être même plus rancis, avec un regard plus brûlant ? Madame Polas était comme une braise : morte et brûlante à la fois. Que devait-elle être quand elle ne portait pas son masque de gentillesse – aussi imparfait fut-il –, quand elle ne faisait pas semblant d'être amicale ?

Madame Polas se leva, salua la directrice, salua Jessica avec un sourire mystérieux, puis sortit du bureau.

- Allez, dit la directrice à Jessica, tu peux sortir et faire ce que tu veux, mais ne t'éloigne pas trop du centre d'hébergement.

Jessica se leva et sortit du bureau, en proie à une étrange sensation. On lui avait annoncé qu'elle irait chez sa tante, mais sa mère lui manquait encore trop, et elle ne ressentait aucune joie à aller vivre chez une inconnue. Elle ne pleurait pas toute la journée, tel était son caractère, mais certainement l'absence de sa mère lui pesait. Quant à madame Polas, qu'on lui avait présentée comme une précieuse alliée, elle n'était pas certaine de l'aimer. Jessica marcha lentement dans le corridor désert, descendit l'escalier et sortit dans la cour. Elle y retrouva tous les enfants qu'elle avait rencontrés dans la chambre,

apparemment les seuls dans l'établissement. Les trois garçons discutaient près d'un gros arbre comme des bandits qui préparent un coup. Les deux filles étaient un peu plus loin, mais elles s'approchèrent de Jessica dès qu'elles l'aperçurent.

- Alors, lui dit la gitane, qu'est-ce qu'on te voulait ?
- Rien d'important. J'irai bientôt chez ma tante. J'ai rencontré une femme appelée madame Polas, vous l'avez déjà vue ?
- Oh, celle-là, répondit la gitane, les Afghans peuvent t'en dire quelque chose.
- Quoi donc ?
- Tu le sauras bien assez tôt.

Les trois petites filles s'assirent sur l'herbe et les deux étrangères se mirent à jouer avec des pissenlits. Jessica était fascinée par leurs mains délicates, et en particulier celles de la gitane, qui étaient en partie recouvertes de marques bleues. À vrai dire, elles enlaidissaient plus qu'autre chose ses jolies mains, mais le motif était bizarre et la rendait mystérieuse, ce qu'elle était déjà bien assez.

- Tu regardes mes mains? lui dit la gitane, après quelques instants. Ce sont des tatous. Ils signifient que je suis du clan Tashtavini et aussi que je peux prédire l'avenir.
- Vraiment !
- Oui, mais pas aussi bien que ma grand-tante. Un soir, on sortira d'ici en cachette et je te la ferai voir. Elle te dira un tas de choses intéressantes. Elle m'a prédit, à moi, que je me marierai avec le chef de notre bande, quand j'aurai quatorze ans. Donc, dans trois ans. C'est vrai qu'il est beau, mais je ne suis pas certaine qu'il veuille de moi. Je ne suis d'ailleurs pas certaine de vouloir de lui. Tu sais, Iti est plus qu'une amie. Tu vois ce que je veux dire ?

Jessica la regarda sans comprendre.

- Non, je ne vois pas. Tu veux dire que c'est une très, très bonne amie.
- Oui, mais bien plus encore.

Iti, qui avait suivi la conversation sans rien dire, se mit à ricaner.

- Tu as remarqué le corps de Iti ?
- Pas exactement, dit Jessica.
- Il est très beau, sa peau est lisse, tout est parfait, même de près, même de très près.
- Je vois, dit Jessica.

Mais en réalité, elle ne voyait rien du tout.

- Veux-tu le voir ?
- Voir quoi ? demanda Jessica.
- Le corps de Iti. Je peux te montrer le mien aussi.

Jessica, qui n'avait absolument aucune conception de ce que peuvent faire deux personnes ensemble, quand personne ne regarde, qui ne s'était jamais intéressée à la nudité en aucune façon, qui n'avait même jamais vu quiconque nu, ni hommes, ni femmes, hors elle-même, fit une grimace qui signifiait qu'elle acceptait tout ce que la gitane désirait, mais que quant à elle, elle ne croyait pas que ce serait très intéressant.

- Alors suis-moi, dit Samok, et toi Iti, viens aussi. Allons dans la chambre, je suis certaine que les garçons n'iront pas là avant longtemps.

Elles se rendirent, mine de rien, à la chambre commune, et après que Iti ait bien regardé dans le corridor à gauche et à droite, pour s'assurer que tout était bien calme et désert, après qu'elle eut refermé la porte avec un sourire narquois et plein d'anticipation, Samok dit à Jessica :

- Maintenant, regarde bien.

La gitane retira sa blouse bariolée, dévoilant ses petits seins bruns. Puis elle enleva son pantalon et son sous-vêtement.

- Comment me trouves-tu ? demanda-t-elle à Jessica.

- Je ne sais pas, dit Jessica.

- Iti, dit la gitane, enlève tes vêtements toi aussi.

Ce que fit immédiatement la jeune fille en gigotant et en souriant. Une fois Iti complètement nue, Samok dit à Jessica :

- Laquelle préfères-tu ?

Toutes les deux avaient le corps à peine féminin des petites filles, bien qu'avec un début de taille mince, et un début de poitrine. Elles avaient toutes les deux la peau lisse et brune, et un déhanchement un peu trop dégourdi pour leur âge.

- Alors, répéta Samok, laquelle préfères-tu ? Tu dois choisir, et puis tu iras embrasser ta préférée.

- Embrasser l'une de vous ! s'exclama Jessica.

Le jeu qu'elle suivait avec un intérêt mêlé de nonchalance prit alors une vitesse et une responsabilité inattendues. Elle se demanda un instant si elle ne devrait pas ouvrir la porte et fuir, mais elle décida de rester, comme envoûtée par ses deux nouvelles amies, si différentes de celles qu'elle avait eues jusqu'alors.

- Vraiment, je ne sais pas, dit-elle à Samok.

- Alors enlève tes vêtements toi aussi, et c'est nous deux qui choisiront si nous voulons t'embrasser.

Poussée par un désir qui ne semblait pas venir d'elle, comme si elle agissait par la volonté d'autres personnes, sentiment étrange qu'elle ressentait pour la première fois de sa vie, Jessica obéit à la petite gitane. Tout en enlevant ses vêtements, elle se demandait pourquoi elle se déshabillait, pourquoi elle obéissait à cette petite fille, qu'elle ne connaissait pas deux jours plus tôt. Elle ne voyait rien de très clairement mauvais dans ce qu'elle faisait, mais elle n'y voyait rien de bien non plus. C'était comme une action qu'aurait dû faire d'autres personnes, et non pas elle. Elle se retrouva néanmoins toute nue elle aussi. Ses seins étaient encore plus petits que ceux des deux autres, presque inexistantes, et sans la grande beauté de son visage, on aurait pu oublier que c'était une fille.

- Elle est peut-être trop jeune pour nous, hein, Iti, qu'en dis-tu ?
- J'aime sa peau toute pâle, répondit-elle, ce serait jolie entre toi et moi.
- C'est vrai, dit Samok, comme une connaisseuse qui juge un plat de cuisine.

Elle s'approcha lentement de Jessica, jusqu'à coller le bout de ses petits seins sur ceux de la jeune blonde, toujours fascinée par ce rêve si étranger. Iti alla alors se placer derrière Jessica, collant ses petits seins à elle sur son dos, à quelques centimètres de ses jolis cheveux blonds.

Samok se mit alors à embrasser la bouche de Jessica, mais avec une ardeur factice, comme une chose qu'elle avait apprise, mais sans encore la ressentir. Au moment où les deux filles brunes se mettaient à gigoter de plus en plus fort, et à rendre réel ce qui avait commencé en grande partie comme un jeu, on entendit des cris dans le corridor.

- Les garçons ! s'écria Iti.

En un instant, les trois jeunes filles ramassèrent leurs vêtements abandonnés par terre, et sautèrent chacune sur son lit, avant de se cacher sous les couvertures.

- Oh, oh ! s'écria Rachid quand il eut ouvert la porte et vu trois petits tas dans trois petits lits, qu'est-ce que cela ?
- Il faut aller voir, dit Asim, avant de sauter sur un lit et de taper sur la jeune fille sous les couvertures, qui se trouvait à être Iti.
- Non, arrête, arrête ! criait-elle.

Les deux autres garçons sautèrent alors chacun sur un lit et se mirent à taper sur les deux autres filles, sans savoir qu'elles étaient toutes nues. Mais bientôt de belles jambes lisses sortaient des couvertures rapidement, avant de se cacher de nouveau.

- Oh, dit Rachid, c'est qu'on est pures et innocentes sous les couvertures.

Iti et Jessica se mirent alors à crier, mais la gitane sauta hors du lit et se tint fermement debout devant les trois garçons.

- C'est ce que vous voulez voir ? Alors vous le voyez. On peut se rhabiller maintenant ?

Les trois garçons, stupéfaits de l'aplomb de la gitane, en oublièrent un instant d'admirer son corps svelte et agile.

- Laissez Iti et Jessica s'habiller, continua-t-elle.

- D'accord, d'accord, dirent les garçons en descendant des lits.

Aussitôt, les bras d'Iti et de Jessica s'agitèrent pour retrouver les vêtements et pour s'habiller sous les couvertures. La gitane, quant à elle, s'habilla lentement devant les trois garçons, consciente du pouvoir naissant de son petit corps de femme.

Cette nuit-là, pendant que tout dormait dans l'immeuble, Jessica se demanda longuement si ce qu'elle avait vu dans la journée, les corps tendres de Iti et de Samok, la bouche passionnée et pourtant distante de la gitane, les bouts de seins durs qu'elle sentait devant elle et dans son dos, si tout cela avait une signification importante, ou n'était que des détails de la vie encore inconnus pour elle. Fallait-il que sa vie change ou non, et fallait-il recommencer tous les jours à faire à peu près la même chose avec Iti et Samok ? Après de longues hésitations, elle en déduisit que sa vie ne devait pas changer, que ce qu'elle avait vu concernait surtout ses deux camarades, et que probablement ce qui était arrivé ne se reproduirait pas. Elle réussit ainsi à garder son cœur pur, et à s'endormir avec une conscience sereine.

Le lendemain matin, elle ouvrit les yeux pour apercevoir la gitane assise sur son lit, et tenant une petite assiette. Comme l'assiette était trop haute pour que Jessica put voir ce qu'il y avait dedans, elle lui demanda ce que c'était. Samok posa alors l'assiette sur le lit en disant :

- C'est une framboise, mais une framboise spéciale. Nous sommes les trois fées du centre d'hébergement maintenant. Je suis la gitane, Iti est l'Hindoue, et tu seras la blonde Européenne. En mangeant cette framboise, et en laissant couler un peu de jus sur les coins de ta bouche, que moi et Iti lècheront, tu scelles un pacte. Quoi que nous fassions, moi et Iti, tu dois participer, et si tu as un jour besoin d'aide, nous t'aiderons, comme toi tu nous aideras.

Ce marché naïf et innocent de jeunes filles plut à Jessica, qui s'empressa de s'asseoir sur le lit, en disant :

- D'accord, nous sommes les trois fées.

Elle prit aussitôt la framboise, qu'elle croqua sans l'avalier. Du jus coula sur les coins de sa bouche et la gitane, comme prévu, lécha un peu de ce jus sucré, imitée par Iti, qui était de l'autre côté de Jessica. Puis les trois langues se mêlèrent dans la bouche de Jessica, et quand elles furent toutes satisfaites et riantes, la gitane s'écria :

- À la vie, à la mort !

Jessica suivit encore tout cela comme une somnambule; seule, elle était elle-même, mais devant la gitane, elle ne savait qu'obéir à sa volonté, et tout observer comme si c'était une

autre qu'elle-même qui agissait. Elle ne trouvait encore dans ce qu'elle faisait que des amusements de jeunes filles, bien que fort différents que tout ce qu'elle avait fait auparavant. Mais elle se demandait en même temps, avec une vague inquiétude, pour la première fois de sa vie, si ce que la gitane lui demandait allait un jour aller contre ses intérêts. Si cela devait être, si la gitane lui demandait quelque chose qui était contre sa conscience, pourrait-elle refuser ? Il était trop tôt pour qu'elle le sache, et même pour qu'elle puisse analyser clairement ce qu'elle avait à faire. Pour lors, elle ne faisait que suivre, rassurée par la certitude que malgré ses extravagances, tout ce que demandait la gitane étaient encore anodins. Certaines petites filles aimaient jouer aux poupées; d'autres, comme la gitane, avait des amusements plus originaux. Comme l'avait prévu Jessica, Iti et la gitane n'allèrent pas plus loin, et ne recommencèrent pas leur séance d'exhibitionnisme. Environ une semaine après la première visite de madame Polas, madame Sital vint de nouveau chercher Jessica et elles allèrent de nouveau ensemble dans son bureau, toujours au même pas traînant que Jessica avait parfois envie d'imiter dans le dos de la directrice. Comme la dernière fois, madame Polas était là.

- Chère jolie petite Jessica, dit madame Polas en apercevant la petite fille, avec un ton sincère et mécanique à la fois.
- Bonjour madame, répondit Jessica.
- Tu te souviens de madame Polas ? dit la directrice, avant de s'asseoir derrière le pupitre.
- Évidemment qu'elle se souvient de moi, répondit la représentante des services sociaux, nous sommes de bonnes amies maintenant. Et c'est d'ailleurs pour cette raison que je suis ici, Jessica. Votre tante n'est pas encore prête à vous recevoir, mais vous et moi, nous allons faire un tour ensemble en voiture. La directrice est d'accord.
- Bien évidemment, dit la directrice.
- Alors suivez-moi, Jessica, dit madame Polas, avant de se lever et d'ouvrir la porte.

Elles sortirent ensemble de l'immeuble et madame Polas ouvrit la portière d'une immense voiture, faite davantage pour les chemins de terre que pour la ville.

- Mettez bien votre ceinture, dit madame Polas à Jessica avant de démarrer.

Elles quittèrent le stationnement de l'immeuble et tournèrent le coin suivant. Elles roulèrent sans s'arrêter, et Jessica regardait le décor de la ville par la fenêtre, ville qu'elle n'avait jamais vue, sauf pour la petite prison où elle habitait depuis une semaine. Elles suivaient un boulevard depuis une dizaine de minutes, quand madame Polas tourna un coin, et elles se retrouvèrent sur une rue déserte, où d'anciennes usines montraient leurs fenêtres brisées ou fermées par des panneaux de bois. Au bout de la rue, qui était un cul-de-sac, un immeuble paraissait être moins abandonné que les autres. Les fenêtres étaient condamnées, mais la porte était neuve, et le stationnement tout près était propre. Madame Polas arrêta la voiture devant la porte, dans la rue, et éteignit le moteur.

- Cet immeuble m'appartient, dit-elle en se tournant vers Jessica. Je ne le montre pas à n'importe qui, seulement à mes meilleures amies. Voulez-vous voir à l'intérieur ? C'est fort intéressant.

Sans attendre de réponse, elle déboucla sa ceinture et ouvrit la portière avant de sortir et d'aller de l'autre côté de la voiture, pour ouvrir la portière de Jessica. La petite fille fut bien obligée de descendre et de la suivre. Elles se rendirent jusqu'à la porte, et madame Polas fouilla dans sa bourse pour trouver les clés. C'était une porte en métal épais, avec deux serrures distinctes. Après que madame Polas eut tourné les serrures, elles entrèrent, et madame Polas referma la porte derrière elles, en ayant soin de la verrouiller de l'intérieur.

- Je n'aime pas les importuns, dit-elle froidement à Jessica après avoir verrouillé la porte. Cet immeuble est plein de secrets que je préfère ne pas propager.

Elles étaient dans une entrée en ciment, sombre et humide. Un long corridor s'étendait devant elles, avec quelques portes fermées de chaque côté. Il était aussi sombre que l'entrée, et le sol était poussiéreux.

- Suivez-moi, dit madame Polas à Jessica.

Elle mena Jessica jusqu'au bout du corridor, puis ouvrit une porte. Cette porte permettait d'accéder à un autre corridor, plus petit, dont l'un des côtés avait de petites fenêtres impossible à ouvrir, mais qui laissaient entrer un peu lumière, et l'autre côté avait à nouveau une succession de portes.

- Plus tard, je vous montrerai le salon, dit madame Polas, mais pour l'instant, je vais vous montrer autre chose.

Elle ouvrit une porte et fit entrer Jessica. C'était une petite chambre, comme une cellule, avec un petit lit sur un côté, et une table en bois sur l'autre mur. Il n'y avait ni chaise, ni rien d'autre que le lit, la table et un drap sur le lit; absolument rien d'autre que ces trois objets.

- C'est votre chambre, lui dit madame Polas.

- Ma chambre ? dit Jessica avec hésitation.

- Oui, vous resterez ici jusqu'à ce que je vous présente certaines personnes.

Puis madame Polas referma rapidement la porte sur Jessica, qui se retrouva dans une complète obscurité.

- Oh ! Hé ! se mit-elle à crier. Qu'est-ce que cela signifie, laissez-moi sortir !

Mais madame Polas ne répondit rien. Elle s'éloigna en ricanant, et Jessica put l'entendre refermer la porte du corridor.

- Que se passe-t-il ? dit tout haut Jessica, dont les larmes commencèrent à couler malgré elle.

Elle ne voyait rien, mais sentait l'odeur de poussière. Elle s'assit sur le lit et enfonça son visage dans le drap. Elle ne fit pas attention à l'odeur de moisi du drap et se mit à pleurer. Madame Polas retourna immédiatement au centre d'hébergement, et y rencontra la directrice, dans son bureau.

- Madame Sital, votre Jessica s'est enfuit, je ne sais absolument pas où elle se trouve.
- Comment ! s'exclama la directrice.
- Je m'étais arrêtée pour acheter quelque chose dans un magasin, pendant que Jessica attendait dans la voiture, et quand je suis revenue, elle avait disparu.
- Mais c'est épouvantable !
- Comme vous dites. Mais ce n'est pas la première fois que des enfants se sauvent du centre d'hébergement, comme vous le savez. Je crois que c'est même arrivé il y a deux mois, n'est-ce pas ?
- Effectivement.
- Quoi qu'il en soit, je vais avertir les autorités, qui essaieront de la retrouver.
- Pauvre enfant.
- Oui, oui, mais je crois que nous la retrouverons.

Madame Polas termina rapidement la conversation et sortit du centre d'hébergement. Elle ne retourna à son immeuble que le soir venu. Jessica pleurait encore, quand elle entendit une clé tourner dans la serrure. Aussitôt, elle bondit hors du lit, et se jeta sur la porte, au moment où elle s'ouvrait pour laisser apparaître madame Polas.

- Holà, où allez-vous, petit chenapan ? s'écria madame Polas.
- Laissez-moi passer ! lui cria Jessica.
- Pas si vite, vous devez d'abord faire quelque chose pour moi.
- Non, non ! recommença à crier Jessica.

Madame Polas la gifla alors si fort sur les deux joues, que Jessica se tut aussitôt. Elle lui agrippa un bras, en le serrant à le briser, et secoua la petite fille en lui disant :

- Maintenant, vous allez faire exactement ce que je vais vous dire de faire. Vous êtes belle, mais vous n'êtes pas une reine. Bien au contraire, vous êtes une servante, et rien d'autre. Que cela soit bien clair pour vous. Vous allez me servir, et servir n'importe quelle femme que je vous dirai de servir. C'est bien compris ? Maintenant, suivez-moi, il y a des clientes qui attendent au salon.

Madame Polas, toujours en la traînant par le bras, l'amena jusqu'au premier corridor, où elle ouvrit une autre porte. Cette porte donnait sur une très grande pièce, qui au lieu d'être sombre et triste, comme apparemment tout le reste de l'immeuble, était bien éclairée par plusieurs lampes et avait l'air très confortable. De nombreux divans avaient été judicieusement placés ici et là, de beaux tapis recouvraient le plancher; il y avait sur les murs quelques tableaux pas trop de mauvais goût, et même quelques plantes – apparemment réelles – dans de grands pots posés directement sur le sol qui donnaient un peu de vie supplémentaire à cette pièce mystérieuse.

Il y avait une dizaine de personnes sur les divans, qui discutaient calmement, et une employée qui attendait debout, en observant et en attendant d'avoir quelque chose à faire. Toutes ces personnes étaient des femmes, il n'y avait que des femmes dans la pièce. L'employée n'avait pas plus de quinze ans, et aucunes femmes assises sur les divans en avaient moins de soixante. Elles étaient toutes fanées, et encore plus fardées que madame Polas. La seule exception, car il y avait une exception, était une femme d'une trentaine d'années, aux cheveux courts et très foncés, avec un air farouche et un corps trop large. Elle avait de gros souliers, un pantalon et une chemise d'homme, et semblait vouloir faire croire à tout le monde qu'elle était un homme elle-même. Elle avait décidé qu'avoir un air désagréable et méchant l'aidait énormément à imiter les hommes, et ne se débarrassait jamais de cet air contrefait.

- Mesdames, dit madame Polas avec dureté, mais un certain ton d'enthousiasme, j'ai une nouvelle venue avec moi. Regardez comme elle est belle. Puisqu'elle n'a que dix ans, et qu'elle est complètement neuve, je l'offre à qui la veut aujourd'hui pour deux mille dollars.

Aucune femme sur les divans ne parut surprise du discours, ni du prix extraordinaire. Elles se mirent toutes au contraire à observer Jessica calmement, en souriant un peu et en paraissant satisfaites, sauf celle qui croyait imiter les hommes, et qui ne souriait jamais. Jessica ne comprenait rien à ce qui se passait, sinon qu'elle était prisonnière. Puisque aucune des femmes devant elle ne venait à son aide, elle en déduisit inconsciemment qu'elle était complètement abandonnée à elle-même. Cette réalisation brisa sa fermeté, et elle devint molle comme un chiffon, sous la poigne énergique de madame Polas. Oui, elle était bien abandonnée, victime de toutes ces femmes qu'elles ne connaissaient pas, et complètement sans défense, sans ressource, sans espoir. Des larmes se mirent à couler sur ses joues.

- Mais pourquoi pleure-t-elle ? demanda une vieille en souriant. Dites-lui d'arrêter, madame Polas, cela ne l'embellit pas.

Madame Polas, pour toute réponse, secoua violemment Jessica, en lui marmonnant :

- Voulez-vous bien arrêter de pleurnicher.

- Je crois que je suis la chanceuse qui dégourdira cette belle enfant, dit une vieille particulièrement repoussante.

Elle avait une bague à chaque doigt, portait un corsage qui laissait voir deux moitiés de seins énormes, mais flasques et ridées, et la plus grande partie de son rouge à lèvres dépassait largement ses lèvres, dans un vain effort de cacher qu'elles étaient trop minces.

- J'en suis ravie, dit madame Polas froidement.

- Quand aurez-vous de nouveaux petits garçons ? demanda la femme aux gros souliers avec beaucoup de sérieux.

- Nous en manquons, il est vrai, répondit madame Polas, mais cela ne saurait tarder. Je trouverai quelque chose pour vous. Je sais que vous aimez aussi les garçons, bien que vous devez cesser de les frapper, ils s'en plaignent amèrement.

- À quoi bon, si on ne peut pas les frapper ? dit tout haut la jeune femme, comme si elle s'adressait à tout le monde dans la pièce.

- Comment pouvez-vous aimer les garçons ? dit une vieille assise à côté d'elle. C'est si rude, si récalcitrant.

- C'est pour ça qu'il faut les corriger, répondit-elle. Les hommes doivent toujours être corrigés.

Madame Polas la regarda sans répondre, mais on eut dit qu'elle voulait lui demander pourquoi, si elle aimait si peu les hommes, essayait-elle de leur ressembler. En personne avisée, elle se contenta de dire :

- Ne vous inquiétez pas, j'aurai quelque chose pour vous à votre prochaine visite.

- Et moi, m'a-t-on oublié ? dit la vieille aux bagues.

- Non, non, répondit madame Polas, je vous emmènerai cette fille à la chambre rose. Vous la trouverez toute prête.

- Mais je ne veux pas attendre. Il y a déjà trente minutes que j'attends, et j'ai dit à mon mari que j'étais à ma partie de cartes hebdomadaire.

- Mais allons-y tout de suite, dit madame Polas.

- Je vous suis, dit la vieille avant de se lever péniblement et d'approcher lentement, le dos courbé, de la patronne du lieu.

Elles sortirent toutes les trois du salon, et se rendirent dans une autre pièce, beaucoup plus petite, mais encore confortable, et dans laquelle presque tous les objets étaient roses. Le lit, qui prenait presque toute la place dans la chambre, était rond, et un énorme écran de télévision se trouvait sur le mur en face du lit. Il faut dire en face, car même si le lit était rond, l'emplacement des oreillers, et un petit espace pour marcher, entre le lit et le mur, indiquaient où était le devant et où était le derrière. Il y avait aussi, près du lit, dans une grosse boîte en plastique, toute ouverte sur le dessus, divers objets hétéroclites que Jessica remarqua immédiatement et qui lui parurent bien mystérieux.

- Je vous laisse, dit madame Polas à la vieille. Et vous, Jessica, soyez sage, et faites tout ce que cette dame vous demande, sinon vous aurez affaire à moi.

Madame Polas se pencha un peu, recula deux ou trois pas, et referma la porte derrière elle.

- Ma foi, dit la vieille en regardant Jessica, parfois par-dessus, parfois à travers ses lunettes, c'est vrai que tu es bien mignonne. Pas mignonne, non, délicieuse; un vrai visage de jolie femme.

- Pourquoi sommes-nous ici ? demanda Jessica timidement.

- Mais pour nous amuser, rien de plus. Tu vois cette télévision, je vais mettre un film fort intéressant que nous regarderons ensemble. Ensuite, tu pourras me masser un peu. Tu as déjà massé quelqu'un, non ? ne serait-ce que ta mère. Comment va-t-elle, ta mère ?

- Elle est morte, madame.

- Je vois. Quoi qu'il en soit, tu as certainement déjà massé quelqu'un. Et sinon, ta mère voudrait que tu apprennes, alors tu apprendras avec moi. Ensuite, c'est moi qui te masserai, et nous verrons par la suite.
- Je ne suis pas certaine de vouloir, madame, dit Jessica avec beaucoup de simplicité. Vous devriez demander à la gitane.
- Quelle gitane ?
- La gitane qui habite avec moi, dans le centre d'hébergement.
- Je ne sais pas de quoi tu parles, mais c'est toi qui est ici maintenant.

La vieille se laissa tomber sur le lit et dit à Jessica :

- Aide-moi à enlever mes vêtements, veux-tu ?
- Je ne sais pas, madame, non, je préfère partir.
- Non, non, cesse de divaguer, ne m'oblige pas à être méchante.

Voyant que la jeune fille restait debout sans réagir, la vieille la regarda en souriant, puis subitement lui agrippa un bras et l'attira à elle.

- Embrasse-moi, lui dit-elle, j'ai besoin de rajeunir.

La bouche de la vieille, qu'elle avait ramassée pour faire un bisou, parut si hideuse à Jessica, qu'elle libéra violemment son bras de l'étreinte et courut à la porte, qu'elle ouvrit avant de fuir dans le corridor. Elle vit rapidement la porte de fer au bout et courut jusqu'à elle, mais quand elle essaya de l'ouvrir, elle dû admettre qu'elle était verrouillée.

- Comment faire ! s'écria-t-elle.

La vieille était alors sortie de la chambre rose, et marchait vers Jessica. Quand elle l'eut rejoint, Jessica joignit les mains et lui dit :

- Je vous en prie, madame, laissez-moi partir. Je ferai tout ce que vous voudrez plus tard, mais maintenant laissez-moi partir.
- Hé, hé, dit la vieille en souriant. Mais je n'ai pas les clés de cette porte. Et que pourrais-tu faire pour moi plus tard, que tu ne puisses pas faire maintenant ?

Elle agrippa le bras de Jessica et tenta de la ramener dans la chambre, mais Jessica se débattait, et tirait pour empêcher la vieille d'avancer.

- Cesse de faire l'enfant, petite vaurienne ! disait la vieille.

Finalement, Jessica lui donna un coup de pied dans un tibia, et la vieille lâcha prise. Aussitôt, Jessica s'enfuit, retrouva le corridor où elle avait d'abord été enfermée, ouvrit la porte de sa chambre et se cacha sous le lit. Elle tremblait de peur et sentait son cœur battre à tout rompre. Elle entendit dans le lointain la vieille crier :

- Ah, ça suffit comme ça ! avant de continuer : Madame Polas, je pars, où vous cachez-vous donc, venez m'ouvrir cette porte !

Comme un petit animal qui sent sa dernière heure peut-être arrivée, et qui rassemble toutes ses forces, Jessica fut soudainement aux aguets, prête à agir, sans savoir encore tout à fait comment. Toutes ses facultés étaient à leur comble. Elle entendit distinctement la conversation qui eut lieu lorsque enfin madame Polas eut rejoint la vieille.

- Mais que se passe-t-il donc ? Que faites-vous là ? Et où est Jessica ?

- Je ne sais pas où est votre nouvelle recrue, et je ne veux pas le savoir. Elle est trop sauvage pour moi.

- Sauvage, la petite Jessica ? dit madame Polas.

- Oui, sauvage, vous auriez dû la dompter avant de nous l'offrir.

- Si je domptais mes offes (elle appelait parfois ainsi ses petits pensionnaires prisonniers), elles perdraient beaucoup de leur charme. Vous n'êtes pas juste avec moi; avouez que c'est pour leur innocence que vous venez ici.

- Peut-être, peut-être, dit la vieille qui avait eu le temps de se calmer. Mais celle-là est récalcitrante. Et puis il est tard, il faut que je parte. Je vous en prie, ouvrez-moi la porte, je reviendrai la semaine prochaine.

Jessica, qui avait parfaitement suivi la conversation, se dit que c'était l'occasion pour elle de s'enfuir, peut-être la seule chance qu'elle aurait. Elle hésita encore une seconde, puis sortit de sous le lit, courut dans le second corridor, ouvrit la porte, et se retrouva dans le corridor principal. Madame Polas venait d'ouvrir la porte en métal, et attendait que la vieille soit sortie. Aussitôt, Jessica s'élança de toute sa vitesse vers la porte. Quand madame Polas l'aperçut, elle n'eut que le temps de sursauter, Jessica déjà bousculait la vieille et s'enfuyait dehors à toutes jambes.

- Ah non ! s'écria madame Polas, une aussi belle recrue ne me filera pas si vite entre les pattes.

Sans plus se préoccuper de la vieille, que Jessica avait presque jetée par terre, madame Polas courut jusqu'à sa grosse voiture.

- La rue est longue, dit-elle en déverrouillant la portière, et je te rattraperai.

Elle s'assit dans la voiture, démarra et fila dans la rue. Elle pouvait voir la petite fille courir plus loin. Mais, comme bien des gens qui marchent peu, elle oubliait qu'une ville n'est pas entièrement faite pour les voitures. Elle n'était qu'à quelques mètres de Jessica, et le bout de la rue était encore loin, quand la jeune fille s'élança dans une ruelle, beaucoup trop étroite pour la voiture de madame Polas.

- Mais où va-t-elle ! s'écria madame Polas en arrêtant sa voiture.

En un instant, la jeune fille se retrouva sur une rue parallèle, et bien moins déserte.

- Ah, saloperie ! jura madame Polas, en perdant de vue complètement la jeune fille. Je la perds avant même d'en profiter. Mais je la retrouverai bien. Je le jure, je la retrouverai. Une fille si belle m'apportera une fortune.

De son côté, Jessica courut sans se retourner pendant une bonne minute, puis s'arrêta, trop essoufflée pour continuer. Elle se cacha derrière un arbre, puis quand elle fut certaine que madame Polas n'était plus à sa poursuite, elle continua plus calmement, et retrouva son chemin jusqu'au centre d'hébergement. Elle ne crut pas que madame Polas oserait y revenir, et ne voyant pas sa voiture dans la rue, quand enfin elle y arriva, environ deux heures après avoir fuit l'immonde immeuble, elle entra sans hésiter. Elle alla aussitôt cogner au bureau de la directrice, qui s'y trouvait et qui lui ouvrit la porte.

- Ah, vous voilà ? dit-elle en voyant Jessica, vous fuyez, mais vous revenez.
- Oui, j'ai réussi à fuir, répondit Jessica sans remarquer le ton de reproche qu'avait utilisé la directrice. Ne laissez plus jamais cette méchante femme m'approcher. Vous devez appeler la police.
- C'est vous qui fuyez, et c'est vous qui me demandez d'appeler la police ?
- Mais oui, répondit Jessica, qui n'avait toujours pas compris qu'à cet instant, la directrice était du côté de madame Polas, et croyait que Jessica était dans son tort.
- Je n'ai pas besoin d'appeler la police, comme vous dites, puisque vous êtes revenue. Je vais plutôt appeler madame Polas, pour qu'elle sache que je vous ai retrouvée.
- Quoi ! s'écria Jessica, vous voulez avertir cette méchante femme que je suis ici ! C'est que vous ignorez ce qu'elle voulait faire de moi. Elle m'a emprisonné, elle voulait me donner à une affreuse vieille, elle m'a poursuivit avec sa voiture. J'ai eu beaucoup de chance de lui échapper, et je suis certaine que d'autres enfants sont prisonniers chez elle.
- Que me chantez-vous là, mademoiselle ? Des enfants prisonniers d'une représentante des services sociaux ? Mais madame Polas est très respectée, c'est une femme qui œuvre pour la communauté depuis de nombreuses années, qui...
- Arrêtez ! s'écria Jessica. Vous mentez, votre madame Polas est une méchante femme. Ah, si ma mère était encore vivante, soupira finalement Jessica avant de tomber à genoux et de se mettre à pleurer.
- Ne restez pas comme ça, dit la directrice un peu attendrie. Allez, allez, je ne comprends rien à votre histoire, mais nous verrons ce que madame Polas en dira. Je suis prête à vous entendre toutes les deux.

Jessica n'eut pas la force de répéter que madame Polas était contre elle, une criminelle et une affreuse femme. La directrice la releva et l'amena lentement jusqu'à une autre chambre, juste à côté de la chambre des six pensionnaires. Il y avait aussi six lits dans cette chambre, mais personne n'y habitait. Elle coucha Jessica dans un lit, puis sortit et verrouilla la porte.

Jessica resta longtemps à pleurer sur un des lits abandonnés.

- Que vais-je faire si madame Polas revient ici ? gémit-elle. La directrice va lui téléphoner. Oh, pourquoi ma mère est-elle morte !

La directrice, une fois retournée à son bureau, téléphona effectivement à la représentante des services sociaux, comme elle avait dit à Jessica qu'elle allait le faire. Pourquoi donnait-elle la préférence à une dame d'une cinquantaine d'années, qui n'était qu'une connaissance, et nullement une amie, plutôt qu'à une jeune fille, qui semblait être l'honnêteté même, et qui en plus était la plus concernée dans cette affaire ? C'était un mystère, et pourtant c'en est un que l'on peut voir très fréquemment. Pour ma part, je suis toujours prêt à croire un enfant, mais je ne suis pas comme tout le monde; on me l'a dit bien souvent. La directrice fouilla donc dans son tiroir pour trouver le numéro de téléphone de madame Polas, et quand cela fut fait, elle se dépêcha de téléphoner. Madame Polas répondit immédiatement.

- Madame Polas, ici madame Sital. Jessica, qui s'était enfuit, est revenu au centre d'hébergement. Elle m'a raconté une histoire incroyable. Vraiment, j'ose à peine vous la répéter. Mais c'est d'ailleurs assez confus. Vous devriez venir ici, quand vous aurez le temps, pour qu'on en discute un peu.

- Mais certainement, répondit madame Polas avec un calme apparent, je viens tout de suite.

Quelques minutes plus tard, elle était dans le bureau de la directrice.

- Pouvez-vous y comprendre quelque chose, madame Polas ? disait madame Sital.

- Les petites filles racontent très souvent des histoires impossibles, fruits d'une imagination précoce et débordante. C'est un phénomène psychologique qui est bien connu.

- Mais pourquoi quelque chose de si dramatique ?

- Ma foi, continua madame Polas, il est possible aussi que ce soit simplement une petite fille méchante, qui ne m'aime pas. Comme elle est aussi très menteuse, elle a raconté ce qu'elle a pu pour me nuire. Mais je ne lui en veux pas. Je suis même prête à partir de nouveau en promenade avec elle. Je crois pouvoir l'amadouer. Cela serait-il possible de l'amener dès maintenant ? Je la ramènerai dans une heure ou deux.

Il aurait été plus sage d'attendre quelques jours, mais madame Polas, d'habitude si froide et si calculée, avait juré de ravoir Jessica, et son impatience la rendait moins prudente. Il se peut même que la beauté de Jessica, qui était vraiment très grande, lui faisait perdre un peu de raison; cette beauté faisait sur elle le même effet que sur un homme. Elle avait beau être comme une statue en plâtre, ses entrailles, bien cachées, s'étaient réchauffées depuis qu'elle avait vu cette petite fille. Mais ce n'était pas de l'amour, sentiment impossible dans un être comme madame Polas, c'était une furie de possession. Elle voulait Jessica comme une femme qui adore les bijoux, et qui ne vit que pour eux, veut avoir le plus gros diamant du monde, qu'elle vient d'apercevoir dans la boutique d'un bijoutier.

- Je ne crois pas, dit la directrice, que Jessica acceptera d'aller avec vous. En tout cas, pas maintenant.

- Mais si, mais si, dit madame Polas. Il faut au contraire que Jessica revienne avec moi le plus tôt possible. Quand on tombe de cheval, il faut remonter tout de suite, ne pas en faire

un drame et être traumatisé pour un rien. Elle va peut-être pleurer ou se débattre, mais c'est normal pour un enfant, ne vous en faites pas.

- Vous devez bien connaître les enfants, madame Polas, sinon vous ne seriez pas représentante des services sociaux, dit la directrice en posant les deux mains devant elle, et en regardant madame Polas avec sympathie. C'est d'accord, je me fie à vous.

Elle se leva et continua :

- Suivez-moi, je vais vous mener à elle.

Cependant, de son côté, Jessica n'était plus dans une situation aussi désespérée. Voici ce qui arriva, pendant que les deux dames discutaient :

À force de gémir, Jessica finit par ce faire entendre des enfants qui étaient dans la pièce à côté.

- Qu'est-ce que c'est que ce gémissement désagréable ? demanda Rachid, en regardant Asim et Astam.

- C'est comme une chèvre, dit Samok.

- Il n'y a pas de chèvres ici, dit Iti.

- Ça vient de la chambre à côté, dit Asim. Allons voir ce que c'est.

Ils sortirent tous les cinq dans le corridor, et allèrent poser leurs oreilles sur la porte à côté.

- C'est une fille qui pleure, dit Asim.

- Ohé ! cria doucement Rachid, c'est qui qu'est là-dedans ?

Jessica entendit Rachid et aussitôt bondit hors du lit et se précipita à la porte.

- C'est moi, Jessica. On m'a enfermée ici.

- Enfermée ! s'écria Rachid, et pourquoi donc ?

- Madame Polas m'a amené avec elle, mais c'était pour me faire prisonnière. Mais j'ai réussi à m'enfuir.

- Alors pourquoi es-tu revenue ici ? Ce n'était pas très brillant de ta part, dit Rachid. Quant à madame Polas, j'aurais pu te prévenir sur son compte. Mon père la connaît bien, et il m'en a dit de bien intéressantes. Tu aurais dû me dire que tu partais avec elle.

- Ce devait être qu'une promenade; mais j'ai dit à Samok qu'elle s'intéressait à moi.

- Et tu ne m'en as rien dit ? demanda Rachid en se retournant vers Samok.

Samok, pourtant la plus impertinente petite fille de la ville, ne put soutenir le regard brûlant de Rachid, et elle baissa les yeux.

- Oui, j'aurais dû te prévenir, dit-elle. Excuse-moi.

- Plus de cachotteries, lui dit-il.

Ensuite, il dit à Jessica :

- Il n'est pas trop tard. Je te protégerai, nous te protégerons tous contre cette affreuse femelle. Si elle vient te chercher, elle aura affaire à nous.
- Nous devrions la délivrer maintenant, dit Iti.
- Et comment ? répondit Rachid. Nous n'avons pas la clé de la porte. Nous n'allons quand même pas la défoncer.
- Retournons dans notre chambre, mais restons sur nos gardes, dit Asim.
- Exactement, dit Rachid.

Avant de partir, il dit à Jessica :

- Ne t'inquiète pas, nous ne la laisserons pas t'emporter.
- Ne m'abandonnez pas, je vous en prie, supplia Jessica.
- Mais non, dit Rachid sans rien ajouter.

Quelques minutes plus tard, les enfants entendirent madame Polas et la directrice dans le corridor. La directrice était en train de déverrouiller la porte, et disait à madame Polas :

- Vous êtes presque une sainte, d'insister pour revoir Jessica et être son amie.
- J'ai à cœur le bien-être de tous les enfants dont je m'occupe, répondit madame Polas.

Dans l'autre chambre, les cinq enfants s'étaient figés comme des statues.

- Que fait-on ? murmura Asim.
- Nous n'avons pas le choix, répondit Rachid. On sort et on défit cette grue d'amener Jessica. Si elle insiste, on l'attaque.

Aussitôt, les enfants sortirent de leur chambre. Déjà, la directrice et madame Polas étaient dans la chambre de Jessica, qui était assise par terre dans un coin, tout recroquevillé, et qui regardait madame Polas avec épouvante.

- Allez, Jessica, ne fais pas la difficile, dit madame Polas. Lève-toi et viens avec moi.

Rachid fut le premier des cinq enfants à entrer dans la chambre.

- Non pas ! s'écria-t-il. Jessica n'ira pas avec vous. Si la directrice ne comprend rien à rien, parce qu'elle est vieille et vit dans un monde fantasmagorique, nous, nous sommes jeunes, nous vivons dans la réalité, et nous savons qui vous êtes, et ce que vous êtes.
- Petits misérables ! dit rapidement madame Polas.
- Mon père m'a tout dit sur votre compte, continua Rachid.
- Votre père, parlons-en, répondit madame Polas. C'est un fripon et un débauché.
- Peut-être, dit Rachid, mais c'est justement pour cela qu'il vous connaît, et que vous le connaissez aussi. Pourquoi vous connaîtrait-il si vous étiez innocente ? Vous êtes aussi débauchée que lui, si par hasard il l'est. Mais lui ne voulait qu'une femme, alors que vous, il vous faut tout un régiment. Lui la voulait pour lui seul, vous, vous les voulez pour les vendre, ou plutôt pour les louer. Lui, il a forcé une vieille femme, pas des

dizaines de petites filles. Vous êtes cupide et dégénérée à la fois, il me semble que c'est bien pire.

- Mensonges ! cria madame Polas. Les gens de ton espèce ne savent que mentir.

Elle se retourna alors vers la directrice.

- Pourquoi écoutons-nous les élucubrations de ce petit vaurien ? Renvoyez ces enfants dans leur chambre, ou dans la cour, et occupons-nous de nos affaires. Je suis ici pour aider la pauvre Jessica, un autre jour je jouerai avec tous ces enfants désœuvrés.

- « Aider » ! s'écria Rachid. Je ne suis pas un ange, je l'avoue, mais vous êtes un monstre.

- Que pouvez-vous comprendre à ce que je fais, à votre âge ?

- Vous avouez !

- Je n'avoue rien, je vous demande si vous savez même de quoi vous parlez. Vous n'êtes visiblement qu'un petit enfant grossier, qui a besoin d'être placé dans une famille qui vous apprendra les bonnes manières. N'ayez pas peur; après Jessica, je trouverai une place pour vous.

- Les enfants, dit la directrice, allez jouer dans la cour. J'admire votre intérêt pour votre petite camarade, mais madame Polas sait ce qu'elle fait. Allez, allez, laissez-nous.

- Il n'en est pas question, rugit Rachid, que les balivernes de madame Polas avaient rendu encore plus énergique et plus décidé à protéger Jessica.

Il bondit sur madame Polas en étendant les bras, et d'un coup la poussa si fort qu'elle se retrouva par terre quelques mètres plus loin.

- Oh ! s'écria la directrice, dont la vie baignée dans l'aveuglement de principes chimériques ne pouvait supporter la moindre violence.

- Jessica, dit Rachid, viens avec moi, dépêche-toi.

Jessica ne se le fit pas dire deux fois. Elle se releva et vint se mettre à côté de Rachid.

- Et vous, dit Rachid à madame Polas, encore par terre, ne vous avisez pas de nous suivre, ou de tourmenter encore Jessica, ou il vous en cuira.

- Menaces d'enfants, marmonna madame Polas, avec un sourire en coin.

Les enfants sortirent tous de la chambre en courant. Ils sortirent du centre d'hébergement et coururent le long de la rue, jusqu'à ce que, à bout de souffle, ils s'arrêtent dans un parc.

- Merci, dit Jessica à Rachid, quand elle put reprendre haleine un peu.

- De rien, répondit Rachid. Mais tu te retrouves sans rien; tu ne pourras évidemment jamais retourner au centre d'hébergement. Cependant, ne t'en fais pas, nous trouverons quelque part pour te cacher, et nous t'apporterons à manger tous les jours.

- Merci, répondit-elle, mais je vais plutôt retrouver ma tante. Je ne me souviens plus d'elle, la dernière fois que je l'ai vue, je n'avais apparemment que trois ans. Mais c'est chez elle que je devais aller habiter. Elle habite à Saint-Étienne.

- Comment te rendras-tu ? Tu as de l'argent ?

- Pas beaucoup, je vais marcher.
- Non, non, nous t'en donnerons.
- Alors merci, dit-elle simplement.
- Mais il est trop tard pour qu'elle parte maintenant, dit Iti.
- Tu as raison, répondit Rachid.
- Je dormirai dans le parc, et je partirai demain matin.

Les enfants ne voyant de honte en rien, quand il s'agit de survivre, personne n'essaya de dissuader Jessica, ou même ne trouva que c'était indigne, ni spécialement injuste. Ils ne trouvèrent pas non plus que c'était dangereux, pour une petite fille, de passer la nuit dans un parc. Certainement, des adultes se seraient inquiétés, mais en cela, encore une fois, ce sont les enfants qui avaient raison, car il suffisait à Jessica de bien se cacher.

- Demain matin, nous viendrons t'apporter de l'argent. Surtout, attends-nous, dit Rachid, ne part pas avant de nous avoir revus.
- J'attendrai ici, dit Jessica, et ils se séparèrent ensuite, car le ciel commençait à s'assombrir.

Une fois seule, Jessica sentit tout le poids de son isolement. Sans père ni mère, sans appui des services publics, sauf pour des femmes qui voulaient lui nuire plus que l'aider, elle aurait eu une crise d'angoisse, si elle avait été assez âgée pour en avoir une. Mais n'ayant que dix ans, elle se réfugia sous un sapin, dont les branches les plus basses allaient jusqu'au sol et cachaient tout ce qu'il y avait près du tronc, et pleura un peu sans faire de bruit. La nuit arriva. Il n'y avait aucun trafic dans cette partie de la ville, et incroyablement tous les chiens du voisinage se taisaient. Elle n'entendait que quelques insectes, ceux qui attendent la nuit pour se faire connaître. À travers les branches, elle voyait quelques étoiles, et l'odeur de la terre était si forte qu'elle aurait pu se croire au milieu de la forêt. Malgré son inquiétude, sa tristesse et l'inconfort du sol à la fois mou et caillouteux, elle s'endormit rapidement. Elle se réveilla avec le soleil, et sortit de sa cachette après avoir bien écouté et surveillé autour d'elle, pour être certaine que personne ne l'apercevrait. Elle s'assit à une table de pique-nique et attendit. Elle ne tarda pas à voir arriver Rachid.

- Je suis venu seul, dit-il, c'était plus simple, les autres étaient fatigués. Cependant, ils te souhaitent bonne chance. Voilà tout l'argent que nous avons pu ramasser pour toi, environ quinze euros. Ce n'est pas beaucoup, je sais, et c'est peut-être par haine de madame Polas plus que par amitié pour toi, pour être franc, que les autres te donnent de l'argent, mais c'est mieux que rien. Quant à moi, je suis vraiment de ton côté, sois-en bien certaine.

Il remit l'argent à Jessica.

- Maintenant, si tu veux vraiment aller à pied à Saint-Étienne, et garder l'argent pour des choses importantes, comme manger par exemple, je te conseille d'y aller par la route de Clermont-Ferrand.

- D'accord, répondit Jessica, qui n'était pas très bonne en géographie, et qui n'avait pas même songé à se procurer une carte de la région.

Rachid s'approcha d'elle, mis ses mains sur ses épaules, et la regarda presque tendrement. On eut dit alors que ce n'était nullement un voyou.

- Bonne chance, dit-il.

Jessica s'attendait à ce qu'il lui donne une bise, et se demandait déjà comment elle devait réagir, mais il n'en fit rien. Il se retourna et s'éloigna simplement. Mais à tous les quelques mètres, il levait un bras et faisait quelques pas de danses orientales, comme pour signifier, à elle comme à lui-même, que la vie continuait et qu'il ne fallait pas s'inquiéter. Cela ragaillardit un peu Jessica, qui sortit bientôt de Limoges et s'engagea résolument sur la route de Saint-Étienne. Elle n'avait pas encore lu toutes les histoires de petits orphelins, et ignorait qu'elle aurait dû être très malheureuse, très sale, très fatiguée et avoir les vêtements en lambeaux. Elle était donc, sinon heureuse, du moins pleine d'espoir, pleine d'énergie, et ses vêtements, encore en bon état, étaient tout à fait ordinaires. Elle marcha vingt kilomètres la première journée, ce qu'elle n'avait jamais fait de sa vie, et ce dont elle ne se serait pas cru capable, si elle ne l'avait accompli ce jour-là. Rien n'était plus ordinaire dans le passé que de marcher une telle distance, mais la stupidité et la mollesse en ont fait une espèce d'exploit. Cependant, une petite fille qui marche toute seule le long de la route ne passe pas inaperçue aujourd'hui, et le véritable exploit était qu'elle eut réussie à faire tant de kilomètres sans être accostée par de bons samaritains, vraiment bons ou faisant semblant de l'être. Le soir venu, elle mangea de la nourriture de supermarché dans une petite ville où elle s'arrêta, et dormit dans un bois à quelque distance de la route. Le lendemain, elle se leva juste avant l'aurore. Une bruine froide planait encore dans les champs et la route sans voitures semblait avoir été faite pour les piétons ou les gens à cheval. Elle marchait le long de la route, encore pleine d'optimisme, et croyait que sa journée allait être semblable à la précédente. Mais le sort en voulut autrement. Elle n'avait pas fait cents mètres qu'une voiture, la première peut-être de la journée, s'arrêta à côté d'elle. C'était une voiture sombre, et mêmes les vitres, sur le côté, étaient teintées, et empêchaient de voir à l'intérieur. Jessica arrêta de marcher, et une des fenêtres, celle de son côté, s'ouvrit lentement, avec un petit bourdonnement pendant que la vitre descendait. Elle aperçut un vieil homme derrière le volant. Il avait une grosse barbe et la regardait avec attention. Il lui dit :

- Tu vas quelque part ? Entre, je vais t'y amener.

Curieusement, il avait dit cela sans sourire, et sans le moindre sentiment de sympathie. Jessica hésita un instant, mais décida d'accepter cette aide inattendue. Après tout, ce vieil homme allait peut-être lui aussi à Saint-Étienne. Jessica entra, et la voiture continua son chemin. Le vieil homme sentait bizarre, ses dents étaient à moitié pourries, et pourtant il était habillé proprement, et même d'une façon rigide, avec une chemise sombre et sans cravate, boutonnée jusqu'au menton. Tout d'abord, il ne dit rien, puis il lui demanda où elle allait.

- Je vais à Saint-Étienne, monsieur, répondit-elle.
- Je vois, dit-il. Et d'où viens-tu ?
- De Limoges, monsieur.
- Tiens, tiens, j'en viens moi aussi. Tu me rappelles énormément une histoire intéressante qu'on m'a racontée à Limoges.

En parlant, le vieil homme se léchait les lèvres et caressait parfois sa longue barbe jaune. Il regardait souvent une espèce de petit chandelier en laiton, qui était collé sur le tableau de bord. Juste au-dessus, pendue à une corde, laquelle était attachée au rétroviseur, une drôle d'étoile se balançait lentement.

- C'est une dame de ma connaissance, continua-t-il, qui me l'a racontée. Elle travaille aux services sociaux. Tu sais c'est quoi, les services sociaux ?

Jessica se sentit pâlir et ne répondit rien.

- Oui, eh bien, cette dame voulait aider une petite fille de ton âge, mais cette petite fille s'est sauvée, et personne ne l'a vue depuis deux jours.
- Je crois que je suis arrivée, dit Jessica précipitamment, j'aimerais descendre ici.
- Déjà ? demanda le vieil homme, mais je croyais que tu allais à Saint-Étienne.

Il n'arrêta pas le moins du monde la voiture, et continua :

- Cette dame et moi, vois-tu, nous travaillons ensemble. Elle aime beaucoup les enfants de ton âge. Elle a un grand établissement où elle les invite à rester quelque temps.

Il se tourna vers Jessica pour attendre une réponse, mais Jessica ne dit rien.

- Cette dame n'est certes pas mon amie, continua le vieil homme, c'est une affreuse gouine, encore plus sèche et cupide que moi. Mais elle sait trouver des enfants comme toi, et parfois elle m'en vend. Et alors, je les amène au temple, le temple du vrai dieu, et moi et mes confrères, on les offre au vrai dieu, le dieu du peuple choisi pour être le maître de la Terre.

Jessica, qui ne comprenait pas pourquoi le vieux monsieur lui racontait tout cela, et qui ne savait pas si c'était vrai, avait maintenant épouvantablement peur. Elle avait posé la main sur la poignée de la portière, et attendait le moment de l'ouvrir et de se jeter dehors, car à cet instant, la voiture allait trop vite.

- Je crois que tu t'appelles Jessica, dit subitement le vieux monsieur, et que tu es précisément celle que cette dame a perdue, et qu'elle aimerait bien retrouver.

Aussitôt, sans plus s'inquiéter de la vitesse de la voiture, Jessica ouvrit la portière et sauta hors de la voiture. Par bonheur, elle réussit à sauter assez loin, et elle roula dans l'herbe sur le bord de la route. Comme il y avait un petit fossé, en roulant elle descendit toujours un peu plus dans le fossé, et se retrouva finalement dans une eau boueuse où poussaient

des quenouilles. Il ne lui fallut que quelques secondes pour revenir à elle, et aussitôt elle s'enfonça dans la forêt qui longeait la route, un peu à l'écart. Le temps que le vieux monsieur arrête la voiture, puis recule, elle avait déjà disparu.

- Ah, marmonna le monsieur, j'ai eu la chance inouïe de la retrouver, mais pas celle de la garder. Qu'importe, je sais maintenant où elle veut aller. Si je peux être le premier à la retrouver, je ne dirai rien à madame Polas, et je la garderai pour moi. Ce sera une économie. C'est bien vrai qu'elle est belle. Elle peut suffire à elle seule au sacrifice du mois prochain. Quand mes confrères la verront, ce sera une pluie de compliments pour moi. Je garderai peut-être même une mèche de ses cheveux en souvenir. Je la ferai enchâsser dans un coffret.

Pendant ce temps, Jessica, qui n'était pas très loin, observait la voiture, cachée à l'intérieur d'un bosquet. Finalement, après quelques minutes, la voiture repartit, et Jessica poussa un soupir de soulagement.

- Mais que se passe-t-il depuis la mort de maman ? dit-elle en fronçant les sourcils. Que veulent donc tous ces gens qui sont après moi ? Est-ce ma mère qui me protégeait, ou la chance qui m'avait préservé de leur rencontre ? Il faut au plus vite que je retrouve ma tante. Certainement, elle saura les faire fuir, et je pourrai vivre de nouveau normalement.

Elle avait si peur de revoir le vieil homme à la barbe jaune, qu'elle resta dans sa cachette toute la journée, s'y endormit pendant la nuit, et n'en sortit que le lendemain matin. Elle résolut de continuer à pieds coûte que coûte, et n'ayant qu'une très vague conception de ce que représentait deux cents cinquante kilomètres, elle poursuivit son chemin avec entrain. Elle était trop jeune, comme je l'ai dit, pour ressentir précisément ce que les adultes appellent l'angoisse, mais elle se retournait assez souvent, et cherchait à reconnaître chaque voiture qui arrivait, par devant ou par derrière, pour avoir le temps de quitter la route et de se jeter dans l'herbe ou derrière un arbre, si la voiture du vieux monsieur apparaissait. Elle fit ainsi, mi optimiste, mi craintive, une dizaine de kilomètres. Bien des fois, un conducteur s'arrêta pour lui offrir de faire quelques kilomètres en voiture, mais Jessica tenait bon et refusait. Chat échaudé craint l'eau froide, comme dit le proverbe, et c'est encore plus vrai quand c'est un chaton; aussi les vieilles dames se rendant à l'église, tout comme les jeunes hommes à l'air le plus sincère et le plus décent, essuyèrent-ils tous un refus, poli mais ferme, de notre jeune aventurière. Elle n'avait cependant presque plus d'argent, et il fallait bien manger. Elle décida par conséquent, après y avoir bien songé, de ne plus répondre « non merci » aux conducteurs qui s'arrêteraient, mais « non merci, mais j'ai faim ». C'était en somme une façon originale de quêter. Le résultat fut qu'elle ramassa assez rapidement tout l'argent dont elle avait besoin, et qu'elle put acheter quelque chose à manger dans les villages par où elle passait. Que peut-on refuser à une jolie jeune fille, surtout quand c'est une inconnue ? Seul un parent, en effet, ou un montre, peut négliger une jolie jeune fille. Elle continua donc sa route en marchant, et après dix jours, elle se retrouva un dimanche matin à Saint-Étienne, amaigrie, brûlée par le soleil, et les vêtements et les souliers sales, mais elle-même plutôt heureuse et en pleine santé. Elle trouva rapidement l'adresse de sa future sauveuse et consolatrice, adresse qu'elle avait bien vue sur les papiers que madame Polas lui avait fait

signer et dont elle se rappelait, à cause du drôle de nom de la rue. Cette tante habitait donc une petite rue derrière une grosse église, la rue Saint-Athanase. On entendait crier les hirondelles et la rue était humide et grise. Toutes les portes dans la rue étaient très petites, et semblaient n'avoir pas servi depuis des centaines d'années, sauf la dernière, au fond du cul-de-sac, qui était justement celle de la tante. C'était une porte large et solide, en bois massif et récemment repeinte en jaune, avec trois serrures, dont une avait au moins cent ans, et ne devait plus servir, mais qui était encore reluisante et prête en apparence à recevoir encore l'énorme clé qui la faisait fonctionner. Contrairement à toutes les autres fenêtres de la rue, qui étaient en carreaux petits et vieux, et remplis de poussière, les deux fenêtres de sa tante étaient en verre moderne, épais et entouré de caoutchouc, pour préserver les habitants du froid et du bruit de l'extérieur. Près de la sonnette, une petite plaque indiquait : Soleine Yvetot. Jessica prit une grande respiration et appuya sur la sonnette. Après quelques secondes, une femme ouvrit la porte, et demanda en fronçant les sourcils :

- Que voulez-vous, jeune fille ?

Les tantes sont presque toujours représentées comme étant des femmes petites, un peu grosses, et avec un air amical et compatissant. Elles ont une position, dans la famille, entre la mère et la grand-mère, et partagent avec elles les sentiments de tendresse et de bienveillance qu'il faut avoir avec les enfants. Malheureusement, ce n'était pas le cas de cette tante-là. Elle était grande et dégingandée, son corps aurait pu être celui d'une femme de vingt ans, mais son visage était bien celui d'une femme de cinquante. Elle avait un regard un peu insolent, où flottait, néanmoins, cette fausse compassion bourgeoise que l'on rencontre si fréquemment aujourd'hui. Elle ressemblait beaucoup à ces professeurs égoïstes, qui prétendent aimer les enfants, mais ne leur montrent que sécheresse et sarcasme. Sur le coup, Jessica fut surprise, car elle aussi s'était imaginée sa tante tout autrement. Cependant, elle répondit :

- Bonjour, je suis Jessica, votre nièce.

- Ma nièce ! s'exclama la grande femme, comme si la chose fut tout à fait impossible.

- Oui, madame.

- Tu es donc la fille de ma sœur décédée ? continua la tante après avoir fait bien des grimaces.

- Oui, madame, répéta Jessica.

- Ma foi, mais que fais-tu ici ? Où est donc madame Polas ?

À ce nom, Jessica ne put s'empêcher de frémir, et même, pendant quelques secondes, elle regarda à gauche et à droite, prête à s'enfuir. Mais, hors elle-même, il n'y avait personne dans la rue, et les mêmes cris d'hirondelles pouvaient faire croire que rien n'avait changé.

- Je ne sais pas où est madame Polas, dit-elle, mais je sais que je devais venir vivre avec vous, alors je suis venue moi-même.

- C'est que...commença la grande femme en hésitant, avant de s'arrêter et de continuer :

- Bon, bon, jeune fille, entrez. Mais enlevez vos souliers et laissez-les sur le seuil de la porte.

Le fait que sa tante s'était mise subitement à la vouvoyer ne passa pas inaperçu à Jessica, mais elle n'eut pas l'occasion de songer à la questionner, et fit simplement ce qu'on lui demandait. Une fois entrée, elle fut conduite au salon, où un monsieur lisait un journal dans un grand fauteuil, et un jeune garçon, qui devait avoir à peu près le même âge que Jessica, jouait sur le tapis avec de petits camions. L'enfant cessa immédiatement de jouer, et le monsieur abaissa son journal en disant :

- Qui est-ce ?

- Apparemment, c'est ma nièce, répondit la tante. La dernière fois que je l'ai vue, elle avait trois ans, alors je ne la reconnais pas du tout, évidemment. Mais je suppose qu'elle dit la vérité.

Cette présentation chaleureuse fut suivie d'un silence. L'homme semblait se demander s'il fallait être fâché ou heureux, et l'enfant sur le tapis semblait avoir peur de sa mère – car la grande femme dégingandée était bien sa mère. Les femmes grandes et minces, surtout quand elles ont un cœur sec, ne semblent pas faites pour avoir des enfants, et pourtant parfois elles en ont.

- Ma foi, dit l'homme, je croyais que la chose avait été réglée. Ne m'as-tu pas dit...

- Oui, oui, interrompit la tante, j'ai dit à madame Polas que je ne voulais pas de cet enfant, qu'il valait mieux qu'elle aille dans un orphelinat, en attendant d'être adoptée, mais maintenant elle est ici, ma nièce, alors que pouvons-nous faire ?

- Quant à moi, je n'ai jamais été contre de recevoir...

- Ah mais ! interrompit de nouveau la tante, cette madame Polas ne sait pas ce qu'elle veut. Elle m'a dit elle-même, dès le début, que cela lui convenait, et que je ne verrais jamais cette jeune fille. Et la voilà maintenant chez moi. Je devrais peut-être lui téléphoner, mais de quoi vais-je avoir l'air ? Non, non, je ne veux pas discuter encore avec cette femme, même pour être débarrassée de ma nièce.

Cette conversation pleine de sentiments intéressants, et faite, comme il arrive souvent, comme si le principal intéressé se trouvait à cent kilomètres, et non pas juste à côté, refroidit singulièrement les bonnes dispositions de Jessica. Elle sentit son espoir d'avoir une vie supportable, et peut-être même normale et agréable, s'écrouler en un instant. Elle comprit, bien que d'une façon encore vague, la peur qui luisait dans les yeux de l'autre enfant, et qui l'empêchait de dire quoi que ce soit. Était-ce la peur des coups, ou la peur engendrée par la tyrannie quotidienne d'une âme cynique, froide et impossible à contenter, c'est ce qu'elle était encore incapable de décider; mais elle sentit son cœur se contracter et, devenant un peu froide elle-même, elle se tint sur ses gardes.

- Gardons-la pour l'instant, répondit l'homme, nous verrons plus tard s'il faut la renvoyer.

- Oui, je suppose que nous n'avons pas le choix. Nous mettrons un autre lit dans la chambre de Jonathan.

Immédiatement, Jonathan laissa paraître un petit sourire de contentement, mais n'osait rien faire de plus. La tante se retourna vers Jessica.

- Vous m'appellerez « tante ». Mon vrai nom, c'est Soleine, mais vous m'appellerez « tante ». Et Georges, mon mari, vous l'appellerez « oncle ».

Son cœur sans aucun instinct maternel oublia évidemment de mentionner son fils, dont l'existence était un détail superflu.

- Pour l'instant, continua-t-elle, vous restez avec nous, mais je ne peux pas vous promettre que ce sera pour longtemps. J'aime l'ordre, la propreté, et j'aime qu'on m'obéisse. J'espère que je n'aurai donc pas à me plaindre de vous avoir avec moi.
- Cette jeune fille me paraît obéissante, dit l'oncle.
- On ne sait jamais, dit la tante, c'est pour cette raison que je lui dis les choses comme elles sont. Au moins, c'est une fille, c'est déjà ça. Je n'aurais pas aimé avoir un neveu, au lieu d'une nièce. J'ai déjà un fils, cela me suffit. Trois hommes dans la maison, ça n'aurait plus été une famille, mais un régiment.

Elle leva un menton plein de dignité, promena un regard conquérant dans la pièce, puis dit brusquement à son fils :

- Jonathan, va lui montrer ta chambre.

Jonathan bondit immédiatement sur ses pieds, répondit : « oui, maman », et entraîna sa nouvelle cousine par la main. Une fois sortis du salon, ils suivirent jusqu'au bout un petit corridor, et entrèrent dans une chambre un peu humide, dont la fenêtre donnait sur une cour fermée et vide.

- Fais comme chez toi, lui dit son cousin. Je n'ai pas beaucoup de jouets, parce que maman dit que les jouets, c'est pour les imbéciles, et elle m'en achète très rarement. Mais j'en ai quand même. Moi, j'aime les jouets, et je vais te les montrer.

Aussitôt, il s'assit par terre, près d'une boîte en carton, et renversa la boîte, qui était pleine de jouets.

- Surtout, dit-il en ramassant quelques soldats, ne sort jamais un jouet de ma chambre, sans d'abord demander la permission à maman, sinon elle confisquera le jouet et le jettera à la poubelle. J'en ai déjà perdu plusieurs, sans faire exprès.

Qu'une mère put jeter les jouets de son enfants à la poubelle parut une chose absolument extraordinaire à Jessica, mais elle ne dit rien. Elle était encore bouleversée par la déception d'avoir une tante sèche et inamicale, aussi elle se laissait faire sans réagir.

- Tu vois ce soldat en bois, lui dit-il, c'est mon préféré. Ne le sors absolument jamais, sous aucun prétexte, de ma chambre. Si tu laisses le soldat ici, nous serons de bons amis.

Cette condition franche et naïve dérida finalement Jessica, qui sourit et répondit :

- D'accord, je ferai tout ce que tu veux. Quel est le programme de la journée ?
- Puisque c'est la fin de semaine, il n'y a aucun programme, sauf de se tenir loin de maman, qui semble de mauvaise humeur depuis que tu es arrivée. Déjà qu'elle se plaignait de me voir trop souvent, ce sera probablement pire maintenant que tu es là.

Aussitôt, Jessica cessa de sourire et des larmes montèrent dans ses yeux.

- Mais je ne suis pas fâché, se dépêcha d'ajouter son cousin. Ce sera peut-être pire pour moi, mais tant pis. Maman m'interdit d'aller jouer dehors, parce qu'elle a peur que je salisse mes vêtements. Au moins maintenant, je m'ennuierai moins.

Une immense tristesse s'empara de Jessica, et elle ne put s'empêcher de laisser couler quelques-unes des larmes qui s'étaient accumulées entre ses paupières. Le monde lui semblait bien peu sympathique.

- Au moins, murmura-t-elle, mon cousin n'est pas un monstre, et je ne serai pas seule dans cette maison étrangère.

Après avoir joué quelque temps, l'heure du dîner arriva, ce qui fut annoncé par madame criant de la cuisine :

- Venez manger !

Aussitôt Jonathan se releva et courut à la cuisine, suivit de Jessica. C'était une cuisine décorée comme dans les années cinquante, avec beaucoup de mélamine et une énorme lampe ronde qui pendait du plafond au bout d'un gros fil électrique, et descendait très près d'une grosse table carrée. Pour aller avec le thème choisit sans aucun doute par madame elle-même, tous les objets de la cuisine – mixeur, cafetière, grille-pain, etc. – avaient une forme bizarre, laquelle, bien que tous ces objets étaient absolument neufs, devait rappeler les années cinquante.

Jonathan s'assit à la table, à côté de son père, et Jessica se plaça à un autre angle, entre les deux précédents et la place de la tante. Madame Yvetot, qui était debout, déposa une grosse assiette de macaroni au fromage au centre de la table et s'assit tranquillement.

- Avant de commencer, dit-elle à Jonathan, récite ta leçon.
- Je ne suis pas certain de bien la savoir, maman, dit-il.
- Que les hommes sont stupides ! s'écria-t-elle.

Jessica ouvrit de grands yeux et regarda son mari, mais celui-ci ne dit pas un mot.

- Je suis certaine que tu la connais, dit la tante. Allez, allez.

Mais avant qu'il puisse commencer, elle continua, en s'adressant à Jessica :

- Je veux qu'il exerce sa mémoire. Mais je ne veux pas qu'il radote des poèmes ou des sornettes religieuses. C'est les droits de l'homme qu'il apprend par cœur. Il faudrait plutôt dire les droits de la femme, mais je dis les droits de l'homme pour que tu comprennes. Tu connais les droits de l'homme, n'est-ce pas ? Liberté, égalité, fraternité, voilà ce qui compte. Inutile d'y ajouter un vieux barbu penché sur un nuage. Et les gens qui ne sont pas d'accord avec la liberté ou la fraternité devraient être jetés en prison, ou exécutés.

Jessica ignorait complètement ce qu'étaient « les droits de l'homme », mais elle supputa, par l'effet qu'ils avaient sur sa tante, que ce devait être quelque chose de dangereux, peut-être même de guerrier.

- Toi aussi, tu vas l'apprendre, Jessica.
- Comme vous voulez, madame, répondit-elle.

N'ayant, a priori, rien contre les droits de l'homme, elle n'avait aucune raison de chagriner sa tante en refusant, d'autant plus que celle-ci, comme elle l'avait bien remarqué, la tutoyait maintenant le plus normalement du monde, ce qui lui parut être de bon augure. En vérité, c'était surtout par paresse que sa tante ne la vouvoyait plus, car il faut pour vouvoyer, en plus d'une hauteur d'âme qui lui était tout à fait étrangère, faire un effort grammatical constant, qui lui semblait bien inutile. Quand ce n'est pas par hauteur d'âme qu'on vouvoie quelqu'un, c'est le plus souvent par mesquinerie, ce qui était un sentiment qu'elle connaissait bien, mais l'effort serait évidemment resté le même.

- Moi, je travaille, continua-t-elle subitement, il est donc normal que tout le monde ici travaille aussi, à sa façon. C'était Jonathan qui faisait la vaisselle, passait le balai et sortait les ordures, en plus d'apprendre les leçons particulières que je lui fais apprendre. Dorénavant, c'est toi qui feras toutes ces tâches ménagères; de cette façon, Jonathan aura plus de temps pour ses leçons. Cela ne te dérange pas, je suppose ?

- Non, madame, répondit Jessica avec un serrement au cœur, en s'apercevant que le tutoiement n'était pas chez sa tante une preuve de tendresse ou d'amitié.
- Bon. Comme j'ai dit, je travaille, je ne peux pas tout faire ici. Mon mari aussi travaille. Tu arrives subitement, sans prévenir, crois-tu que nous allons tout changer juste pour toi ? Peut-être cesser de travailler pour te servir ?
- Voyons, voyons, dit le mari, elle n'a jamais rien prétendu de la sorte.
- On ne sait jamais. Dieu sait comment ma sœur l'a élevée.
- Elle ira à l'école avec Jonathan et tout ira bien, dit-il.
- Oui, je suppose. En tout cas, si elle est mauvaise à l'école, moi je la garde ici, et elle fera la cuisine pendant notre absence. Il faut qu'elle se rende utile. Tu sais ce que fait mon mari, Jessica ? Il est représentant, dans un bureau.

Jessica sourit timidement sans répondre.

- Et moi, continua-t-elle avec orgueil, je travaille chez Clou pour tous, un fabricant de clous. Je suis, pour être plus précis, sous-directrice des ventes, au département des clous entre six et dix centimètres.

Comme une espèce de fierté émanait de sa personne avec assez de force pour éblouir un aveugle, Jessica marmonna :

- C'est merveilleux, madame.
- Tout à fait, dit-elle en relevant la tête.
- Maintenant, continua-t-elle en se tournant vers Jonathan, récite ta leçon.

Jonathan se racla un peu la gorge et se redressa sur sa chaise, puis commença :

- Article 15 : La société a le droit de ...
- Il a déjà appris les précédents, interrompit la mère en s'adressant à Jessica.
- ... demander compte à tout agent public de son administration, continua Jonathan.
- C'est bien vrai, dit alors l'oncle tranquillement, qui n'avait en fait rien écouté de ce qu'avait dit son fils. Je crois que si tout le monde vivait ensemble, naturellement, sans pays, sans religion, sans gouvernement, on serait tous heureux. Qu'en dis-tu, Jessica ?

Cette vieille utopie mi hippie mi marxiste n'étant pas un sujet de réflexion très courant chez les enfants de dix ans, Jessica se contenta de sourire, en disant faiblement :

- Oui, monsieur.
- Cette fille serait-elle aussi stupide que son cousin ? dit alors madame Yvetot avec dédain. J'espère passionnément que non; je ne pourrais pas vivre avec deux enfants idiots.
- Tu lui feras faire la cuisine, et elle ne sera pas ici pour rien, dit son mari.
- Exactement, comme j'ai dit plus tôt.

La tante fit une petite grimace, puis prit une grande respiration, avant d'ajouter :

- Jonathan, continue ta leçon.
- Article ...

Qu'on me permette maintenant de faire un petit saut en arrière, dix jours plus tôt. Pendant que Jessica se rendait à Murat, en marchant le long des routes, madame Polas ruminait une façon de retrouver la jeune enfant échappée. Elle en était rapidement arrivée à deux conclusions : Premièrement, que Jessica irait peut-être chez sa tante. Certes, cette tante avait été très claire, elle ne voulait pas de Jessica; mais la jeune fille ignorait cette résolution. Deuxièmement, que si Jessica n'allait pas chez sa tante, elle serait bien difficile à retrouver (madame Polas comptait l'oncle de Jessica comme sans valeur aucune, et donc comme étant non-existant). Elle décida donc d'aller flâner près de la rue Saint-Athanase, dans la ville de Saint-Étienne. Comme elle avait une voiture, elle arriva plusieurs jours avant Jessica. Elle y passa une première journée entièrement dans sa voiture, près de l'entrée de la rue Saint-Athanase, de midi à huit heures du soir.

Évidemment, elle ne vit pas Jessica. Elle ne remarqua même pas madame Yvetot, qui passa pourtant quelque fois, car elle ne l'avait jamais vue. Puisque retrouver Jessica était devenu pour elle une mission capitale, qu'elle en était arrivée à se convaincre que, sans Jessica, sa maison close périliterait, faute de nouveaux talents (et madame Polas n'avait jamais vu une nouvelle recrue avec autant de talent, c'est-à-dire de beauté), elle décida de louer une chambre d'hôtel pour une semaine, et ainsi de dépenser l'argent du contribuable à quelque chose de clair et utile, pour une fois. Le jour suivant, elle laissa donc sa voiture à l'hôtel, et vint à pied traîner près de la rue Saint-Athanase. Puisqu'il n'y avait malheureusement aucun café dans les environs, mais seulement un petit parc avec un petit banc, juste à côté, à cause de la grosse église, c'est là que madame Polas s'installa pour attendre Jessica, en espérant qu'elle n'attendait pas pour rien. Aux âmes poétiques ou simplement tendres, la vue de l'ancienne et majestueuse église (fin XII^e siècle, gothique flamboyant), des beaux platanes et des sympathiques pigeons auraient suffi à passer le temps, mais puisque madame Polas avait au contraire une âme creuse, cynique et sèche, elle trouva le temps extrêmement long.

- Je la mettrai avec Claudine, se disait-elle, c'est ma meilleure pour l'instant. Avec elle, elle sera dévoyée rapidement. Une chose est certaine, elle me remboursera le temps que je perds ici. Claudine lui montrera tous les trucs du métier, et elle surpassera son maître. Avec tant de beauté, elle serait rapidement ma plus rentable, rien qu'en se couchant et en attendant que ça passe.

Les jours s'écoulèrent ainsi, pendant une semaine. Finalement, trois jours avant l'arrivée de Jessica à Saint-Étienne, madame Polas, lasse d'attendre, quitta la ville, et c'est ainsi que Jessica put demeurer chez sa tante sans être inquiétée par la représentante dévouée des services sociaux. Du moins pour quelque temps.

Il ne vint pas même à l'esprit de madame Polas de téléphoner à la tante, tant celle-ci avait paru dédaigner plus tôt sa nièce. En attendant à Saint-Étienne, elle n'avait jamais cru faire autre chose que d'intercepter Jessica au moment où sa tante lui refuserait son aide. Mystère de la providence, qui transforme le mépris d'une femme desséchée en protection supplémentaire pour une jeune fille innocente !

Nous voici lundi, deuxième jour de Jessica chez les Yvetot. La première nuit de Jessica avait été douce et profonde, ce qui n'était pas étonnant après avoir marché près de 250 kilomètres pendant plus de dix jours. Elle dut cependant se lever à six heures trente, comme son cousin. C'est donc un peu atteinte de somnambulisme qu'elle se rendit à la cuisine, et prit la place à table qui semblait dorénavant être la sienne. La tante était à sa droite, et le mari, toujours aussi effacé, était à sa gauche. Le cousin souriait, mais ne disait rien.

- Montre-moi tes mains, dit subitement la tante à Jessica.

Jessica étendit lentement ses deux petits bras au-dessus de la table.

- C'est bien ce que je croyais, dit la tante, tu es aussi sale que ton cousin. Un vrai garçon !

Cette apostrophe réveilla Jessica.

- Ah, j'ai oublié de me laver les mains, dit-elle.
- Sans aucun doute. Allez, va à la salle de bain et reviens quand tu seras présentable.

Ce que fit Jessica, qui revint cinq minutes plus tard. Toute la famille était alors en train de déjeuner, et ne fit pas attention à elle, quand elle reprit sa place en silence. Mais bientôt sa tante l'aperçut, et lui dit :

- Ce soir, tu me réciteras les dix premiers articles des droits de l'homme. Nous avons décidé, mon mari et moi, que tu n'iras pas à l'école tout de suite. Le premier semestre est déjà commencé, tu iras après les fêtes de Noël. En attendant, je te donnerai les leçons à apprendre, et tu feras la cuisine pour nous. Tu es bien capable de faire ça ?
- Oui, madame, répondit Jessica avec une timidité qui ne lui était pas habituelle.
- Bien, j'ai laissé une recette sur le comptoir, on verra ce soir comment tu t'en es tiré.

Sur ce, ils finirent tous de manger, et chacun partit, l'un après l'autre. En premier Jonathan, dont l'école n'était pas loin, puis le mari, et enfin la tante, qui avant de refermer la porte derrière elle, se retourna pour regarder Jessica et lui dit :

- Je te laisse la maison, j'espère que je peux te faire confiance ?
- Oui, madame.
- Tu ne vas pas inviter des amies et faire la fête ? dit-elle avec ironie.
- Non, madame.
- Bon, je verrai ce soir si tu as été une bonne nièce.

Elle referma la porte et Jessica se retrouva seule. Elle commença par s'asseoir sur le divan avec perplexité. Elle avait un foyer, mais elle ne s'attendait pas à en être la femme de ménage.

- Espérons que ça ne dure pas trop longtemps, murmura-t-elle.

La recette qu'elle trouva sur le comptoir était une recette de rôti de bœuf aux carottes et au fenouil.

- Qu'est-ce que c'est que le fenouil ? se dit-elle.

Elle décida de remettre à plus tard cette mission pénible et au résultat fort incertain. Elle retourna dans sa chambre, plus exactement celle de Jonathan, et étala quelques jouets sur le plancher, comme une vieille dame étale par habitude quelques cartes à jouer devant elle, sans se demander si elle a vraiment envie de jouer. Les petits soldats et les camions ne lui faisant définitivement aucun effet, elle se leva et décida de visiter toutes les chambres de la maison. Elle commença par celle de sa tante. Elle était grande, avec des murs de couleur mauve, et tous les meubles étaient en mélamine. On ne voyait rien traîner, ni vêtements sur une chaise, ni objets sur la commode. Le lit était si étroit, que Jessica se demanda comment elle et son mari pouvaient s'y coucher tous les deux à la

fois. Les meubles et la couleur des murs étaient si artificiels et tristes, que Jessica, qui avait prévu d'y flâner, peut-être même de fouiller innocemment dans quelques tiroirs, sans malice, uniquement par curiosité, quitta au contraire immédiatement la pièce. Elle entra dans la chambre à côté, où se trouvait aussi un lit, et à peu près les mêmes meubles, mais avec quelques vêtements d'homme empilés sur une table de nuit. Elle comprit aussitôt que l'oncle et la tante faisaient chambre à part, ce qui expliquait l'exiguïté du lit de la tante.

Ce fut une révélation pour elle, qui ne croyait pas la chose possible. Et pourtant, combien de femmes et de maris n'attendent pas d'avoir quatre-vingt ans, de ronfler et de tousser toute la nuit, pour avoir chacun sa chambre, et, en quelque sorte, vivre séparés dans la même maison. Elle fit un tour dans la chambre de bain, qui était toute en carreaux de céramique, et ouvrit le cabinet derrière un miroir assez petit. Son examen des différents médicaments et autres babioles ne lui fit découvrir rien d'intéressants, aussi retourna-t-elle au salon et se laissa-t-elle choir sur le divan. L'avant-midi passa lentement, et après avoir mangé des restes du souper de la veille, elle se décida enfin à faire la recette.

Puisque tout décrire serait fastidieux, disons simplement qu'elle réussit à faire quelque chose qui ressemblait, selon elle, à un rôti de bœuf aux carottes et au fenouil. Elle avait reconnu le fenouil dans le frigo au fait que c'était le seul aliment qui lui était complètement inconnu. Encore est-il possible que cela n'ait pas été pas du fenouil. Tout fut terminé vers cinq heures trente – car à dix ans on ne cuisine pas très rapidement. Une bonne odeur de viande répandue dans la maison et deux assiettes brisées et cachées dehors furent les effets secondaires de sa première recette. Quelques minutes plus tard, la tante ouvrait la porte et entra, suivit de son mari qu'elle avait rencontré en chemin. Elle s'écria immédiatement, en humant l'odeur de viande :

- Aha ! notre petite nièce n'a pas chômé aujourd'hui, c'est bien, ça, très bien.

Elle avait à peine terminé cette joyeuse exclamation, que la porte que son mari venait tout juste de fermer se rouvrit, et Jonathan entra avec son gros sac d'école sur le dos. Aussitôt, l'attitude de la tante changea, et elle regarda son fils avec un visage sévère et atterré.

- Tu rentres à cinq heures trente ! s'écria-t-elle. Qu'as-tu fais dehors pendant tout ce temps ?

- Rien, maman, répondit-il timidement.

- Rien ! L'école se termine à trois heures trente, et elle est juste à côté. Dis-moi, as-tu joué avec les garçons de ta classe ?

- Non, maman, non, je sais que tu me l'as interdit.

- Et avec raison. Tu ne seras jamais très intelligent, mais je ne veux pas que tu deviennes un petit voyou, un enfant bandit qui traîne, brise tout et vole dans les magasins.

- Non, maman, non, répéta Jonathan, en prenant une posture de chien battu, car il sentait ce qui allait suivre.

Son instinct d'enfant ne le trompa point, car sa mère fit alors un pas précipité pour s'approcher de lui, et lui donna une énorme claque sur le dos, qui l'aurait indéniablement soulagé s'il avait été en train d'étouffer. Cela fut suivi par un coup sur le bras, ce qui

n'eut aucun effet s'il avait été adulte, mais n'ayant que neuf ans, et les petits bras en conséquence, il poussa un cri et se mit à pleurer.

- Je n'ai joué avec personne, se mit-il à brailler, je me suis assis dans le parc, et je n'ai pas vu le temps passé.

- On dit ça, on dit ça, répondit la mère, avec autant de méchanceté, mais plus calme, maintenant qu'elle s'était soulagée en le frappant.

Toute cette scène avait eu comme témoin inhabituel la pauvre Jessica, qui au bout du corridor était restée immobile comme une statue. Elle n'avait définitivement jamais vu une telle famille et sa consternation était au comble. Elle n'osait plus faire le moindre mouvement, et c'est le mari qui la remarqua en premier.

- Voilà notre petite Jessica, lui dit-il en souriant, sans faire autrement attention à son fils qui pleurait.

- Qui ? Ah ! Eh bien, mangeons, dit la tante en avançant. Je meurs de faim.

Tout le monde s'installa immédiatement à table, y compris Jonathan, qui cessa peu à peu de pleurer quand il dut s'admettre que ses larmes, comme d'habitude, n'avaient aucun effet sur ses parents.

- Il me semble que cette viande n'est pas aussi tendre qu'elle pourrait l'être, dit bientôt la tante, en effilochant un morceau de viande avec sa fourchette.

- Bon goût, pourtant, dit le mari.

- Il n'y a pas que le goût qui compte, dit la tante, la texture est importante aussi.

Elle regarda avec un dédain d'enfant gâté le morceau de viande pendant de longues secondes, puis leva les yeux sur Jessica, qui, trop surprise d'une plainte aussi misérable pour être triste ou fâchée, observait sa tante et attendait.

- Crois-tu pouvoir mieux faire la prochaine fois ? demanda la tante.

- Oui, certainement, répondit Jessica.

- Tu n'as pas l'air très convaincue, ma nièce, dit la tante.

Jonathan observait la scène en mangeant au ralenti, pendant que le mari continuait à manger comme si personne n'avait rien dit.

- C'est que... je ne sais pas si je peux faire mieux... je veux dire, je ne sais pas comment... comment je ferai...

- Bref, tu es aussi sotte que ton cousin, interrompit la tante. Je m'en doutais. Ma sœur n'était pas très futée non plus, et les enfants, pas seulement les garçons, ne sont pas très futés en général. C'est pour cette raison que je n'en aurai pas d'autres, un seul me suffit amplement.

Jonathan, qui avait déjà entendu des centaines d'allusions à sa stupidité, et au regret qu'avait apparemment sa mère de l'avoir fait naître, continua à manger au ralenti sans

montrer la moindre émotion. Mais il regardait encore tour à tour sa mère et Jessica, avec de gros yeux, comme quelqu'un qui s'attend à voir tôt ou tard quelque chose d'intéressant.

- Si tu veux rester ici, continua la tante d'un ton sec, tu devras faire plus d'efforts.

Jessica, jusque là trop abasourdie par les remontrances puériles de sa tante pour réagir, sentit les larmes monter à ses yeux. Elle avait passé des heures à cuisiner, et sa tante, en plus de ne montrer aucune gratitude, lui demandait déjà de travailler davantage ! Qu'est-ce que ce serait dans un mois, si après seulement deux jours, on la traitait en servante !

- Mais, ma tante... commença-t-elle à balbutier.

- Va dans ta chambre ! répondit la tante brusquement, en posant son couteau et sa fourchette sur la table.

- Je veux dire dans la chambre de ton cousin, se reprit-elle.

- Mais je n'ai pas terminé...

- Tu as assez mangé pour ce soir ! s'exclama la tante. Les méchantes petites filles ne doivent pas manger comme des cochons, c'est mauvais pour leur tempérament. Allez, va dans la chambre de ton cousin, et médite sur ce que tu pourrais faire de mieux, la prochaine fois que je te demanderai de faire quelque chose pour nous, pour la famille qui t'a recueillie.

Jessica se leva en baissant les yeux, et se rendit à pas lents jusqu'à la chambre de Jonathan, avant de refermer la porte derrière elle.

- Qui eut crû qu'une fille put être aussi stupide que Jonathan, dit la tante sans regarder personne, et en relevant son couteau et sa fourchette, pour recommencer à manger.

Seule dans la chambre, Jessica se mit à pleurer.

- C'était une erreur de venir ici, se disait-elle, une grosse erreur. Mais comment aurais-je pu savoir que ma tante était si injuste et si méchante ? Madame Polas a évidemment menti, jamais ma tante n'a voulu que je vienne habiter avec elle. Qui me reste-t-il ? Je n'ai qu'elle.

Mais après quelques instants à pleurer, assise par terre, la tête penchée, Jessica se redressa et s'exclama :

- Mais non, j'ai aussi un oncle ! Mais comment est-il ? Je ne l'ai jamais vu de ma vie, et personne, même ma mère, ne m'en a jamais dit quoi que ce soit. En tout cas, il ne peut pas être beaucoup pire que ma tante. Oui, c'est lui que j'aurais dû aller voir. C'est chez lui que j'irai, dès que je me serai préparé un baluchon, car cette fois je vais bien préparer mon voyage. Il n'y a aucune raison de croire que ma tante changera; je resterai ici seulement le temps de me préparer, puis je partirai une nuit en cachette.

Cette résolution fermement établie, Jessica se sentit mieux, et pu patienter le restant de la soirée, pendant que sa tante, le mari et Jonathan finissaient de manger, puis s'installaient au salon pour regarder la télévision. Environ trois heures après qu'elle ait été chassée de la cuisine, elle vit entrer Jonathan. Il referma doucement la porte derrière lui et s'assit devant elle. Il avait son sourire timide habituel, et lui dit simplement :

- Nous n'avons pas le temps de jouer, maman veut que nous allions au lit immédiatement.
- Alors allons-y, dit Jessica en souriant faiblement.

Jonathan ne dit rien à propos de la petite scène à table, car pour lui c'était un non-événement; il voyait sa mère se plaindre de tout tous les jours. Mais, une fois couchée, Jessica ne pouvant s'endormir, elle lui demanda dans l'obscurité, après quelques minutes :

- Jonathan ? Dors-tu ?
- Non, répondit-il.
- Ta mère, est-elle toujours comme ça ?
- Qu'est-ce que tu veux dire ?
- Je veux dire, j'ai passé toute la journée à cuisiner parce qu'elle me l'a demandé, au lieu d'aller à l'école, et elle ne m'a pas remercié. Elle a même affirmé que la viande n'était pas correcte.

Après quelques secondes de réflexion, Jonathan répondit :

- Ma mère ne dit jamais merci, et je crois qu'elle se plaint toujours. Elle n'a rien fait de spécial avec toi.
- Mais si elle est toujours comme ça, ce ne sera pas très agréable pour moi.
- Je ne sais pas, dit Jonathan. Mais, définitivement, elle est toujours comme ça.
- Alors j'avais raison, se dit-elle à elle-même, et je partirai le plus tôt possible.

Le lendemain matin, Jessica se réveilla particulièrement frais et dispos. Elle avait tout oublié de l'affaire du gigot, et ne songeait qu'au baluchon qu'elle devait préparer. On était un mardi, et elle décida de partir deux jours plus tard, dans la nuit du jeudi.

- Comme ça, se dit-elle, le lendemain, qui sera un vendredi, elle ira travailler et elle ne se préoccupera pas de moi.
- Venez manger ! cria alors la tante de la cuisine.

Les deux enfants s'installèrent à table. Jessica, malgré sa résolution, tremblait un peu de causer un nouveau scandale. Chacun mangeait en silence, lorsque la tante s'exclama soudain, sans s'adresser à qui que ce soit en particulier :

- Mon patron est un véritable imbécile. Vraiment, il est chanceux que je ne donne pas ma démission. Je suis sous-directrice du département des clous de six à dix centimètres depuis des années. J'ai seulement demandé à m'occuper aussi des clous de trois, quatre et cinq centimètres et demi, et il a refusé. Vraiment, je devrais démissionner.

Sans écouter tout à fait ce que racontait sa tante, Jessica était contente de ne pas être le sujet de sa plainte. Elle évitait ainsi les réprimandes. Le déjeuner passa donc dans un calme relatif et les enfants purent retourner dans leur chambre, en courant, dès que la tante leur permit de quitter la table.

Comme la vieille, Jonathan partit bientôt à l'école, et les parents au travail. La tante laissa une nouvelle recette pour Jessica, et lui ordonna, avant de partir, d'épousseter et de sortir les ordures. Jessica passa de nouveau la journée toute seule. Il en fut ainsi le jour suivant, puis le lendemain; et selon sa tante, il aurait probablement dû en être ainsi pour toute la vie de Jessica. Mais ce lendemain était un jeudi, et Jessica n'avait pas la même opinion que madame Yvetot sur les relations entre parents et enfants. Aussi, elle tâcha d'être très sage et très tranquille toute la soirée, puis se retira avec Jonathan dans la petite chambre à coucher. Elle et Jonathan jouèrent un peu ensemble, puis allèrent se coucher. Quand vint la nuit, Jessica se leva sans faire de bruit et prit le sac qu'elle avait caché dans un coin du garde-robe. Elle promena un dernier regard dans l'obscurité de la chambre, puis ouvrit lentement la porte. Mais juste au moment où elle allait sortir, elle entendit derrière elle :

- Où vas-tu, Jessica ?

Jessica se retourna et put voir la silhouette de Jonathan, assis sur son lit :

- Quoi, tu ne dormais donc pas ?
- Tu m'as réveillé. Alors où vas-tu ?
- Ce n'est rien, je vais aux toilettes, c'est tout.
- Avec un gros sac ? Non, dis-moi vraiment.
- Bon, bon, je pars. Tu sais bien que je ne peux pas rester ici.
- C'est à cause de ma mère, n'est-ce pas ? Mais elle est méchante avec moi aussi, et je ne pars pas.
- Eh bien peut-être que tu devrais, ne put s'empêcher de répondre Jessica.
- Je sais, répondit Jonathan, j'y ai songé souvent.
- Je disais cela comme ça, pour toi ce n'est pas pareil.
- Non, non, c'est vrai, je devrais partir aussi. Dis, je peux venir avec toi ?
- Quoi, faire une fugue !
- Je veux partir. Je t'en supplie, amène-moi, je ne vais pas te déranger.
- Mais tes parents essaieront de te retrouver. Moi, ils me laisseront partir, mai toi...
- Non, ils ne m'aiment pas, je veux partir.

Jessica hésita un instant, mais devant le désespoir et la détermination de son cousin, elle finit par répondre :

- Bon, d'accord. Cela va compliquer les choses, j'en suis certaine, mais si tu veux vraiment partir. Allez, rassemble quelques petites choses dans un sac, et partons.

Jonathan sauta sur ses pieds et lui dit :

- Je suis prêt !

- Tu n'apportes pas de vêtements, rien du tout ?
- Des vêtements ? Bon, si tu veux.

Il fouilla à gauche et à droite, et après avoir mis quelques vêtements au hasard dans un sac, en plus de son soldat préféré, il dit à Jessica :

- Je suis prêt, pour de vrai maintenant.

Les deux marchèrent à pas de loup dans la maison, et sortirent sans faire le moindre bruit. Dehors, le ciel était clair, et tout était calme et immobile. Une odeur d'herbe flottait dans l'air sec et frais, et de lointains grillons faisaient entendre leurs grésillements. Dans les petites villes, il semble que la nuit ramène la campagne, qui se cache dans l'obscurité.

Pendant que Jessica et Jonathan se faufilaient dans la ville endormie, s'éloignant de la maison bourgeoise avec l'énergie et la persévérance d'un couple de prisonniers qui s'évadent de prison, un conciliabule important avait lieu à Limoges.

La rue des appariteurs, à Limoges, est particulièrement étroite; même les plus petites voitures ne peuvent l'utiliser. C'est une rue calme et sombre, qui paraît inhabitée, aussi les flâneurs sont toujours surpris d'y apercevoir un restaurant toujours plein. C'est dans ce restaurant, un sous-sol aux petites fenêtres à rideaux de dentelle, que madame Polas et le vieux barbu s'étaient donnés rendez-vous.

- Alors, dit le vieux barbu en déposant sur la table ronde et sans nappe un verre de bière à moitié vide, toujours pas retrouvé cette petite Jessica ?
- Non, non, répondit madame Polas, en fuyant le regard du vieux barbu, car elle se sentait en ce moment en faute. Mais je vais la retrouver bientôt.
- On dit ça, on dit ça. Pourtant, elle est probablement chez sa tante.
- J'ai cru qu'elle y était, et j'ai surveillé l'endroit plusieurs jours, mais je ne l'ai pas vue.
- Et l'oncle ?
- Non, elle ne sait rien de lui. Elle n'oserait pas y aller.
- Bon, bon, mais elle ne vit quand même pas chez un inconnu. C'est quand, la dernière fois que vous avez communiqué avec la tante ?
- Je n'ai eu aucune communication avec elle depuis que la mère est morte; enfin, deux ou trois jours après qu'elle soit morte.
- Quoi ! s'écria le barbu, vous ne l'avez pas averti que Jessica s'était échappée, qu'elle irait sans doute chez elle ? Et qui vous dit qu'elle vous appellera si sa nièce sonne un jour à sa porte ? Voilà bien un fonctionnaire ! Vous êtes payé pour tourmenter les enfants, et vous avez peur d'une tante.
- Je n'ai pas peur d'elle, répondit madame Polas en regardant cette fois le barbu dans les yeux, mais cette femme, de toute évidence, n'a rien à faire de Jessica.
- Peut-être, mais Jessica le sait-elle ? Il fallait avertir la tante, et continuer à surveiller la maison, en cachette, cela va de soit. Donnez-moi l'adresse, j'irai demain matin.

Pendant que madame Polas déposait sa bourse sur ses genoux, et cherchait à l'intérieur, avec toute l'humilité d'une subalterne, le vieux barbu regardait autour de lui avec un air renfrogné et venimeux. Ses yeux semblaient dire : « je méprise ce restaurant, je déteste chaque détail du décor. Son patron est sans aucun doute un crétin. C'est à moi que ce

restaurant devrait appartenir ». Si madame Polas était plein d'assurance dans son métier officiel, elle était comme une petite fille timide et faible devant le vieux barbu. C'est que le barbu était le commanditaire principal de son abjecte commerce. Elle s'occupait de tout, mais c'était à lui qu'appartenait en réalité l'immeuble. En échange d'un loyer plutôt élevé et du droit qu'il avait d'emporter parfois un enfant, il la laissait faire. Avec toutes les clientes, elle était donc la patronne – mais devant le barbu, elle n'était plus rien.

- Tenez, lui dit-elle en lui donnant un morceau de papier sur lequel était noté l'adresse de la tante.
- Parfait, dit le barbu en l'enfonçant dans une des poches de son pantalon, continuez votre travail, et continuez à payer le loyer à temps. Vous savez, je ne m'immisce pas dans vos affaires. Même quand j'ai besoin d'un enfant, je prends celui que vous me donnez sans tergiverser. Mais avec cette petite, il y a exception. Elle est trop belle, simplement trop belle; il me la faut. Et dire que je n'en aurais rien su si elle ne s'était pas échappée, et si je ne m'étais pas arrêté au bord de la route. Ce n'est pas vous qui m'aurait dit que vous aviez une véritable déesse païenne. Mais notre bon Yahvé fait bien les choses, il reconnaît le meilleur de ses serviteurs, et il l'aide comme il peut. Suis-je un anachorète, pour me passer d'une belle jeunette comme Jessica ? Il me semble que non. Peu importe ce que j'en fais. Alors je vais vous dire. Continuez à la chercher, et de mon côté je vais la chercher aussi. Mais peu importe qui la trouve en premier, elle est pour moi, vous comprenez ? Vous en trouverez d'autres pour vos vieilles femelles; celle-là, je la garde.
- Comme vous voulez, répondit madame Polas sans émotion.
- Voulez-vous une autre bière ? dit le barbu après avoir vidé son verre.

Comme madame Polas semblait hésiter, en partie parce que son verre était encore presque plein, il ajouta :

- À vos frais, évidemment.
- Non, répondit-elle, il est tard, il vaut mieux que je rentre chez moi.
- C'est comme vous voulez, les femmes sont reines, c'est elles qui décident, dit-il avec un sourire machiavélique.

Comme madame Polas se retournait pour demander au serveur d'apporter l'addition, le barbu lui dit :

- Après tout, madame Polas, j'habite assez loin, je vais donc vous quitter immédiatement. Payez pour moi, je vous rembourserai plus tard.
- D'accord, répondit simplement madame Polas, qui était habitué aux habitudes de son propriétaire, et savait qu'il ne rembourserait jamais.

Le vieux barbu se leva, dit au revoir, et partit rapidement.

- Allez, se dit à elle-même madame Polas quand le vieux barbu fut dehors, si je n'avais pas besoin de vous pour mon affaire, je vous souhaiterais de vous tuer en voiture aujourd'hui même. Augmentez encore mon loyer l'an prochain, si vous voulez, mais si vous me dénoncez, ne croyez pas que vos relations vous sauveront. J'ai beau être une

petite représentante des services sociaux, j'en ai, moi aussi, des relations, et si je tombe à cause de vous, vous tomberez avec moi. Et quant à cette Jessica, je la garde. Je l'enfermerai si bien que vous ne saurez jamais que je l'ai retrouvée.

Finalement, on apporta l'addition, madame Polas paya, et sortit du restaurant.

Dans la campagne sombre, sur le bord de la route, Jessica et Jonathan réduisaient lentement la distance qui les séparaient de Murat, la ville où résidait apparemment l'oncle de la petite fille, lequel était devenu pour tous les deux beaucoup plus qu'un brave homme, mais un chevalier valeureux, qui allait les délivrer de toutes leurs soucis et leur donner enfin la vie paisible et agréable qu'ils méritaient. Il n'y avait presque aucune voiture, de chaque côté de la route une masse sombre représentait un champ, et le ciel étoilé mais sans lune ne donnait presque aucune clarté. Les enfants marchaient cependant avec entrain, comme à chaque fois qu'on est libre, que l'air est frais, et que l'endroit où l'on va, étant parfaitement inconnu, peut être enveloppé des plus belles couleurs de l'espérance.

- Ton oncle, dit Jonathan, il est grand et fort ?
- Je t'ai déjà dit que je ne l'ai jamais vu, répondit Jessica.
- Alors comment sais-tu qu'il va nous aider ?
- Je ne le sais pas, mais c'est mon oncle, après tout.
- Mais ma mère était bien ta tante, répondit Jonathan, et tu te sauves.
- Ah, tu es bien raisonneur pour un enfant de neuf ans.
- C'est que je ne suis pas idiot, même si ma mère me l'a répété des milliers de fois.
- Oui, je sais que tu n'es pas idiot, et tu as de la chance de ne pas l'être devenu, avec tout ce que te disait ta vilaine mère.

Jonathan ne répondit rien, puis il dit :

- Et nous avons longtemps à marcher ?
- Il vaut mieux marcher toute la nuit et nous cacher pendant la journée. Nous avons de la chance si nous nous rendons en une semaine.
- Une semaine ! s'écria Jonathan. Quand tu as dit plusieurs jours, j'ai cru que c'était trois, pas plus que ça.
- Non, je crois qu'une semaine, c'est un minimum. Mais je m'essouffle à marcher et à te répondre en même temps. Continuons en silence, veux-tu ?
- Bon, bon, dit Jonathan avec un air déçu et résigné.

Ils continuèrent ainsi toute la nuit, mais en s'asseyant de plus en plus souvent pour se reposer. Quand le soleil commença à se lever à l'horizon, ils se laissèrent choir derrière un arbre, et s'endormirent aussitôt. Ils se réveillèrent quelques heures plus tard, et s'aperçurent qu'un gros bâtiment se trouvait quelques mètres plus loin, au bout d'un chemin privé qui partait de la grande route.

- Allons voir ce que c'est, dit Jonathan.
- Non, je ne veux pas, répondit Jessica.

Elle se leva, s'étira, puis continua :

- Après tout, il vaut mieux marcher encore un peu, même s'il fait jour. Nous arriverons plus tôt.
- Je veux aller voir ce que c'est, recommença Jonathan.
- Vas-y si tu veux, moi je continue, répondit Jessica en levant les épaules.
- Bon, bon, dit Jonathan, je vais avec toi.

Ils se remirent donc en route, mais une fois arrivés devant le chemin du bâtiment, qui était un hospice pour vieillards, Jonathan s'écria :

- Je veux aller aux toilettes !
- Alors vas-y derrière un arbre.
- Non, non, il y a une vraie toilette là-dedans, pour sûr. J'irai là. Tu peux m'attendre ici si tu veux.

Avant que Jessica puisse refuser encore, Jonathan s'élança dans le chemin. Jessica le laissa faire, et l'enfant entra bientôt dans le bâtiment, qui était tout en brique et entouré de balcons, y compris au rez-de-chaussée. Quelques minutes plus tard, Jonathan prenant tout son temps, Jessica suivit aussi le chemin et entra dans l'hospice. À l'intérieur, les corridors étaient larges et clairs, mais on ne voyait personne. Jessica suivit le corridor devant elle, puis tourna un coin, et marcha quelques pas dans un corridor plus petit. Elle entendit des gens et aperçut plus loin un comptoir, où deux femmes et un homme, en habit d'employés d'hôpital, discutaient et riaient. Ils avaient déposé chacun une grosse tasse de café sur le comptoir. Les femmes étaient assises et l'homme debout.

- Alors je lui dis, racontait l'homme, pourquoi changer la couche ? Elle sera morte dans moins d'une heure. Laissez le médecin légiste s'en occuper. Mais il n'a pas voulu, et j'ai dû travailler une heure de plus.
- Et elle est morte ? demanda une des femmes.
- Oh, oui, répondit l'autre femme. C'est la vieille qui était au 903. Plus personne ne venait la voir depuis longtemps. Je crois qu'elle était riche en arrivant, puis elle est devenue pauvre à force de vivre ici.
- Il faut aller à l'hôpital public, quand on n'a pas assez d'argent pour un hospice privé, dit l'homme assez sèchement.
- Quand même, dit la même femme, elle était bien gentille.

Jessica, qui cherchait Jonathan, n'approcha pas davantage, et même, elle allait reculer, lorsqu'elle aperçut des toilettes tout près. Elle entra dans celle pour les hommes et chuchota : « Jonathan, es-tu là ? » Une des trois portes, une à côté de l'autre, s'ouvrit et Jonathan sortit en frottant ses yeux.

- Je m'étais assoupit, je crois, je suis si fatigué.
- Partons immédiatement, continua Jessica en chuchotant.
- Non, restons ici et dormons un peu.

- Dans les toilettes ? Non, non, ce n'est pas un endroit pour dormir. Si tu es fatigué, je te laisserai dormir au bord de la route.
- Bon, allons-y, mais lentement. Ne cours pas, tu marches trop vite.
- Ah, je savais que tu allais me ralentir. Allez, cesse de te plaindre. Allons-y.

Ils sortirent des toilettes et la porte n'était pas encore fermée derrière eux, que Jessica crut reconnaître un homme au comptoir.

- Monsieur, mesdames, disait cet homme, je suis le légataire de madame Povrelle, qui est décédée il y a deux jours. J'ai besoin du certificat de décès.
- Vous êtes un parent ? demanda une des deux femmes.
- Non, je suis, comment dire, son créancier. Je suis devenu son héritier, et maintenant qu'elle est morte, il est temps qu'elle me rembourse, avec intérêts.
- Mon pauvre monsieur, continua cette femme, madame Povrelle est morte très pauvre, je crois.
- Pour vous, peut-être, mais certaines sommes avaient été gelées pour moi, afin que je puisse les encaisser à son décès. Et le moment est venu, comme je viens de vous le dire, de...

À cet instant, l'homme qui parlait tourna la tête et vit Jessica au bout du corridor. Jessica était stupéfaite. Cet homme, c'était le vieux barbu.

- Toi, ici ! s'écria le vieux barbu sans plus s'occuper de ses interlocuteurs.
- Vite, Jonathan, cria Jessica, sauvons-nous !

Aussitôt, les deux enfants se mirent à courir, mais Jonathan ne tourna pas le coin et continua droit devant lui, alors que Jessica s'élança vers la sortie, au bout du corridor principal. Sans faire attention à Jonathan, qu'il ne connaissait pas, le vieux barbu se mit à poursuivre Jessica. Mais celle-ci était dehors depuis longtemps quand le vieux barbu ouvrit la porte et se retrouva devant la bâtisse. Le soleil était encore caché par les arbres, mais le ciel, d'un bleu profond, laissait présager un de ces jours joyeux et parfaitement beau comme on en voit parfois en septembre.

- Hé, hé, se dit le barbu, tu as eu le temps de pouvoir te cacher, mais je te retrouverai, même si je dois regarder derrière chaque arbre entre cet hospice et la grande route. Je suis vraiment bien chanceux : je m'arrête ici pour régler une petite affaire qui me rapportera gros, et qui est sur mon chemin pour aller à Saint-Étienne, et voilà que cette Jessica me devance et vient à ma rencontre. Ha ha. Ce sera toujours un peu de gazoline de sauver, et je n'aurai pas à voir la tante, qui doit être coincée et répugnante.

Il s'avança un peu et cria :

- Jessica, inutile de te cacher ! Montre-toi, et nous discuterons. Tu vois que je sais déjà ton nom. Allez, montre-toi, je ne te veux que du bien. Je sais que ta tante ne t'aime pas beaucoup. Moi, je t'aime et je veux m'occuper de toi.

Le vieux barbu continua au moins trente minutes sur le même ton, mais Jessica n'en entendit rien. Dès que le barbu était sorti de l'immeuble, elle rampait déjà dans l'herbe, et s'était sauvé en courant une fois sur la route, en oubliant Jonathan et l'hospice. Elle n'avait cessé de courir que cinq cents mètres plus loin, puis elle avait agité les bras en apercevant un gros camion, lequel s'était évidemment arrêté. Elle était maintenant assise à côté d'un camionneur, qui avait accepté de l'amener à Murat, par où il devait passer. Le camionneur, qui n'était pas bavard, ni sentimental, avait accepté l'enfant comme elle était, et n'avait plus rien dit après lui avoir demandé où elle voulait aller. Il ne voyait rien d'extraordinaire dans une fille de dix ans qui voyage toute seule, et il continuait à conduire avec son air bonasse, laissant Jessica retrouver son souffle et s'inquiéter en silence.

- Je retrouve partout ce vieux barbu, se disait-elle. Mais que me veut-il donc ? Travaille-t-il aussi pour les services sociaux ? Le gouvernement est donc partout, et ne veut pas me laisser tranquille.
- Monsieur, demanda-t-elle au camionneur, quand serons-nous à Murat ?
- Dans environ trois heures, répondit-il.
- Trois heures en camion, se dit-elle, et il m'aurait fallu au moins une semaine à pied.
- Et c'est une grande ville ? demanda-t-elle encore.
- Oui et non, dit-il.
- Connaissez-vous un monsieur Yvetot ?

Les enfants et les gens simples croient toujours que tous les gens d'une même région se connaissent, ou qu'il suffit d'avoir visité une ville une fois pour en connaître tous les habitants. Évidemment, ils ne le croient que pour les endroits qu'ils n'ont jamais vus, et oublient complètement qu'eux-mêmes ne connaissent pas les milliers de gens qui habitent leur propre ville.

- Non, répondit simplement le camionneur.
- Bon, alors je chercherai moi-même, se dit-elle.

Pendant que Jessica roulait rapidement vers Murat, dans un véhicule qui avait au moins vingt-quatre pneus, Jonathan méditait à l'hospice. Après s'être élancé à la course, il s'était caché dans une pièce vide, et quand il en était sorti, Jessica et le barbu avaient complètement disparu. Le barbu, en effet, s'était fatigué rapidement de chercher Jessica derrière chaque arbre – lesquels étaient au nombre de quelques centaines – et il était parti en maudissant la belle enfant qui lui filait toujours entre les mains. Jonathan avait d'abord couru jusqu'à la route, mais ne voyant personne, il était revenu à l'hospice, et s'était laissé choir dans un grand canapé, dans une belle grande pièce, qui était la salle des visiteurs, pour des visiteurs qui ne venaient jamais.

- Comment vais-je la retrouver ? se lamentait-il.

Il était tout près de pleurer, car il ne voyait aucune solution pour retrouver Jessica, et n'avait pas le courage de retourner chez lui et d'affronter le courroux de sa mère, quand une petite vieille, qui avançait à pas de tortue, à l'aide d'un déambulateur, fit son

apparition à l'entrée de la salle. Elle ne cessa pas d'avancer, mais marmonna (car les gens très vieux ont souvent beaucoup d'espoir) :

- Tiens, un visiteur, c'est peut-être pour moi.

Bien que cette phrase importante était à peine audible, elle avait été destinée à Jonathan. Comme celui-ci n'avait rien entendu, et regardait la vieille avec des yeux tristes, mais sans répondre, la petite vieille s'approchât de lui et lui dit :

- Est-ce- moi que vous attendez, jeune homme ?

Jonathan ne comprit rien du murmure de la vieille, et demanda :

- Vous m'avez dit quelque chose ?

- Évidemment, répondit la vieille, cette fois assez fort pour être entendu par une personne qui serait très attentive. Je vous demandais si vous m'attendiez. Je n'ai pas eu de visites depuis bien des années, oui bien des années, ma foi, au moins vingt-trois ans. Peut-être êtes-vous un petit-fils à moi, que je n'ai jamais rencontré, et dont j'ignore même l'existence.

- Je ne crois pas, répondit Jonathan. Je n'ai qu'une grand-mère encore en vie. Je ne la vois pas souvent, mais ce n'est pas vous.

- Peut-être suis-je votre arrière-grand-mère ? dit-elle.

Elle regardait l'enfant avec un sourire et des yeux larmoyant aux paupières tombantes. Comme Jonathan ne disait rien, elle continua, et cette fois en le tutoyant.

- Où sont tes parents ? Tu n'es quand même pas venu tout seul.

- Oui, répondit Jonathan, je suis venu tout seul, et je ne sais plus où aller. Mes parents ne sont pas ici.

Il allait ajouter qu'il ne voulait pas les voir, mais trouva plus sage de mentir.

- Ils m'ont demandé d'attendre ici, dit-il. Ils reviendront plus tard.

Son instinct lui disait aussi de ne pas mentionner sa cousine, par précaution, comme si elle était complice avec lui d'avoir commis un crime affreux.

- Et comment t'appelles-tu ?

- Jonathan, dit-il.

- Jonathan comment ?

- Jonathan Yvetot.

- Ce n'est pas mon nom, mais cela n'empêche pas que tu es peut-être mon petit-fils. Cela me ferait énormément de bien que tu le sois, car j'ai bien besoin d'en rencontrer un. Veux-tu être mon petit-fils, en attendant que tes parents reviennent ?

- Si vous voulez, madame, dit Jonathan.

Sur cette bonne nouvelle, la vieille femme décida de s'asseoir près de Jonathan. Elle s'approcha donc encore plus, se mit à reculons, à côté du petit garçon, et avec une lenteur incroyable abaissa son corps jusqu'au canapé, comme une grue dépose dans un paquebot une boîte plus fragile que les autres.

- Ouf ! fit-elle une fois bien assise, comme si elle avait fait un énorme effort.

Et en effet, compte tenu qu'elle devait peser environ trente-cinq kilos, peut-être trente, et que ces bras, que l'on voyait sortir d'une jaquette fleurie aux manches courtes, étaient gros comme des saucissons, et que ces mollets et ses tibias, l'un sur l'autre, étaient plus minces que les doigts de bien des ouvriers, il est possible que s'asseoir près du petit garçon était en effet le plus gros effort qu'elle avait fait depuis bien longtemps – aussi fallait-il que cela en vaille la peine, et se mit-elle, de très bonne humeur, à converser avec lui.

- Vois-tu, Jonathan, lui dit-elle avec son vague sourire, je ne dis pas ça pour me plaindre. À mon âge, on ne se plaint plus, sauf quand l'infirmière qui prend du sang tire un peu trop vite, alors là c'est douloureux, et on a bien le droit de se plaindre. Non, je ne dis pas ça pour me plaindre, mais cet endroit ressemble assez à une antichambre, l'antichambre d'une maison funéraire. Oui, on fait attendre les vieux ici, pendant qu'on prépare les cercueils. La parenté, elle, elle peut attendre ailleurs, mais nous, il faut qu'on attende ici. Mes enfants m'ont amenée ici il y a plus de vingt-trois ans, en me disant : « on revient te voir cette fin de semaine »; je les attends encore. Les premières fois, j'ai eu droit à un appel au téléphone. L'infirmière me faisait venir au comptoir et me passait le téléphone. Ensuite, l'infirmière s'est contentée de faire le message; mais entre nous, ajouta-t-elle en clignant d'un œil en direction du garçon, je crois qu'assez vite, elle faisait semblant; elle mentait, il n'y en avait pas, de message. Ah, ah, tu vois, Jonathan, c'est ainsi. Nous sommes deux cents ou trois cents vieux ici, tous comme des fantômes, qui attendent de pouvoir monter au ciel.

- C'est triste, marmonna Jonathan

- Comment ? cria presque la vieille, subitement pleine d'énergie.

- Je dis que c'est triste, hurla presque Jonathan.

- Oh, oui, c'est triste, continua-t-elle, et c'est pourquoi tu seras mon petit-fils pour quelques heures, le temps que tes parents reviennent.

Jonathan regarda cette fois la vieille tendrement, autant qu'un enfant peut ressentir la tendresse, sentiment éminemment adulte, puis lui dit :

- C'est d'accord. En vérité, il est possible que mes parents soient longs à revenir. Alors ça me convient.

- Parfait, dit la vieille, qui ne demandait pas mieux.

S'étant assuré un toit pour la nuit, et peut-être même un foyer pour l'avenir, Jonathan retrouva son insouciance habituelle. Il serait toujours temps, plus tard, de retrouver Jessica.

- As-tu déjeuné, mon petit bonhomme ? dit la vieille.
- Non, dit Jonathan, dont les yeux s'illuminèrent immédiatement comme ceux d'un enfant le jour de Noël.
- Alors suis-moi, mon déjeuner est encore sur ma table de nuit. Comme d'habitude, je n'ai presque rien mangé. Du jambon, tu aimes ça, du jambon ?
- Oui, madame.
- Et des œufs, tu aimes ça, des œufs ?
- Oui, madame.
- Alors c'est parfait, tu mangeras tout ce que tu veux.

La vieille se mit alors à se lever, encore à la vitesse d'un escargot, ou d'un chariot élévateur soulevant des boîtes de dynamites. Après quelques minutes, qui parurent une éternité à Jonathan, elle se retrouva enfin debout, entre les deux bras métalliques de son déambulateur.

- Allons-y, dit-elle à Jonathan de nouveau dans un murmure imperceptible.

Jonathan se leva d'un bond et se plaça à côté de la vieille, qui se mit lentement en route, petit pas par petit pas. Quelques minutes plus tard, ils étaient dans le corridor, et la vieille souriait, enchantée de sa trouvaille inespérée. Quand ils passèrent près du comptoir, les employés regardèrent l'enfant, et la vieille leur murmura : « c'est mon petit-fils ».

- Ah bon, firent-ils sans s'y intéresser davantage.

Ce fut l'acte d'adoption de Jonathan. À partir de ce moment, on le considéra comme le véritable petit-fils de la vieille, et on le laissa aller et venir dans l'hospice. Arrivée devant une certaine porte, la vieille murmura :

- Ouvre, Jonathan.

Jonathan ouvrit immédiatement la porte, et ouvrit aussi tout grands les yeux. La chambre de la grand-mère, loin d'être froide comme les corridors de l'hospice, avait été transformée en quelque chose de confortable, et de presque familial. Les murs étaient recouverts de petits cadres, qui montraient des images d'animaux ou de paysages, découpées dans des magazines, ou des photos d'enfants ou d'adultes, le plus souvent en noir et blanc. Près du lit, qui était le lit standard d'hôpital, il y avait une table de nuit en bois vernis; de l'autre côté de la chambre, on voyait une table ronde, de style Empire, et deux chaises dans le même style, et un fauteuil en faux cuir, étonnement petit. Il y avait aussi, près de la porte, une vieille machine à coudre, sur son meuble à pédale. Voyant que Jonathan considérait la machine à coudre avec étonnement en entrant dans la chambre, la vieille lui dit, tout en entrant elle-même, mais plus lentement :

- J'étais forte en couture, dans ma jeunesse.

La vieille se rendit jusqu'à son fauteuil, et s'y déposa en quelques minutes, pendant lesquelles Jonathan, immobile au milieu de la chambre, regardait les meubles, les cadres,

la vieille elle-même, ou par la fenêtre, dont le store avait été levé. Quand elle fut bien installée dans son fauteuil, la vieille lui dit :

- Tu vois le plateau près du lit, il y a un déjeuner dedans. Va manger ce que tu veux.

Jonathan, qui semblait n'avoir entendu que les mots « déjeuner » et « manger », se retourna et se plaça immédiatement près du plateau, avant de commencer à manger debout, avec une rapidité et un enthousiasme qui auraient pu faire croire à la vieille qu'il n'avait pas mangé depuis plusieurs jours.

- C'est ça, mange, marmonna la vieille, ça te fera grandir. Je vois qu'on ne te nourrit pas beaucoup, sans doute pour que tu restes petit. Il faudra que je me plaigne à tes parents.

- Que dites-vous ? demanda Jonathan la bouche pleine, et sans se retourner.

- Rien, rien, répondit la vieille. Mange, et ne fait pas attention à moi.

À cet instant, une infirmière entra, par la porte qui était restée ouverte.

- Alors, on a de la visite aujourd'hui, madame Plissotin ? demanda-t-elle en souriant.

- Oui, et il était temps, vous ne trouvez pas ? dit la vieille

- Ma foi, oui, répondit l'infirmière. Mais mieux vaut tard que jamais. Je viens vous faire votre piqûre du samedi. Cela ne vous dérange pas ?

Comme la vieille ne répondit rien, elle continua :

- Bon, c'est ça, qui ne dit rien consent.

- Ai-je le choix ? murmura la vieille. En tout cas, soyez plus douce aujourd'hui, j'ai bien souffert la semaine dernière.

- Mais non, chat échaudé craint l'eau froide.

- Quand cesserez-vous de vous exprimer uniquement en proverbes ? Je vous demande seulement d'être plus douce.

- Apparemment, vous vous êtes levée du mauvais pied, ce matin.

- Mais non, je suis au contraire plus heureuse que je ne l'ai été depuis longtemps, grâce à mon petit-fils, qui mange là avec tant d'appétit.

L'infirmière, qui avait déposé un plateau sur la table ronde, et qui préparait une seringue, se retourna alors pour observer Jonathan, qui s'était assis sur le lit, et qui tenait d'une main une moitié d'orange, et de l'autre un verre de jus.

- Quand tu auras terminé ton jus, lui dit-elle, dépose le verre dans le plateau. Une place pour chaque chose et chaque chose à sa place.

- Oui, madame, dit Jonathan.

L'infirmière se retourna vers la vieille et lui dit :

- Tendez votre bras, madame Plissotin.

La veille tendit son bras maigre, et l'infirmière, après avoir remonté la manche de la jaquette, enfonça l'aiguille de la seringue dans son bras.

- Ouille ! s'exclama la vieille, assez fort pour être bien entendu de Jonathan, assis quelques mètres plus loin, et qui regardait la scène comme un spectacle extraordinaire.

- Voilà, dit l'infirmière après quelques secondes, c'est terminé. Plus de peur qu'autre chose.

- Si on veut, murmura la vieille.

- Je reviens vous voir cette après-midi, dit l'infirmière en déposant la seringue sur son plateau et le ramassant à deux mains, avant de sortir de la chambre.

- Enfin, dit la vieille, qui parut sortir d'un songe.

Elle se retourna vers Jonathan et lui dit :

- Joues-tu aux cartes ?

- Non, madame, répondit Jonathan, qui ne savait même pas très bien ce que c'était que des cartes.

Après la télévision et le téléphone, s'il y a un objet qui a fait perdre plus d'heures à l'humanité, c'est bien les cartes à jouer. La vieillesse, en particulier, perd chaque année des milliers d'heures à jouer aux cartes.

- La tontine, tu connais ? demanda la vieille, qui était une des rares personnes sur Terre à connaître les règles de ce jeu obscur.

- Non, madame.

- Alors je vais t'apprendre, et nous jouerons ensemble, cela te va-t-il ?

- Oui, madame.

- Ouvre le tiroir de la table de nuit, Jonathan, continua-t-elle. Il y a un paquet de cartes à l'intérieur. Prend-le et vient t'installer ici, à côté de moi.

Jonathan obéit et les cartes furent bientôt déposées et étalées savamment sur la table ronde. La vieille expliqua les règles compliquées à Jonathan plusieurs fois, sans qu'il y comprenne quoi que ce soit. Instinctivement, ce qu'il comprenait le moins, c'est pourquoi il fallait apprendre des règles compliquées pour pratiquer une activité apparemment complètement inutile. Mais, encore instinctivement, il se disait qu'il y avait peut-être une utilité qui lui était encore cachée, aussi après quelques minutes fit-il un effort considérable, et réussit-il à comprendre. La journée se passa ainsi à jouer aux cartes, à manger, à discuter. La vieille traînait son nouveau petit-fils partout où elle allait, et le présentait comme tel aux autres pensionnaires, qui étaient enchantés de voir du sang jeune dans cette maison normalement réservée à la vieillesse.

Pendant que Jonathan s'habitua à sa nouvelle vie à l'hospice pour vieillards, Jessica roulait dans un camion et s'approchait de Murat. Le camionneur s'arrêta vers neuf heures pour déjeuner, et paya le déjeuner à Jessica, sans faire de chichi et sans avoir envie pour autant de bavarder avec elle. Quand le camion passa à côté de Murat, il ne dit rien, mais

arrêta le camion au bord de l'autoroute, sortit un bout de papier et un stylo du coffre à gants, et griffonna quelque chose. Puis il dit à Jessica :

- Tiens, c'est mon numéro de téléphone, si un jour tu as besoin de quoi que ce soit.
- Merci monsieur, dit Jessica timidement.

Une longue pause s'ensuivit, que le camionneur se crut enfin obligé de briser.

- Nous y sommes, dit-il.
- Où ? demanda Jessica.
- À Murat.
- Ah, vraiment ! s'exclama Jessica.
- Oui. Je ne vais pas conduire dans la ville, je reste sur l'autoroute. Suis la sortie d'autoroute; en quelques minutes, tu seras au centre de la ville.

Jessica remercia le camionneur, ouvrit la portière, et descendit prudemment, en mettant ses deux pieds sur la marche métallique du camion, puis en sautant par terre. Le camion partit, et Jessica suivit la sortie de l'autoroute comme on lui avait indiqué. Mais les quelques minutes du camionneur, qui n'avait sans doute pas marché plus de cent mètres depuis des années, se révélèrent être plusieurs heures. Elle arriva quand même au centre, demanda son chemin et trouva l'adresse de son oncle, qui habitait de l'autre côté de la ville, le côté opposé à l'autoroute. C'était une maison assez pauvre, à deux étages, collées à d'autres maisons semblables, sur une rue paisible. Elle sonna, le cœur battant, et put à peine retenir ses larmes quand un vieux monsieur vint ouvrir la porte.

- Monsieur Yvetot ? demanda Jessica d'une voix tremblante.
- Non, celui-là n'est plus ici, répondit le vieillard sans sourire, et assez brusquement.
- Où puis-je le trouver ?
- Je ne sais pas du tout, mais adresse-toi au patron du bistrot, au coin de la rue, peut-être que lui le sait.

Le vieux monsieur regarda ensuite Jessica comme si elle eut été une vendeuse importune, et referma la porte. Jessica se rendit au bistrot et demanda où habitait son oncle.

- Monsieur Yvetot ? répondit le cabaretier. Ça dépend, mais je crois qu'il est sous le pont en ce moment.
- Sous le pont ? demanda Jessica avec un air incrédule.
- Oui, ma jeune dame. Et si vous n'êtes pas d'ici, je peux ajouter qu'il s'agit du pont Dagobert, qui n'est pas loin du tout. Vous n'avez qu'à suivre cette rue, et vous verrez le pont.
- Merci monsieur, dit-elle, avant de sortir du bistrot.

Elle suivit la rue, se demandant à quoi pouvait ressembler une maison bâtie sous un pont. Avait-elle son propre toit, ou le toit était-il en fait le pont ? Et les oiseaux qui vivent toujours sous les ponts, vivaient-ils sur la maison ? Ce devait être amusant de vivre dans une maison sous un pont, et le cours d'eau qui coulait sous le pont – car il y a toujours de

l'eau sous un pont – ne devait pas être bien large, sinon où serait la maison ? Mais peut-être que la maison était aussi bâtie sur l'eau. Son oncle devait être un homme bien original, ce qui expliquait le ton bourru du premier monsieur, qui ne semblait pas beaucoup l'aimer, car en effet la plupart des gens n'aiment pas les hommes originaux. Elle arriva le cœur léger, malgré son émotion, devant le pont.

- Oui, se dit-elle, ça doit être celui-là.

Elle descendit la petite pente sur le côté de la rue, pour aller sous le pont. À cet endroit, la rue était presque sauvage, il n'y avait aucune maison de chaque côté, seulement la ruine d'un vieux hangar, quelques arbres et beaucoup d'herbe.

- Mais où est la maison ? se dit-elle quand elle fut au milieu de la pente.

En effet, il n'y avait pas plus de maison sous le pont que sur le pont. Elle descendit tout à fait et aperçut, adossé au mur de ciment, une espèce de lit rudimentaire et lamentable. Le dessus était fait de planches disparates, et les pieds étaient les tronçons à demi pourris d'un tronc d'arbre. Un homme était étendu sur le lit, et portait ce qui semblait être au moins dix épaisseurs de vêtements, et à en juger par ceux du dessus – un pantalon décoloré et un chandail à col rond –, ils étaient tous sales, vieux et dépareillés. Effrayée, mais curieuse, et surtout ne voulant pas avoir fait tout ce chemin pour rien, Jessica s'avança, et dit assez fort :

- Monsieur ?

L'homme poussa un grognement, se retourna rapidement, puis s'assit sur lit plus rapidement encore.

- Qu'est-ce qui se passe, qu'est-ce qu'il y a ? dit-il en passant une main sur ses cheveux ébouriffés.

Il avait le visage d'un homme de cinquante ans qui avait vu de meilleurs jours, mais qui, grâce au hasard de la nature, à ce qu'on appelle aujourd'hui la génétique, avait conservé un visage agréable. Il avait une petite barbe, et son visage jeune et sain indiquait suffisamment qu'il n'était ni un ivrogne, ni un drogué quelconque.

- Quoi, quoi ? continua-t-il, lorsqu'il aperçut enfin la jeune fille. C'est vous qui me demandez, mademoiselle ? Est-ce possible ? Que puis-je faire pour vous ?

- Vous appelez-vous monsieur Yvetot ? demanda timidement Jessica.

- Oui, mademoiselle, répondit le monsieur, pourquoi me le demandez-vous ?

- Vous êtes mon oncle, dit Jessica, avant d'ajouter, comme pour énoncer cette vérité plus officiellement :

- Je suis votre nièce.

- Ma nièce ? Répondit aussitôt le monsieur. J'ai une nièce ? Ah oui, peut-être bien ; j'ai deux sœurs, il est probable que j'aie des neveux et des nièces. Comment vont-elles, mes

deux sœurs ? demanda-t-il sans paraître autrement surpris de voir sa nièce en face de lui, pour la première fois de sa vie.

- Ma mère est morte, répondit Jessica, et ma tante n'est pas très gentille.

L'homme, maintenant bien réveillé, se redressa sur son lit, et dit calmement :

- Ta mère est morte ? Comme c'est triste, et moi qui n'en savais rien. Si ta tante est antipathique, j'en déduis qu'il s'agit de Soleine, et ta mère était Julie, mon autre sœur. Julie a toujours été gentille, et l'autre un vrai monstre. Vraiment, comme la vie moderne est triste et misérable, j'avais une jolie nièce, et je ne le savais même pas. Viens t'asseoir ici, ma petite.

Il se tassa un peu pour lui laisser une place, et Jessica alla s'asseoir à côté de lui.

- Et c'est pour ça que tu es venue ici, continua-t-il, pour m'annoncer qu'elle est morte ?

- Non, monsieur, c'est parce que je n'ai nulle part où aller.

Si Adrien, car tel était son nom, ne dormait déjà plus, il fut encore plus réveillé après avoir entendu cette dernière phrase. La détresse d'un enfant a quelque chose de sacré pour les âmes nobles, et Adrien avait l'âme noble.

- Tu es encore toute jeune, et tu ne sais pas où aller ? Est-ce possible ?

C'était non seulement possible, mais bien commun. Combien d'enfants ont un foyer, tout en ne sachant où aller ? Comme ils voudraient fuir, s'ils étaient moins faibles ! Bien des maisons ne protègent que de la pluie, et sont à l'intérieur aussi froides que des cavernes. On n'y entre que forcé par les circonstances, et on n'y rêve que d'aller habiter ailleurs.

Jessica lui raconta succinctement ce qui lui était arrivé depuis la mort de sa mère, puis elle tourna son joli visage noyé de larmes vers Adrien, et lui dit :

- J'espère que vous n'aller pas être méchant avec moi, vous aussi.

- Mais, répondit Adrien, jamais de la vie ! Allez, je vais m'occuper de toi.

Il approcha fraternellement sa nièce de son côté, avec un bras vigoureux, puis continua :

- Quelle société, vraiment ! Elle a été démolie de fond en comble. Ma nièce qui ne sait pas où aller !

- Où habitez-vous, monsieur ? demanda Jessica.

- Ici même, malheureusement, répondit-il. Mais ne m'appelle pas monsieur, appelle-moi « mon oncle », ou Adrien.

- Je vous appellerai « mon oncle ». Et vous, appelez-moi par mon nom, Jessica.

- C'est décidé, dit-il.

Les deux restèrent assis, collés côte à côte pendant une longue minute, puis Adrien dit à Jessica :

- Tu dois te demander pourquoi ton oncle vit sous un pont. C'est une longue histoire, et tu es sans doute trop jeune pour comprendre. C'est la tyrannie, voilà pourquoi je suis ici. C'est les lois du gouvernement. J'étais débardeur depuis longtemps, quand le pays était encore lui-même, du moins en apparence, puis le patron a changé. C'était à cause du gouvernement, tu vois. On n'avait plus le droit d'avoir des Français partout. Le nouveau patron était Pakistanais; il ne comprenait rien. Un jour, il m'a demandé d'empiler dix caisses. J'ai dit : « non, ça va s'effondrer, on ne peut pas en mettre dix ». « Obéissez, qu'il me dit, ou je vous fais renvoyer. » Il m'a dit ça comme ça. Je dis « ok », mais intérieurement, je me dis « tant pis ». Je mets les boîtes supplémentaires sur la pile. La pile vacille, et tout s'écroule. Oh, là là ! Tu aurais dû voir le gâchis ! C'était du vin à 1000 euros la bouteille, ou je ne sais plus combien. Résultat, j'ai été renvoyé quand même. Apparemment, lui, il est encore là, et maintenant la moitié des employés sont Pakistanais. Ça doit être beau à voir ! Ah, ah. Enfin, me voilà ici. C'est que, même si j'avais vingt ans, on ne m'engagerait pas; parce que je suis Français, aussi incroyable que cela puisse paraître. Mais que veux-tu, le gouvernement est un gouvernement félon.

- Félon ? demanda Jessica.

- Oui, c'est ça. Je t'expliquerai plus tard. Mais as-tu mangé ? Il est tard.

- J'ai déjeuné.

- Et moi non, ce qui n'est pas surprenant. Allez, suis-moi, allons dans un plus bel endroit qu'ici.

Ils venaient à peine de se lever, quand un homme apparut au bout de la côte, à côté du pont.

- Hé, hé n'est-ce pas là mon ami Zazou ! s'écria joyeusement Adrien.

- Oui, c'est moi, dit Zazou en s'avancant.

Zazou était aussi un clochard, mais il n'avait pas plus de cinq épaisseurs de vêtements, au lieu de dix. Il était de la même grandeur qu'Adrien, mais parce qu'il était mince, pour ne pas dire fluet, il avait l'air plus grand. Il était timide et souriait toujours en regardant quelque chose dans le coin du ciel, qu'il était apparemment le seul à voir.

- Mais, c'est qu'on a de la compagnie, dit-il, et presque galante.

Il roula des yeux comiquement affectés, et observa un coin du ciel.

- C'est ma nièce, dit Adrien, déjà fier d'avoir une nièce, mais en plus d'en avoir une qui soit si jolie.

- Hé, hé, répondit mystérieusement Zazou.

- Quoi, hé, hé ? dit Adrien. Puisque je te dis que c'est ma nièce. C'est vrai, je n'en ai jamais rien dit, mais j'ignorais jusqu'à aujourd'hui que j'en avais une. Et toi, ne crois pas faire le galant, hein ?

Il le poussa en souriant, avant d'ajouter avec une fausse colère :

- Que je ne t'y prenne pas à lui donner un bouquet de fleurs, hein ? Elle est belle, mais c'est ma nièce.
- Hé, hé, répondit simplement Zazou en roulant les yeux.
- Il a l'air un peu farfelu, comme ça, dit Adrien à Jessica, mais c'est le meilleur des hommes. C'est mon seul ami, en vérité. Mais si j'avais le choix entre lui, ou dix autres, je me contenterais de lui. Non, c'est la vérité, je le renierais pour rien au monde.
- Tu es bien gentil, Adrien, dit Zazou en souriant. Toi aussi, tu es mon meilleur ami, mais peut-être pas le seul.
- Peu importe, dit Adrien, avant de tapoter l'épaule de Zazou.
- Ce n'est pas tout, continua-t-il, allons voir ailleurs si nous y sommes.
- D'accord, dit Zazou, mais je ne suis pas certain que nous y serons.
- Probablement, probablement, dit Adrien en prenant par le bras gauche le bras de Jessica, et par le droit celui de Zazou.

Ils montèrent la pente sans se détacher et se promenèrent sur le trottoir comme trois bourgeois certains d'avoir le respect de toute la ville. Dans un petit parc, ils s'assirent sur un banc, et Adrien dit à Jessica :

- Comme ça, vois-tu, j'ai l'air bien bas, mais il y a des clochards nés clochards, et d'autres qui le deviennent par hasard, en général involontairement. Je suis de la deuxième catégorie, aussi mon âme est aussi belle et délicate que celle de n'importe qui d'autre, en supposant que la majorité des hommes aient une âme belle et délicate, ce qui est douteux. Mais je te dis ça parce que c'est temporaire, vois-tu.
- Depuis quelques années, ajouta Zazou.
- Oui, c'est vrai, dit Adrien en fronçant les sourcils. Mais tout a une fin. Et maintenant que tu es là, Jessica, je vais redevenir un bon bourgeois.
- Il veut dire un bon ouvrier, dit Zazou en roulant les yeux.
- C'est la même chose, dit Adrien. Par mon métier, j'étais un ouvrier; mais par ma famille, je suis un bourgeois. Je dirais même plus : par mon âme, je suis un noble. Je dis bourgeois parce que mes parents étaient professeurs, professeurs dans une très bonne école.
- Mais ils ne lui ont pas appris la vie, dit Zazou.
- Ça c'est vrai, dit Adrien, et c'était une grave erreur. Quelle société dénaturée et pourrie ! Que les gens sont faibles et stupides, aujourd'hui.
- Bref, continua-t-il après une courte pause, je redeviendrai présentable, pour toi, Jessica.

Jessica, qui ne demandait rien, qui ne connaissait encore rien de ce qu'on appelle « les convenances », et dont la tête tournait encore un peu d'avoir retrouvé son oncle, mais un oncle bien loin de ce à quoi elle s'attendait, se contenta de sourire.

- Oui, mais dans un certain avenir, continua Adrien, entre demain et plus tard.
- Probablement plus près de plus tard, dit Zazou.
- Oui, probablement. Tu seras donc obligé de coucher sous le pont toi aussi, Jessica, cette nuit, continua Adrien en regardant sa nièce.
- Oh, je n'ai pas peur de coucher dehors, dit Jessica. Je l'ai déjà fait.
- Alors c'est parfait, tout est arrangé, dit Adrien.

C'est ainsi que Jessica, trompée par le gouvernement, traitée indignement par sa tante, se retrouva la pupille d'un pauvre homme, temporairement clochard.

Dès que la tante, après avoir crié vingt fois « venez manger, le déjeuner est prêt », sans que les enfants arrivent précipitamment, avec un ventre affamé et un regard soumis; dès que la tante, donc, après être allée jusqu'à la chambre, en se plaignant beaucoup de l'effort qu'on lui faisait faire, avait ouvert la porte et s'était rendu compte que les enfants n'y étaient pas; dès qu'elle était retournée à la cuisine, assez inquiète, évidemment, et avait dit à son mari que les deux enfants avaient disparu; eh bien, dès qu'elle avait fait toutes ces choses, elle téléphona au poste de police. La police, ou plutôt une femme au téléphone travaillant pour la police, lui dit qu'il était trop tôt pour faire une enquête, et que de toute façon, les enfants, probablement partis pour aller acheter des bonbons, allaient certainement revenir bientôt. La tante et mère, après avoir répondu que ce n'était pas dans les habitudes de son fils de partir tôt le matin sans permission, et que c'était peut-être sa nièce – laquelle avait un caractère mystérieux – qui avait enlevé son fils, se mit à crier au téléphone qu'il n'y avait pas de justice dans ce monde, si on n'envoyait pas sur le champ des détectives chez elle. Mais la dame au téléphone, remarquablement calme, répéta qu'il était trop tôt, et qu'elle, la tante, pouvait téléphoner de nouveau le lendemain, si les enfants avaient vraiment disparu. Madame Yvetot raccrocha donc sans plus trop savoir quoi faire.

Il se trouva que le vieux barbu, après avoir manqué de peu sa proie à l'hospice, se rendit comme prévu à Saint-Étienne, et sonna à la porte de la tante, environ trois heures après le coup de téléphone de la tante.

- Êtes-vous madame Yvetot ? demanda-t-il quand la tante vint ouvrir.

- Ah, enfin, vous vous êtes décidé à venir ! fut la seule réponse de la tante.

Le vieux barbu, assez surpris de cet accueil, mais nullement décontenancé, se contenta d'entrer, mais il se dit en lui-même : « Comment se fait-il qu'elle m'attendait ? C'est sans doute la rusée madame Polas qui lui a parlé de moi. Elle me le paiera ».

La tante s'assit à côté de son mari sur le canapé, et fit signe au vieux barbu se s'asseoir dans un fauteuil. Une fois assis, le barbu lui dit, avec son ton sérieux et brutal habituel :

- Je suis venu au sujet de Jessica. Savez-vous où elle est ?

- Mais non ! s'exclama la tante. Évidemment, non, et je ne sais pas où est Jonathan non plus.

- Jonathan, répondit le vieux barbu, et qui est Jonathan ?

- Mais mon fils ! répondit la tante. Je vous l'ai dit au téléphone. Vous ne vous êtes pas informé avant de venir ? Quelle sorte de détectives avons-nous aujourd'hui !

- Je vois, se dit le barbu, cette imbécile me prend pour un détective. Ce Jonathan est probablement le garçon que j'ai vu ce matin avec Jessica, à l'hospice. Jessica était donc bel et bien ici, et elle s'est enfuit ce matin avec le fils. Quelle incompétente, cette Polas; pendant tout ce temps, la belle Jessica était ici.

- Madame, dit-il tout haut, avec un ton un peu radouci, soyez certaine que nous prenons vos inquiétudes très au sérieux, et que l'enquête commencera dès maintenant. Avec votre aide, nous retrouverons bientôt votre nièce, et votre fils aussi. Savez-vous pourquoi ils se sont enfuis, et où ils sont peut-être allés ?

- Non, je ne sais rien. J'ai toujours traité mon fils et ma nièce, qui est venue habiter avec nous récemment, comme des anges, des rois, avec tout le respect qui est dû aux enfants. La nièce n'avait pas un très bon tempérament, pas un très bon naturel, comme on dit; et mon fils, qu'en dire, c'est un garçon; eh bien, malgré tout, je les traitais tous les deux suprêmement bien, certainement mieux qu'ils le méritaient, je veux dire, même pour des enfants.

- Je vois. Donc, vous ne savez pas où Jessica a pu aller ?

- Puisque je vous dis que je ne sais pas du tout. Et pourquoi insistez-vous toujours sur Jessica, et pas sur mon fils ? C'est lui qui compte le plus, après tout. Ma nièce, quant à elle, elle peut faire ce qu'elle veut, cela ne me regarde pas. Qu'elle disparaisse, si cela lui plaît. Êtes-vous stupide ou quoi ?

Comme le vieux barbu parut près de se fâcher de cette dernière remarque, le mari, qui jusque là avait tout écouté comme un simple spectateur (car, en général, c'est bien ce qu'il était dans la vie), dit au barbu :

- Excusez-la, elle est méchante quand elle est nerveuse.

- Je ne suis ni méchante, ni spécialement énervée, dit la tante à son mari, mais sans le regarder. Peut-être que si tu avais fait plus attention à ce qui se passait, tu aurais pu éviter cette disgracieuse et méprisable fuite.

- J'étais aussi attentif que toi, ma chère; je m'occupais des enfants à ma façon.

- Ce n'était pas la bonne, de toute évidence, lui répondit la tante d'un air pincé, toujours sans le regarder, et en se redressant sur le canapé de façon à être droite comme un piquet, et un peu plus grande que son indigne mari.

- Quels deux imbéciles de païens j'ai devant moi, se dit le barbu. Et c'est avec ce sang qu'on fait de jolies demoiselles comme Jessica. Les intentions de Yahvé sont impénétrables.

- Madame, monsieur, dit-il après un instant, travaillons ensemble afin de retrouver les enfants.

- C'est ce que j'ai toujours dit, répondit la tante.

- Alors, d'après vous, faites un effort, où ces enfants peuvent-ils être allés ?

- Peut-être chez mes grands-parents, dit timidement le mari.

- Mais non ! s'exclama la tante, pourquoi seraient-ils allés chez eux ? Ce n'est pas mon Jonathan, de toute évidence, qui a voulu fuir, mais elle, et elle l'a emporté. Il est si stupide, il lui a obéi.

- Je suis d'accord avec vous, dit le vieux barbu, alors où serait-elle allée ?

- Ma foi, je ne sais pas. Peut-être chez mon frère.

- Votre frère ? Ah oui, l'oncle. Où habite-t-il ?

- Je ne sais pas du tout. Je ne l'ai pas vu depuis très longtemps. Mais peut-être madame Polas le sait-elle. Elle m'en a parlé rapidement, quand ma sœur est morte. C'est la représentante des services sociaux.

- Je communiquerai donc avec madame Polas.

- Voulez-vous que je vous donne son numéro de téléphone ?

- Non, ce n'est pas nécessaire, je sais comment la rejoindre.

Le vieux barbu avait un air presque furieux cette fois, qui surprit monsieur et madame Yvetot. Il passa une main dans sa barbe, puis se leva brusquement.

- Je vais y aller maintenant, dit-il à la tante et à son mari. Merci pour toutes vos informations.

- Retrouvez mon fils rapidement, je vous en prie.

- Je le ferai, je le ferai, répondit le vieux barbu tout en allant vers la porte.

Quand il fut de nouveau dans sa voiture, qu'il avait laissée au bout de la petite rue, il se dit à lui-même : « Selon madame Polas, cet oncle est un inconnu pour Jessica. Il est donc peu probable que cette belle vaurienne essaie de le retrouver. Mais j'y songe, lorsqu'elle est sortie de l'hospice, Jessica était seule. Il est donc possible que ce Jonathan y soit encore. C'est certain, s'il y est, Jessica n'est pas loin. Commençons par aller voir si ce petit imbécile est encore là, et si c'est le cas, je le surveillerai. Inutile que je le redonne à la mère. Jamais Jessica ne reviendra à Saint-Étienne. Par contre, elle rôde peut-être encore près de l'hospice, si le garçon y est ».

Il se rendit donc immédiatement à l'hospice, qui n'était pas très loin de Saint-Étienne. Il était alors trois heures de l'après-midi. Il n'avait pas mangé, et avait poursuivi Jessica, à sa façon, presque toute la journée. Il arrêta sa voiture près de l'hospice, et attendit un peu à l'intérieur. Il regardait parfois le siège du passager à côté de lui, comme si sa volonté eut pu à elle seule faire apparaître Jessica, qui seulement quelques jours plus tôt avait été assise là précisément. La chambre de la vieille grand-mère était au rez-de-chaussée, et son balcon faisait le coin de l'immeuble. Il y avait deux chaises avec des coussins sur le balcon. Soudain, la porte s'ouvrit, et Jonathan alla s'asseoir sur une des chaises, suivit de la vieille avec son déambulateur.

- Ah, ah, dit le barbu en les apercevant. Je le savais bien, il est bel et bien encore ici, et il y a une vieille rabougrie avec lui. Pourquoi la tante ne m'a pas dit que le garçon avait de la famille ici ? C'est peut-être une aïeule dont on ne parle plus. Mais je n'ai rien à faire de ces stupides querelles de famille. Surveillons bien ce garçon, Jessica finira bien par apparaître.

- Veux-tu jouer aux cartes sur le balcon ? dit la vieille à Jonathan, quand elle se fut installée sur une des chaises.

- Non, pas vraiment. On a joué au moins deux heures, avant dîner.

- Oh, tant que ça ? dit la tante. Moi, je ne vois pas le temps passer, quand je joue aux cartes. Dans ma jeunesse, il m'arrivait de jouer pour de l'argent. Si tu en avais, on pourrait en faire autant. Peut-être que je t'en donnerai, pour pouvoir ensuite le gagner aux cartes.

- Vous en avez beaucoup, de l'argent ? demanda naïvement Jonathan, qui n'en connaissait certes pas la valeur, mais qui avait la curiosité automatique de tous les enfants.

- Ma foi, oui, dit la vieille, assez. Je suis ici parce que ma maison a été saisie par la ville de Roanne. C'est là que j'habitais. Malheureusement, ma maison était près de la gare, et le maire a décidé de s'en servir pour loger des étrangers qui arrivaient tous les jours à Roanne en plus grand nombre. Ce fut une belle bataille juridique, je te le dis, mais puisque c'est le gouvernement qui fait les lois, évidemment j'ai perdu. Alors je suis venue ici. On ne va pas exproprier un hospice, enfin je l'espère. J'en parle tranquillement aujourd'hui, mais ce fut bien pénible. C'est à ce moment là que le peu de famille qui me connaissait encore m'a complètement abandonné. Apparemment parce que j'étais une grosse méchante, parce que je voulais garder ma maison, et ne pas la donner à des étrangers qui n'étaient rien pour moi, et pour qui, moi, j'étais définitivement moins que rien. Je sais que maintenant, l'intérieur de ma belle maison a été presque entièrement démoli par eux. Ma famille, qui ne vit certes pas avec ces étrangers, les a donc préférés à moi. Voilà la société aujourd'hui. On protège des inconnus, tous à moitié brigands, et on abandonne sa propre famille. Mais il n'y en a plus de familles, aujourd'hui; la famille, l'État l'a démolie, comme elle voulait le faire depuis longtemps. Je vis donc ici comme une vieille orpheline, alors que j'ai des enfants, peux-tu croire cela ! Tes parents sont peut-être aussi égoïstes et dénaturés que mes enfants; ils vont peut-être t'abandonner ici, toi aussi, ça ne m'étonnerait pas. Ce sera tant mieux pour moi, et pour toi aussi; je vais te garder, moi. Alors oui, j'en ai de l'argent. J'étais prêt à le laisser à tous ceux qui en auraient besoin dans ma famille, maintenant que je suis vieille et que je ne fais plus rien, mais tu vois comment ils me traitent ! Alors tant pis, je le garde, et ils ont beau attendre ma mort, ils attendront longtemps; s'ils l'ont, ma mort, ils n'auront pas l'argent. Tiens, peut-être que je te le donnerai; ha ha, ce serait un bon tour à leur jouer.

À ce moment, quelqu'un qui voulait entrer dans la chambre dit assez fort :

- Madame Plissotin, où êtes-vous ? Êtes-vous sur le balcon ?

C'était l'infirmier, celui-là même qui plus tôt c'était plaint d'avoir à nettoyer une mourante. Il apparut sur le balcon.

- Je vois que ce jeune homme est encore ici. Ne la fatigue pas trop, mon petit.

- Je ne suis pas fatiguée du tout, marmonna la vieille. C'est plutôt moi qui le fatigue, je crois. Qu'est-ce qu'il y a ? Que voulez-vous ? Vous m'avez donné un bain hier soir, je n'en veux pas un autre aujourd'hui.

- Mais madame, soyez gentille. Je suis simplement venu voir comment vous alliez ?

- Je vais bien, dit la vieille. Inutile de montrer tant de complaisance. Je sais que vous comptez sur la reconnaissance d'une vieille femme riche, sans famille, mais je ne me souviendrai peut-être pas de vous pendant mes derniers jours.

Le fait est que cet infirmier, qui semblait peu s'intéresser aux femmes, et parlait avec un mélange bizarre de complaisance et de hargne – mélange typique de ce genre d'homme –, souhaitait très exactement recevoir un jour une récompense, ne serait-ce qu'un vieux bijou en or, démodé et hideux, qu'il revendrait au poids dans une bijouterie. La vieille, qui en avait vu d'autre, le savait parfaitement, et le traitait donc avec moins d'amabilité que les autres employés, ce qui semblait n'avoir aucun effet sur lui – une autre

caractéristique de ces hommes dénaturés, qui ne sont satisfaits que s'ils se croient victimes de quelque chose. Il demanda à la vieille femme :

- Et ce petit bonhomme, où sont ses parents ? On ne les a pas vus de la journée.
- Je ne sais pas et je m'en fiche, marmonna-t-elle.

L'infirmière que Jonathan avait vue plus tôt, celle à la piqûre, apparut à son tour sur le balcon.

- Il y a bien du monde aujourd'hui sur le balcon, dit-elle. Qui se ressemble s'assemble.
- C'est ça, murmura la vieille en levant les yeux vers Jonathan avec un air ironique.
- Il faut que je vous dise, madame Plissotin, continua-t-elle, que c'est aujourd'hui que le docteur Avalmoissat fait sa tournée. Il viendra vous voir avant la fin de la journée.
- J'espère qu'il trouvera madame Plissotin aussi solide que toujours, dit l'infirmier.
- Mais j'en suis certaine, dit l'infirmière. Les années glissent sur elle comme de l'eau sur un imperméable. Vous nous enterrez tous, madame Plissotin.

Après quoi, l'inverti et l'infirmière laissèrent de nouveau la vieille et Jonathan seuls ensemble. Deux heures plus tard, le médecin cogna à la porte et entra. Jonathan était étendu sur le lit, et la vieille, qui sommeillait dans son fauteuil quelques secondes plus tôt, ouvrit les yeux et regarda le médecin d'un air distrait.

- Oh, oh, dit le médecin au jeune garçon qui tourna lentement la tête vers lui à son arrivée, on se pratique pour ses vieux jours. Vous êtes donc si pressé de venir vous installer à l'hospice ?

Jonathan ne répondit rien, mais la vieille se réveilla tout à fait et marmonna quelque chose d'inintelligible.

- Bonjour, madame Plissotin, dit le docteur en se retournant vers elle. Comment ça va ? On ne souffre pas trop ? On mange bien ?

Le docteur, comme beaucoup d'autres, parlait à madame Plissotin comme si elle eut déjà perdu toute sa raison.

- Je vais bien, murmura la dame.
- Tant mieux, on va vivre encore cent ans.
- Je ne sais pas si je veux.
- Mais si, mais si, faites-le pour nous. Tout le monde vous aime ici.
- Vous êtes toujours aussi galant, à ce que je vois. Vous mentez, mais vos boniments me font du bien.
- Parlez-moi de ça, une vieille dame de bonne humeur. Et vous avez de la compagnie.
- Oui, ma famille me l'envoie, à moins que ce soit le bon Dieu.
- Ce sont les deux, madame Plissotin, car tout le monde vous aime bien.
- Je crois que mon petit-fils va rester ici quelque temps, avec moi.

- C'est inhabituel, mais pourquoi pas, si personne dépose une plainte et poursuit l'hospice en justice, et moi ensuite.
- Comme vous dites.
- Ha ha, j'aime voir des patients qui sont patients, et des malades qui ne sont pas malades.
- Alors tant mieux, car je suis très patiente, et je ne suis pas malade.

Le docteur sourit encore, mais cette fois sans rien ajouter, puis subitement les traits de son visage changèrent complètement, il devint soucieux et professionnel, et dit :

- Et vos reins, sont-ils mieux ? Je vais faire une analyse, et aussi vérifier votre tension artérielle. Mais je vois déjà par le résultat du test sanguin que le Ratazone ne vous va pas très bien; je vais vous donner du Spaticotin à la place. Pour vos palpitations, je vais augmenter la dose de Castarine à 500 grammes, deux fois par jour. Et votre orteil ? Laissez-moi voir ça. Est-ce que ça guérit bien ?

Pendant que le médecin s'agenouillait devant madame Plissotin pour regarder son orteil, la vieille dit à Jonathan :

- À mon âge, les os sont bien faibles. La semaine dernière, je me suis cassé un orteil en cognant mon pied sur un coin de porte.
- C'est bien normal, madame Plissotin, dit le docteur encore à genoux, mais je vois que ça guérit bien, très bien même.

En vérité, l'orteil était encore enflé, ce que ne voyait pas très bien madame Plissotin, car elle était incapable de se pencher. Le docteur marmonna :

- Plus forte dose, trois par jour, plus cinq cents grammes d'intraveineux, cela devrait fonctionner.

Le médecin avait laissé la porte ouverte, et on entendit alors quelqu'un crier :

- Je veux mourir, je veux mourir !

La vieille ne fit pas attention, d'ailleurs elle n'avait peut-être rien entendu, mais Jonathan ouvrit de grands yeux et balança sa tête lentement, avec un air effrayé. Le docteur s'en aperçut et lui dit :

- Ne t'en fait pas, mon petit bonhomme, c'est le locataire d'en face, enfin, de biais. Il est un peu souffrant.
- De quoi parlez-vous ? dit la vieille.
- Du locataire près d'ici, répéta plus fort le docteur. Il est un peu souffrant.
- Ah, oui. J'ai vu que les infirmières l'ont attaché à son lit.
- C'est pour le calmer, dit le médecin, un peu moins à son aise.
- Je veux mourir, je veux mourir ! entendit-on gémir encore.

Cette fois, la vieille entendit clairement, et dit :

- Je crois qu'il a fait son temps ici !
- Mais non, mais non, dit le médecin, c'est temporaire. Il va vivre encore cent ans.

Il se releva et dit à madame Plissotin:

- Il n'a pas votre bonne humeur, mais il est aussi en santé que vous. Et tout le monde l'aime bien, à l'hospice.
- C'est peut-être vrai, dit la vieille, mais j'espère pour lui qu'il s'en ira bientôt. Vous voyez bien qu'il est exténué, qu'il est malheureux.
- Je ne crois pas, madame Plissotin. Il peut paraître un peu triste, certains jours, mais tant qu'il y a de l'espoir, il faut respecter la vie en lui.
- Si vous le dites, se contenta de répondre la vieille.

Quelques jours plus tôt, madame Polas s'était rendu à Murat pour retrouver l'oncle. Elle avait exagéré l'insignifiance de l'oncle devant le vieux barbu pour le lancer sur la trace de la tante, et pouvoir le devancer à Murat. Elle avait loué une chambre à l'hôtel Palace, et tous les jours fouinait à gauche et à droite. Elle avait elle aussi retrouvé l'ancienne adresse de l'oncle, mais quand elle avait sonné à la porte, les choses ne s'étaient pas passer de la même façon qu'avec Jessica. À la question : « Êtes-vous monsieur Yvetot ? », l'homme bourru s'était exclamé : « Encore ! Mais qu'est-ce qu'ils lui veulent tous à cette vieille épave ! Si j'avais su, je serais allé habiter ailleurs ». Ensuite, il avait claqué la porte, à la grande stupéfaction de madame Polas. Celle-ci avait sonné encore à la porte, mais en vain. Elle était donc à Murat, mais n'ayant pas la chance de Jessica, elle n'avait pas encore vu l'oncle, et elle rôdait.

L'oncle et Jessica n'avaient passé qu'une nuit sous le pont. Leur nouvelle demeure était un kiosque abandonné dans un coin du marché de la ville. C'était une cabane de trois mètres par trois mètres, en panneaux de bois. Le toit était peint en bleu, et supportait un chapeau fantaisiste. Sur la devanture, en partie brisée, il y avait une grande ouverture rectangulaire, fermée par un panneau, et au-dessus, découpé dans un autre panneau, une énorme pomme de terre qui souriait, avec plus bas le nom : Les frites joyeuses. Apparemment, les frites et la joie n'avaient pas suffi au propriétaire pour faire fortune, car le kiosque était abandonné depuis plusieurs années. Il n'y avait aucune fenêtre, mais les trous éparpillés dans les murs suffisaient pour éclairer l'intérieur. On entra en rampant par terre, pour passer par un trou plus gros que les autres, au bas d'un des murs de côté. Il va sans dire que plusieurs des marchandes de fruits et légumes - car le kiosque était situé dans le coin réservé aux marchandes de fruits et légumes - avaient parfaitement remarqué les nouveaux locataires du kiosque, mais c'était de bonnes dames, et non seulement elles ne se plaignirent point aux autorités, mais certaines leurs donnaient de vieux légumes ou de vieux fruits encore comestibles. Encore une autre preuve de la miséricorde de Dieu, qui ne laissa pas Jessica et Adrien s'installer près des marchandes de côtelettes et de bardières de porc, célèbres dans la ville pour leur hargne et leur avarice. Une chaise et un banc se trouvant déjà dans le kiosque, le banc devint un lit, et la chaise resta une chaise. Le jour, Jessica et Adrien traînaient dans la ville, mais dès la fin

de l'après-midi, ils étaient toujours chez eux, ou assis devant un kiosque voisin, à discuter avec une marchande.

Ce jour-là, ils étaient tous les deux assis sur un banc en bois, fort usé par des années passées au marché, devant un étalage de légumes. La marchande se tenait debout devant eux. Elle était large et courte. Ses mains étaient rouges, avec des doigts énormes. Elle portait des vêtements bleus, trop chauds pour la saison, recouverts d'un tablier bleu, parsemés de taches d'un bleu plus pâle, comme des taches d'eau de Javel. Elle avait d'énormes souliers qui auraient pu servir à un soldat, et on voyait entre les souliers et le bas de sa robe épaisse, des bas en laine, plutôt blancs, et bien tassés, sans doute parce que les élastiques, tissées dans les bas, étaient mortes depuis longtemps, et les bas ne pouvaient plus tenir sur les larges mollets de la marchande.

- Et votre ami, disait la marchande, celui qui est mince comme une échalote, et qui sourit tout le temps pour rien, où c'est-y qu'il est ? On ne l'a pas vu depuis longtemps.

- Je sais, répondit l'oncle tranquillement, je crois qu'il a trouvé un petit travail dans les entrepôts près de la gare. Il nous néglige un peu à cause de cela.

- Ah, ben, si c'est pour ça, je ne le blâme pas, dit la marchande.

À ce moment, une autre marchande arriva, portant dans une main un beau chandail rose.

- Bonjour, Julianne, dit-elle à la première marchande, et bonjour à vous, Adrien. Jessica, regarde ce que j'ai pour toi. V'là un chandail que ma petite-fille ne porte plus. Y est-y pas beau ! J'ai cru qu'il pourrait te faire, et t'être utile.

En vérité, elle l'avait acheté la veille, dans un magasin, mais sa pudeur l'avait obligé à ce petit mensonge.

- Oh, merci, madame Hortense, dit Jessica. Vous avez raison, il me sera bien utile. Je n'ai pas beaucoup de vêtements de rechange, vous savez.

- Je m'en doute, effectivement, répondit madame Hortense.

- Et les navets que je vous ai donné hier, dit Julianne à Jessica et Adrien, y étaient-y bons ?

- Très bons, répondit l'oncle. Et vous remercerez encore une fois l'autre madame, dont j'oublie le nom, pour le réchaud qu'elle nous a prêté, c'est très utile.

- C'est pourtant pas grand-chose, dit Julianne. D'autant plus que vous avez seulement le dessus, pas de bonbonnes ni rien.

- Mais justement, on peut de cette façon faire brûler n'importe quoi. Je n'ai pas d'argent pour acheter du propane, mais il est facile de trouver du bois à brûler ici, avec toutes les caisses de légumes ou de fruits qu'on jette aux ordures.

- Je vois, dit Julianne. Eh ben, tant mieux.

La marchande venait de faire un pas pour déplacer une grosse courge sur son étalage, lorsqu'on entendit :

- Ah, je vous retrouve !

Tout le monde tourna la tête vers cette exclamation, pour voir madame Polas qui avançait dans l'allée. Quand elle fut à seulement quelques pas du groupe, elle s'arrêta, et dit :

- Oui, vous n'avez pas été facile à trouver tous les deux, mais je suis persévérante. Je crois que la première qualité d'un fonctionnaire, c'est la persévérance. Maintenant, mademoiselle Jessica, vous allez venir avec moi.
- Oh, non ! s'écria Jessica.
- Oh, que si ! En tant que représentante des services sociaux, je vous ordonne de me suivre.
- Mais laissez-la donc avec son oncle, cette gosse ! dit Julienne.
- Ce n'est pas convenable, dit madame Polas en se tournant vers la marchande. Il faut qu'elle vienne avec moi.
- Non, non, s'écria Jessica, je sais parfaitement où vous m'amènerez. Vous êtes une méchante.
- Allez, allez, dit madame Polas, pourquoi écoutons-nous les enfantillages de cette petite fille. Monsieur, remettez-moi votre nièce.
- Non, je ne le ferai pas, dit l'oncle en se levant. Je ne sais pas quelles sont les technicalités légales dans cette sorte d'affaire, mais je connais l'histoire de Jessica. Je suis son oncle, aussi c'est moi qui s'occupe d'elle à partir de maintenant.
- Vous occuper d'elle ! répondit madame Polas avec mépris. Mais regardez-vous. Cette jeune fille a besoin d'un foyer stable, et d'une femme. Je peux lui offrir tout cela; vous, qu'est-ce que vous pouvez lui offrir ?
- La famille, madame. Et une préoccupation réelle de son bien-être.

L'épouvantable effronterie de madame Polas, qui voulait seulement ramener Jessica dans son lupanar, échappait à l'oncle et aux marchandes, car Jessica avait gardé pour elle l'épisode de l'enlèvement. Madame Polas restait donc pour eux rien de plus qu'un fonctionnaire tyrannique, comme le sont aujourd'hui presque tous les fonctionnaires. Et comme bien des méchants de nos jours, son double jeu était davantage une maladie que de l'hypocrisie, car lorsqu'elle exerçait son métier officiel, elle croyait pleinement à ce qu'elle disait, du moins sur le moment. Comme Robespierre faisant décapiter des hommes au nom de la fraternité, ou les jetant en prison au nom de la liberté, madame Polas croyait alors vraiment aider les enfants, et elle relevait le menton comme si elle eut été la femme la plus digne de France.

Cependant, le mot « famille » sembla blesser profondément un de ses principes sacrés, car elle devint rouge comme une pomme de reinette bien astiquée, et s'écria :

- Il n'y a plus de famille, monsieur ! Les enfants appartiennent à l'État. Seul l'État peut les nourrir et les éduquer correctement. Vous voulez vous occuper d'elle sous prétexte que vous êtes son oncle ! Mais si tout le monde faisait comme vous, où irions-nous ? L'époque sauvage de la famille, monsieur, n'existe plus. L'ordre de l'État a remplacé le chaos. Votre vieille société est morte, un monde nouveau l'a remplacée.
- Mais qu'est-ce qu'elle nous chante-là, celle-là ! dit Hortense. C'est qu'elle a bien appris sa leçon.

- La leçon de la tyrannie, dit l'oncle. Mais Jessica ne sera pas une autre de vos victimes. En voilà une qui restera libre, et ne sera pas enrégimentée par votre État.
- Si vous refusez de me donner Jessica, dit madame Polas, je ferai les démarches nécessaires pour vous y contraindre. C'est à vous de choisir. Ou je pars tranquillement avec elle aujourd'hui, ou je l'obtiens plus tard, par la force, et vous irez en prison.
- Je n'ai pas peur de vos cages ! ne put s'empêcher de crier Adrien, ivre de rage.

Aussitôt, madame Polas se jeta sur Jessica et la tira vers elle. Mais l'oncle agrippa Jessica, et les deux marchandes se jetèrent sur madame Polas. Julienne la giflait, pendant que Hortense, qui avait eu le temps de saisir quelque chose dans l'étalage de Julienne, lui donnait des coups avec une botte de radis. Finalement, madame Polas lâcha Jessica, et recula de quelques pas. Son visage était égratigné, et ses cheveux étaient en désordre, comme si elle s'était battue avec un fauve.

- Vous me le paierez tous, dit-elle, et surtout vous, monsieur Adrien.

Puis, se penchant comme pour s'adresser seulement à Jessica, elle ajouta :

- Et toi, je te jure que je t'aurai, et que tu feras tout ce que je veux.
- Oh ! s'écrièrent ensemble les deux marchandes.

Madame Polas se retourna, et partit rapidement.

- C'est une satire, dit Julienne.
- C'est un bourreau d'enfants, dit Hortense.
- Non, dit l'oncle aussi tranquillement qu'il put, ce n'est que l'État. Dorénavant, nous ne sommes plus en sécurité ici, mais où aller ? Si nous quittons Murat, cette femme nous retrouvera.

Il sembla songer quelques instants, puis ajouta :

- Nous resterons.
- Nous vous protégerons, dit Julienne.
- Si seulement c'était possible, dit l'oncle en souriant un peu.
- Mais nous sommes en démocratie, dit Hortense.

Cette remarque naïve fit sourire davantage Adrien, qui pour le coup retrouva presque sa bonne humeur.

- Hé, hé, si vous le dites, dit-il simplement.

On se consola en faisant mijoter une bonne soupe aux légumes, derrière le comptoir de Julienne, sur un réchaud très vieux, mais qui avait une bombonne.

- Alors qu'allez vous faire ? dit Julienne à Adrien, tout en remuant une cuillère en bois dans une petite marmite en métal épais.

- Je ferai comme j'ai dit, je resterai avec Jessica à Murat.
- Mais dans ce kiosque...
- Peut-être déménagerons-nous, je ne sais pas. Je sais seulement que Jessica restera avec moi.
- Je vous le souhaite, dit Julienne. On peut certainement faire quelque chose contre cette femme des sévices sociaux.
- Je ne sais pas, dit l'oncle sans remarquer l'erreur de la marchande.
- En tout cas, je suis avec vous, si vous avez besoin de moi, dit elle.
- Et moi aussi, dit Hortense.

Dès le lendemain, madame Polas alla voir un avocat. C'était un avocat travaillant essentiellement aux affaires du gouvernement, et en particulier aux affaires des services sociaux. Il avait un beau bureau dans un immeuble au centre de Limoges. Une secrétaire fit d'abord attendre madame Polas dans une salle d'attente. Elle attendit sans bouger pendant plus d'une heure. Sa détermination en avait fait une statue pouvant braver tous les obstacles, même les salles d'attente. Finalement, la secrétaire lui dit que l'avocat était prêt à la recevoir. Madame Polas se leva, avança dans le corridor, qu'elle connaissait bien, et cogna à la porte du bureau.

- Entrez, dit l'avocat de l'intérieur.

Madame Polas ouvrit la porte, entra, referma la porte derrière elle et se retrouva devant deux chaises, un bureau très large, et un homme assis derrière le bureau. Il avait de petites lunettes rondes, un habit de très belle coupe, comme s'il eut été un ministre, et un air insolent qui ne le quittait jamais.

- Asseyez-vous, madame Polas, que puis-je faire pour vous aujourd'hui ?

Madame Polas s'assit, et se penchant un peu vers l'avocat, répondit :

- C'est au sujet d'un enfant.
- Ce l'est toujours, n'est-ce pas ? dit l'avocat. Que vous faut-il cette fois ? Un mandat d'arrêt contre un parent ? Une confiscation d'enfant ?
- C'est un oncle qui refuse de me donner sa nièce.
- Je vois, et que lui a-t-il fait ?
- Rien, mais je ne crois pas qu'une jeune fille doive habiter avec son oncle.
- Et vous avez raison, dit l'avocat.

Madame Polas sourit avec un mélange de satisfaction et de malice.

- Les enfants appartiennent à l'État. La loi est claire là-dessus. L'État est le maître des enfants, dit l'avocat.
- C'est exactement ce que je dis toujours, répondit madame Polas avec contentement.
- Et vous, madame Polas, vous représentez l'État.
- Exactement, dit-elle avec un contentement encore plus grand.
- Les parents sont indignes ?

- Non, ils sont morts. Elle a d'abord habité avec sa tante, maintenant elle est avec son oncle.
- Et où est la réclamation de la tante ? Faites-moi voir ça.
- Il n'y a pas de réclamation, répondit piteusement madame Polas. Sa tante ne veut pas vraiment de l'enfant.
- Je vois.
- Alors elle est avec son oncle. C'est apparemment le seul membre de sa famille qui veuille d'elle.
- Et il la maltraite, évidemment.
- Non, non, pas du tout. Enfin, pas que je sache.
- Je vois. Ce sera un peu plus difficile de l'avoir, s'il en est ainsi. Cela prendra du temps.

Madame Polas bondit sur son siège et s'écria :

- Mais il me la faut maintenant !

Elle se calma immédiatement, et continua :

- Je veux dire, plus tôt elle sera arrachée des serres de ce vieil homme, mieux cela vaudra pour elle.
- Évidemment. Êtes-vous bien certaine que l'oncle n'ait rien fait de répréhensible ? Peut-être vous souvenez-vous les avoir vus tous les deux tout nus, en train de faire des choses avec vigueur.
- Non, non.
- Ou l'oncle embrassait la jeune fille, pendant que ses mains courraient partout sur son corps.
- Non, non.
- Ou l'oncle lui a donné un bisou dans le creux du cou.
- Non.
- Sur la joue.
- Non.
- Il avait son corps collé sur le sien.
- Non, pas vraiment.
- Il était assis à côté d'elle.
- Oui, j'ai vu cela.
- Ah, enfin, nous y voilà. Cela suffira.
- Vous croyez ?
- Mais oui, c'est un homme pourri de vices, cela se voit tout de suite. Il en a fait une esclave; il profite d'elle, de force, toutes les nuits. Cela est prouvé par le fait que pendant le jour, devant des gens comme vous, il se contente d'être assis à côté d'elle.
- Si vous le dites.
- Mais oui. C'était bien pendant le jour que vous les avez aperçus assis à côté l'un de l'autre ?
- Oui.

- Alors voilà, c'est bien ce que je disais. Même si vous ne réussissez pas à convaincre l'enfant de le dénoncer, il sera coffré pendant dix ans. Et l'État reprendra l'enfant. Comme je l'ai dit, les enfants appartiennent à l'État.

Cette affirmation coulait de ses lèvres comme du miel, et c'est certainement comme du miel qu'il fut recueilli par madame Polas.

- Oui, oui, murmura-t-elle avec délice, les parents ne sont là que pour les faire, ils appartiennent ensuite à l'État.
- Très juste, dit l'avocat.
- D'ailleurs, continua madame Polas, maintenant que cela me revient, je crois que cet oncle tenait un peu trop langoureusement la main de l'enfant.
- Ah ! je m'en doutais.
- Il n'est pas impossible non plus, bien que je ne saurais en être certaine, qu'il ne l'a pas embrassée pendant que j'avais le dos tourné.
- Exactement.
- En fait, je suis persuadée que, chaque nuit, il lui fait des choses immondes. Je ne l'ai pas vu, mais je le sens.
- Et cela suffit, cela suffit ! s'écria l'avocat avec jubilation. Vous êtes représentante de l'État, vous n'avez pas à voir ou à vérifier quoi que ce soit. Vous avez l'expérience, vous sentez ces choses-là.
- Mais oui, dit madame Polas.
- Vous vous rendrez donc au domicile de l'oncle, continua l'avocat subitement redevenu calme, et vous reprendra l'enfant. Si l'oncle refuse, il sera arrêté. Sinon, vous n'emporterez que l'enfant, et l'oncle sera arrêté plus tard, après une enquête.
- Je vous remercie, dit madame Polas avec un grand sourire.
- Les papiers devraient être prêts dans quelques jours.
- Quelques jours ! s'exclama madame Polas.
- Mais oui, madame Polas, c'est le minimum.
- Mais vous m'avez déjà délivré des papiers plus rapidement.
- C'était des cas de sévices graves, nous n'avons absolument rien ici.
- Mais ce que je sens...
- Mais oui, cela suffit, mais il faudra quelques jours.
- Bon, bon, répondit madame Polas avec tristesse.
- Ne soyez pas déçu, madame Polas, vous l'aurez, cette enfant.
- Vous avez raison, monsieur, c'est ce qui compte. Quelques jours de plus ou de moins, cela n'importe pas.
- Quant à la facture, je l'enverrai directement aux services sociaux.
- Mais oui, comme d'habitude.

Madame Polas se leva, et tendit la main à l'avocat. L'avocat se leva et la lui serra par-dessus son bureau.

- Ce fut un plaisir de travailler avec vous, dit-il d'un ton insolent et professionnel à la fois, où l'assurance d'avoir toujours raison émanait de toute sa personne.
- Je vous remercie encore.

Quand madame Polas fut dehors, elle ne put s'empêcher de frapper dans le creux de sa main gauche, avec le poing de sa main droite, en disant :

- Ça y est, il suffit que le barbu ne la retrouve pas d'ici là, et elle est à moi.

À Murat, Jessica et Adrien passaient moins de temps qu'auparavant dans le kiosque, la visite de madame Polas ayant en quelque sorte souillé l'endroit. Ils allaient au parc, ils traînaient dans tous les lieux où il n'y avait pas beaucoup de gens. Ils étaient bien forcés, cependant, de retourner au kiosque le soir venu. Ils se couchaient très tôt, et se réveillaient à l'aube. Un jour, après avoir déjeuné d'oignons frits particulièrement sucrés, et de quelques vieilles poires, que l'oncle coupa en petits morceaux afin de pouvoir jeter les parties blettes sans qu'il n'y paraisse, l'oncle et la nièce sortirent du kiosque, bras dessus, bras dessous, et allèrent se promener sur la rue Place du Balat. Cette rue, qui continue jusqu'à la mairie, n'était pas un but de promenade ordinaire, mais c'était dimanche, et la rue était agréablement vide. Arrivé devant la grille de la mairie, l'oncle remarqua un grand panneau vitré, où se trouvaient quelques feuilles attachées avec des épingles.

- Les annonces de la tyrannie, dit l'oncle en ralentissant le pas. Les membres de la bande s'échangent quelques nouvelles au sujet de leurs fidèles esclaves. Untel est mort, on réussit à avoir son héritage; un autre a fait faillite, pour ne pas avoir payé les extorsions, et on a mit le grappin sur son affaire.

L'oncle s'arrêta alors tout à fait, et tout en regardant vaguement le panneau, dit à Jessica, comme si elle avait été adulte :

- As-tu remarqué que la bande a tout un vocabulaire fantaisiste pour faire oublier ses crimes. Au lieu d'extorsions, elle dit taxes, impôts, contraventions, et quoi d'autres; au lieu d'enlever quelqu'un, elle dit qu'elle l'arrête; et au lieu de le séquestrer, elle l'emprisonne. Ainsi, elle peut faire comme si de rien n'était, ce que des gens ordinaires ne pourraient jamais faire sans être blâmés, et même sans être tués par la foule.

Il allait continuer sur le même sujet, son sujet favori, quand il remarqua une feuille dont le titre était assez gros pour qu'il s'en aperçut malgré lui.

- Qu'est-ce que c'est que ça ? dit-il en s'interrogeant lui-même.

Il s'approcha et lut la feuille en entier.

- Ma foi, est-ce possible ! s'exclama-t-il.

- Qu'y a-t-il ? demanda Jessica.

- Mais tu vois bien, dit-il.

- Non, c'est trop haut pour moi.

- Eh bien, ce n'est malheureusement pas l'annonce officielle que le gouvernement laissera dorénavant les gens en paix, et que toi et moi, nous pouvons dorénavant vivre

comme nous voulons. Non, ce serait trop beau. Mais c'est quand même une bonne nouvelle. On dit là que plusieurs appartements avaient été préparés pour de supposés réfugiés – tu sais, toutes ces têtes patibulaires venues du bout du monde, qui regardent tout le monde comme des assassins cherchant leurs proies – eh bien, ces appartements seront désormais mis à la disposition de pauvres bien français, pour un loyer symbolique. Cela inclut les gens « sans domicile fixe », comme c'est dit ici même. Je suis donc bien qualifié pour en avoir un.

À ce moment, un homme solitaire passant par là s'arrêta devant Jessica et Adrien, et leur dit :

- J'ai entendu que vous parliez des appartements mis à la disposition des pauvres. Dépêchez-vous d'en réclamer un, car il en reste déjà très peu.
- Ah, bon ? dit l'oncle.
- Oui, je travaille à la mairie, je le sais.

D'avoir devant lui un fonctionnaire, un membre de la bande, comme il disait, refroidit grandement l'enthousiasme de l'oncle, mais il resta courtois, et même amical.

- J'ai donc une chance ? dit l'oncle.
- Oui, mais dépêchez-vous.
- Même si je suis Français ?
- Oui, oui, continua le fonctionnaire. Pour vous dire la vérité, les réfugiés sont déjà arrivés à Murat, mais la première chose qu'ils ont fait, c'est de se plaindre. Pire que ça, ils ont fait une émeute et ont incendié un petit hôpital.
- Vraiment ? dit l'oncle.
- Oui. Évidemment, le journal local n'en a rien dit, mais le maire était très fâché, et il a ordonné qu'on donne les appartements à des Français du coin à la place.
- Ma foi, dit l'oncle, vive les réfugiés !
- Allez au bureau des logements, à côté de la mairie, dès lundi matin, si vous voulez, et on vous trouvera quelque chose.
- Mais c'est merveilleux, je vous remercie infiniment.

L'oncle oublia un instant que son interlocuteur était fonctionnaire, et il lui serra la main. Puis le fonctionnaire s'éloigna, et Jessica et Adrien continuèrent leur chemin, en coupant par de petites rues, afin d'aller à un parc. Ils y passèrent le reste de la journée d'assez bonne humeur, puis retournèrent au kiosque pour y passer peut-être une de leur dernière nuit. Le lendemain matin, l'oncle partit immédiatement pour le bureau des logements. On venait tout juste d'ouvrir, et il fut le premier reçu. Passé la porte vitrée, il se retrouva devant une grosse femme, qui buvait du café derrière un comptoir. Avant même qu'il put demander quoi que ce soit, elle lui dit, sans le regarder :

- C'est la porte à côté.

L'oncle regarda à gauche et à droite, et vit une porte ouverte. Il s'y rendit, et entra résolument.

- Refermez la porte, lui dit un petit monsieur assis derrière un bureau.

L'oncle ferma la porte, et osa s'asseoir sur une des deux chaises devant le bureau. Le fonctionnaire le regarda en haussant les sourcils, comme s'il avait commis un grand crime en s'asseyant sans y être invité, mais il ne se plaignit pas.

- Vous venez pour les appartements de la commune ? dit-il d'un ton monotone et désabusé.

- Oui, c'est ça, répondit Adrien.

- Vous avez de la chance, il en reste justement un, répondit le fonctionnaire sans y montrer la moindre joie.

- Où est-il ? demanda Adrien.

- Sur la rue Henri Joannon.

- C'est parfait.

- Cela vous convient ? demanda avec ironie le fonctionnaire, tout en le regardant d'un air moqueur.

- Oui, oui, répondit Adrien.

- Je dois vous dire, continua le fonctionnaire en ouvrant un dossier, que je fais mon travail, mais que je désapprouve l'action du maire.

L'oncle trouva extraordinaire qu'un employé désapprouve son patron publiquement, mais ne dit rien.

- Oui, dit le fonctionnaire, comme s'il avait compris la surprise d'Adrien, je désapprouve. Les gens comme vous n'ont pas besoin d'être aidés par l'État. Les étrangers, les homosexuels, les femmes, voilà les vrais et seuls victimes de notre société. J'ai envoyé un petit article là-dessus au journal local, *le Peuple indigné*, et j'espère qu'il sera publié. Mais enfin, pour l'instant, vous pouvez toujours habiter cet appartement. Votre loyer sera de vingt-cinq euros.

Le fonctionnaire, qui regardait le dossier, leva ses yeux moqueurs vers lui, et lui demanda :

- J'espère que vous êtes satisfait ?

- Oui, oui, balbutia l'oncle.

- Dans ce cas, signez ici, dit-il en renversant le dossier vers lui.

Dès qu'Adrien eut signé, le fonctionnaire retourna, assez brusquement, le dossier de son côté, et dit :

- Vous pouvez y aller quand vous voulez, le locataire voisin a les clés. C'est une grande perte pour la commune que d'aider des gens comme vous, mais enfin, tout ça est temporaire. Si au moins vous étiez étranger, sans être un réfugié. Mais vous êtes Français; vraiment, je ne comprends pas qu'on vous aide.

Voyant qu'Adrien ne disait rien, il ajouta :

- Ne croyez-vous pas que le maire est un fasciste ?

Avant qu'Adrien put répondre quoi que ce soit, le fonctionnaire éclata de rire, puis il se leva, lui serra la main et lui fit signe de sortir.

Il y a aujourd'hui des milliers d'Occidentaux à l'esprit mou qui ont parfaitement absorbé la propagande actuelle, et même qui la défendent comme s'ils avaient quelque chose à y gagner. En général, moins ils ont d'esprit, plus ils sont intolérants et plus ils se battent avec violence pour l'imposer à tout le monde. L'oncle, qui avait observé ce phénomène depuis longtemps, oublia donc rapidement l'insolence et l'absurdité du fonctionnaire, et se rendit d'un pas rapide à l'adresse indiquée sur un papier que lui avait remis ledit fonctionnaire. Il trouva l'endroit et sonna à la porte voisine. Une femme ouvrit la porte. Elle avait environ trente-cinq ans, portait une robe de chambre et fumait une cigarette.

- Madame, dit l'oncle, je suis le nouveau locataire de l'appartement à côté. On m'a dit que je trouverais la clé chez vous.

La femme, sans rien répondre, se retourna, disparue chez elle quelques instants, puis revint avec des clés, qu'elle donna à l'oncle.

- Merci mille fois, madame, dit l'oncle, évidemment de fort bonne humeur.

La femme le regarda un moment avec ses yeux lourds, puis referma la porte sans rien répondre.

- Charmant voisinage, se dit l'oncle, mais tant pis. Il est déjà merveilleux que j'aie cet appartement.

Il entra dans l'appartement, parfaitement vide, mais tout propre. De grandes fenêtres éclairaient un salon, une cuisine et deux chambres. Il avait un voisin collé sur lui de chaque côté, mais il y avait une porte sur le devant, qui donnait sur la rue, et une autre à l'arrière, qui donnait sur une petite cour en ciment. Le tout était en vérité plutôt triste, mais parfaitement normal. C'était un rez-de-chaussée sans entrée commune, car l'escalier pour aller aux appartements supérieurs était un peu plus loin, et à l'extérieur.

- Allons vite chercher Jessica, se dit Adrien, après avoir rapidement parcouru son nouveau domaine.

Il referma donc derrière lui, et se rendit au marché. En marchant sur le trottoir, l'oncle relevait la tête comme s'il avait gagné à la loterie. Il était absolument certain que tout irait dorénavant mieux pour Jessica et lui. Pauvre homme ! Pauvres illusions ! Le bonheur sait en montrer autant qu'il en veut. Ce changement en apparence positif eut en fait de fatales conséquences, car il facilita grandement les manœuvres de madame Polas. Mais nous y reviendrons.

L'oncle trouva donc Jessica devant le kiosque. Ils ramassèrent rapidement toutes leurs affaires et se rendirent sans attendre dans leur nouveau foyer. Trop heureux d'habiter un véritable appartement, Jessica et l'oncle firent comme Rousseau : ils y vécurent en invités temporaires, en voyageurs. Ils ne ramenèrent aucun meuble, aucun rideau, aucun tapis; quant aux malles à ouvrir et aux affaires à déballer, ils n'avaient que quelques sacs en plastiques. La vie tranquille reprit son cours. Parfois Zazou venait leur rendre visite. Parfois Julienne venait leur apporter un pâté de mouton ou un reste de bouillabaisse. Elle y ajoutait toujours un gros sac de légumes. Ce bonheur casanier, quasi conjugal dura trois semaines. C'est que pendant que Jessica et l'oncle avaient pour but de vivre heureux et tranquilles, d'autres gens, dans une ville voisine, avaient pour but de les en empêcher. Trois semaines après la visite de madame Polas à l'avocat, la paperasse avait été signée, contresignée, photocopiée, scellée, envoyée, bref, elle était prête. Madame Polas la reçut un matin à son travail, par le biais du service de poste du département des services communautaires (SPDSC). On déposa donc sur son petit bureau en faux bois, dans son petit casier à lapin appelé « cubicule », et où elle était en train d'avaler des mouches, une enveloppe assez grande, avec son nom dans le milieu, et celui de l'avocat dans un coin. Elle bondit immédiatement en apercevant tous ces détails, l'ouvrit avec un cœur palpitant, et quand elle fut certaine que tout était en règle, elle courut à sa voiture, et partit pour Murat.

- Quelle chance j'ai cette fois, se disait-elle en conduisant.

En effet, toute cette paperasse eut put facilement lui être d'un secours très relatif, car on connaissait le nom du méchant à qui enlever Jessica, mais pas son adresse, sa vieille adresse n'ayant plus de valeur, et celle du kiosque n'étant pas officielle. Ce genre de détails au gouvernement peut tout arrêter. Sans adresse, madame Polas aurait dû encore parcourir la ville, peut-être même toute la France, jusqu'au jour où elle aurait put retrouver l'oncle habitant quelque part, et quelque part d'officiel, avec le nom de l'oncle et une adresse notée quelque part en bonne et due forme. Autant dire que son papier de confiscation de Jessica ne lui aurait pas été très utile. Mais, à sa grande surprise, il y avait une adresse, l'adresse du nouvel appartement; et un détail tout juridique, presque criminel et tyrannique, précisait qu'il en était locataire depuis le 10 septembre, c'est-à-dire trois semaines plus tôt. La machine gouvernementale pour voler Jessica à monsieur Yvetot, dirigée par un fonctionnaire anonyme, s'était donc mise en marche le jour même qu'un autre fonctionnaire donnait au même monsieur Yvetot un appartement plus ou moins gratuit. Miracle de la bande au pouvoir, dont les tentacules sont devenues si nombreuses, qu'elles agissent sans se connaître, et pourtant sans jamais laisser filer une de leurs proies !

Dès qu'elle arriva à Murat, madame Polas se rendit directement au quartier général de la police. Elle montra sa paperasse au grand chef, et quelques heures plus tard, elle sonnait au nouvel appartement d'Adrien, escortée par deux policiers.

- Jessica, dit Adrien assis par terre dans le salon avec sa nièce, va donc ouvrir. Si c'est Zazou, dis-lui d'aller acheter une bière ou deux.

Jessica se leva et alla ouvrir la porte sans fenêtre. Mais dès qu'elle aperçut madame Polas, elle referma et verrouilla si vite la porte, que ni madame Polas ni les deux policiers eurent le temps de l'en empêcher.

- Oncle ! s'écria Jessica en s'élançant dans le salon, c'est elle, elle est revenue ! Et il y a deux flics avec elle !

L'oncle n'eut pas le temps de remarquer avec tendresse et reconnaissance que sa nièce utilisait peu à peu son vocabulaire, et appelait les ci-devant agents de la paix, des « flics »; il bondit sur ses pieds, regarda rapidement par une des fenêtres de derrière, ramassa son sac et celui – bien petit – de Jessica, et ouvrit la porte, celle de derrière, évidemment.

- Vite, fuyons, dit-il à Jessica, avant de sortir rapidement, suivit de la jeune fille.

Une fois dans la cour, ils enfilèrent une petite ruelle et se retrouvèrent sur la rue voisine, parallèle à celle de l'appartement. De leur côté, les policiers cognaient violemment à la porte, en criant « ouvrez ! »; pendant que madame Polas collait son visage sur une des fenêtres pour voir à l'intérieur. Quand elle aperçut Jessica et l'oncle qui sortaient de l'autre côté, elle cira :

- Ils se sauvent, contournez le pâté de maisons !

Les trois partirent à la course, mais une fois arrivés sur l'autre rue, ils ne virent personne.

- Idiots ! ne put s'empêcher de s'écrier madame Polas dans son dépit, vous auriez dû vous séparer, un devant et un derrière.

Les policiers ne répondirent rien, mais l'un d'eux appela du renfort avec son radio. Pendant une heure, des voitures de police sillonnèrent tout le quartier, mais sans retrouver les fugitifs. Jessica et l'oncle avaient en effet eu la chance de voir arriver Zazou dans sa petite voiture très usagée, achetée à crédit.

- Qu'est-ce qui se passe ? s'écria-t-il en s'arrêtant.

- Plus tard, rebrousse chemin et sort de la ville, lui répondit l'oncle pendant qu'il entraînait dans la voiture avec Jessica.

Ils furent hors de la ville en moins d'une minute, car la campagne est encore proche dans certaines villes de France.

Madame Polas avala sa défaite, et retourna à Limoges. Son visage fut d'un rouge vif tout le reste de la journée, dû en partie à la colère, et en partie à la honte, car elle s'en voulait de n'avoir pas été plus prudente. Le soir venu, elle perdit beaucoup de cheveux, certains à cause de sa nervosité, et d'autres parce qu'elle se les tirait souvent en s'écriant : Ah non, je n'aurai donc jamais cette Jessica ! Il s'en fallut de peu qu'elle se fit aussi un gros ecchymose sur le front, à force de taper dessus avec le poing fermé de sa main gauche ou de sa main droite. Mais enfin, elle survécut, et ne devint point chauve.

Quant à Jessica et Adrien, ils s'éloignèrent de trois autres kilomètres, avant de demander à Zazou de s'arrêter.

- Mais venez habiter chez moi, j'ai une chambre chez un ami, près du pont.
- Non, non, répondit l'oncle. C'est trop dangereux, je ne peux pas le permettre. Les flics vont patrouiller plus que d'habitude, il vaut mieux qu'on soit hors de la ville, et qu'on n'y retourne plus pour un certain temps.
- C'est comme tu veux, répondit Zazou. As-tu au moins de l'argent ? Julianne ne viendra pas te donner à manger ici.
- Non, je n'ai pas d'argent.
- Alors tiens, dit-il en fouillant dans ses poches, prends le peu que j'ai.
- Merci, Zazou, dit l'oncle, en acceptant les quelques billets fripés que lui donnait son ami. Je te rendrai tout ça bientôt.
- C'est comme tu veux, répondit Zazou, qui n'était pas le genre d'homme à contredire quelqu'un inutilement, bien qu'il aimait donner des précisions, quand l'occasion le lui permettait.

Zazou retourna à Murat, et nos deux fugitifs marchèrent le long de la route. Après quelques minutes, l'oncle vit une maison au loin, sur le bord d'une colline, de l'autre côté d'un champ. C'était une maison en pierres, de deux étages, sans portes ni fenêtres, et donc probablement abandonnée. Les deux traversèrent le champ, et virent que la maison était effectivement abandonnée, et servait seulement à entreposer du foin. Hors le foin qui remplissait toute une moitié du rez-de-chaussée, il n'y avait absolument rien dans la maison. Mais cela n'est pas tout à fait juste, il y avait aussi le vent qui entraînait de partout, et quelques vieilles toiles d'araignées. Ils entrèrent dans la maison, et s'assirent par terre, le dos au mur.

- Il faudra que cela fasse, dit l'oncle. Mais en fait, on est plutôt bien ici, tant que le fermier ne viendra pas mettre d'autre foin ou prendre celui qui est ici. Par chance, j'ai un drap et une housse dans mon sac. Je bourrerai la housse de foin, et cela te fera un très bon matelas. Moi, je dormirai à côté de toi, directement sur le foin. Ne sortons pas de la journée, pour être plus prudents.
- Tu as raison, dit Jessica.
- Mais demain, puisqu'on est tout près de Saint-Flour, j'irai voir un avocat. Il doit y avoir un moyen légal de mettre fin à tout cela, sinon cette madame Polas ne nous lâchera pas.
- C'est une méchante, dit Jessica. Je ne t'ai pas raconté où elle m'a amené, la première fois que je l'ai vue. Ce n'est pas pour le gouvernement qu'elle me veut, c'est pour elle.
- Que veux-tu dire ? demanda l'oncle.
- Elle garde des enfants prisonniers dans un immeuble de Limoges, afin de servir d'esclaves à de vieilles femmes.
- Ah, l'immonde créature ! dit l'oncle. Elle est encore pire qu'un fonctionnaire ordinaire. Elle se sert du gouvernement pour aider sa propre turpitude. Il faut la dénoncer.
- J'ai bien voulu, mais on ne m'a pas cru.
- C'est parce que tu es une enfant. Mais j'irai voir un avocat quand même, dès demain, et je lui en parlerai. Si je vais simplement voir la police, ils sont assez stupides pour me

mettre en prison, puis pour avertir tranquillement madame Polas, sans croire à ce que je dis.

- Je suppose que tu as raison, dit Jessica.

- Évidemment que j'ai raison. On ne croit que les forts ou les fausses victimes aujourd'hui. Pendant que je serai à Saint-Flour, tu resteras ici. J'essaierai de rapporter à manger, et nous habiterons ici quelques jours.

- Il fera bien sombre ici, cette nuit, loin de toute habitation, dit Jessica.

- Oui, mais qu'y puis-je ? Le sort veut qu'on ne puisse jamais habiter longtemps au même endroit. Ha, ha, je crois qu'on est pareil là-dessus, tu n'es restée que quelques jours dans l'orphelinat, quelques jours chez ta tante. Te voilà avec moi, et ce n'est pas mieux. Je vais prier tous les soirs pour devenir sédentaire. Espérons que Dieu veuille bien m'écouter.

- Sédentaire, mais pas en prison, dit Jessica, avec un timide sourire.

- Tout à fait juste, Jessica, répondit l'oncle. Tu commences à tout comprendre.

Ils restèrent toute la journée dans la maison abandonnée, n'osant sortir ni pour trouver quelque chose à manger, ni pour visiter les environs. Quand le soir fut venu, l'oncle bourra la housse de foin, et l'offrit à Jessica. Après de telles aventures, le sommeil fut profond pour tous les deux. Le lendemain, l'oncle se réveilla le premier, et alla s'asseoir le dos au mur, près d'une des ouvertures de fenêtre, sans cadre ni vitre. Jessica dormait encore, étendue sur le ventre, à quelques mètres de lui. Le soleil de l'aube entraînait tout frais par l'ouverture et éclairait le corps de Jessica. Le drap qui la couvrait avait été repoussé pendant son sommeil, et on voyait un peu sa taille et le bas de son dos, entre son chandail et son pantalon. Ses cheveux tombaient de côté comme une cascade, le long de son cou, et le soleil semblait les faire scintiller.

- C'est vrai qu'elle est belle, se dit l'oncle en la regardant. Si la nature ne change pas son cours, ce sera une vraie déesse quand elle aura quinze ans. Ma fois, elle est déjà magnifique. Espérons qu'elle restera gentille, et que sa beauté n'en fera pas une autre égoïste.

Jessica poussa alors une espèce de gémissement, se retourna sur le dos, et ouvrit les yeux.

- Bonjour, lui dit son oncle.

- Bonjour, mon oncle, lui dit Jessica en tournant vers lui son joli visage.

- Il est encore tôt, mais j'ai une bonne distance à faire jusqu'à Saint-Flour, alors je vais y aller maintenant. Toi, restes ici, et attends-moi.

- D'accord, mon oncle, répondit-elle.

Adrien sortit de la maison, traversa le champ et se rendit à pied, en suivant un chemin qui serpentait dans la campagne, mais suivait de loin la route principale. Une fois à Saint-Flour, il trouva un bureau d'avocat sur la rue Atrapnigot, qui en compte plusieurs, peut-être simplement parce que le tribunal est juste à côté. Il entra et demanda à une secrétaire si un avocat pouvait le recevoir. La secrétaire, une femme d'environ vingt ans, avec des ongles très longs et qui soufflait sur une tasse de café, fit une grimace en apercevant les vêtements vieux et disparates d'Adrien. Elle lui répondit immédiatement :

- C'est cent euros la consultation.
- Je vois, répondit Adrien, et il sortit.

Une fois dehors, il maudit le sort d'être devenu un clochard, et de ne pouvoir aider sa nièce.

- J'avais complètement oublié qu'il faut de l'argent pour voir un avocat, se disait-il.

Il passa devant un petit bistrot, et décida subitement de dépenser la monnaie qu'il avait au fond de sa poche à acheter un café, et à rester là, dans le bistrot, à regarder le temps passé. Il voulait peut-être ainsi donner le change à la secrétaire, parce qu'il était pauvre. Il se disait peut-être inconsciemment que lui aussi pouvait boire du café. Ou peut-être, comme c'est souvent le cas chez les pauvres, voulait-il gaspiller le peu d'argent qu'il avait sur quelque chose de passablement inutile, et faire ainsi semblant, pendant une heure ou deux, qu'il en avait davantage. Il entra donc dans le bistrot, et avant d'aller s'asseoir à une table, commanda un café au comptoir. Le café arriva rapidement et il commença à le boire lentement, avec un air triste et abattu, seul devant une petite table. Il y avait à côté de lui un homme qui lisait un journal. Il portait un veston propre et neuf, mais assez ordinaire, et regardait parfois son voisin avec une curiosité bienveillante. Il avait sans doute, ce matin-là, une furieuse envie de discuter avec quelqu'un, alors que tous ses amis étaient partout dans la ville, sauf au bistrot, car subitement, et en quelque sorte sans raison, il dit à Adrien :

- Vous m'avez l'air bien triste. Que vous arrive-t-il ?

L'oncle, qui ne demandait pas mieux que d'être consolé, même par un inconnu, lui répondit :

- Je suis venu ici pour voir un avocat sur cette rue.
- Et c'est très approprié, nous sommes en quelque sorte dans le quartier des avocats, répondit l'inconnu.
- Oui, dit l'oncle, mais je n'ai pas d'argent.
- Il en faut, effectivement, dit l'inconnu. L'avocat et l'argent sont deux amis qui n'aiment pas être séparés pour bien longtemps.
- Je sais, dit l'oncle sans sourire.
- Mais permettez-moi, cher monsieur, je peux peut-être vous aider. Vous m'êtes bien sympathique, et je veux faire quelque chose pour vous tout à fait sans aucune rémunération financière, ou comme qui dirait, absolument gratuitement.
- Vous êtes avocat ? dit l'oncle.
- Non, conseiller juridique. C'est la même chose, mais sans le permis.

L'oncle lui raconta alors brièvement ce qui lui arrivait.

- Et vous voudriez avoir la garde officielle de cette jeune fille, dit le conseiller juridique.
- Oui, évidemment.

- Je crois que ce sera difficile. Les lois aujourd'hui sont toutes plus absurdes les unes que les autres, ou pour être plus exact, elles ont toutes pour but, non la préservation de la société, mais sa destruction. Voilà pourquoi elles s'acharnent beaucoup sur la famille. La famille est un des piliers de la société, comme tout le monde sait. Moi-même, j'étais avocat auparavant, mais j'ai dû abandonner, après m'être plaint d'une nouvelle loi. Comme tous les avocats, j'acceptais chaque nouvelle loi sans faire la moindre remarque désobligeante, et j'aurais même applaudi l'existence de deux lois disant chacune exactement le contraire l'une de l'autre, si cela aurait pu me servir à quelque chose. Mais cette nouvelle loi fut la goutte de trop. Elle changea mon âme, oui monsieur, et je dû changer de métier.

- Cela arrive, dit l'oncle tout bas. Quand c'est trop, c'est trop.

- Ce fut la goutte qui brise le dos du chameau, ou le brin de paille qui fait déborder le vase, comme on dit.

- Je comprends cela. Mais quelle était donc cette loi ?

- Et bien le gouvernement, dans un soucis de destruction vraiment exemplaire, décida qu'il était dorénavant interdit de conseiller à une femme de ne pas tuer son bébé.

- Je ne vous suis pas, dit l'oncle.

- Et bien voilà. Supposez une femme enceinte. Peut-être n'a-t-elle jamais eu d'enfants, peut-être cet enfant à naître est une surprise et elle se croit débordée; quoi qu'il en soit, elle n'est pas heureuse, du moins à ce moment-là. Maintenant, si un homme lui dit : « ma chère, vous devriez le faire tuer », à cet homme-là, le gouvernement ne fera rien, ou peut-être lui donnera-t-il une subvention, s'il en demande une. Mais si un autre homme dit à cette femme : « ma chère, vous ne devriez pas le faire tuer », cet homme-là, le gouvernement le mettra dorénavant en prison.

- Vous êtes sérieux ?

- Tout à fait, on n'invente pas ce genre d'absurdité. Il n'y avait rien auparavant de plus dénaturé qu'une femelle qui tue ses enfants; maintenant il y a quelque chose : un gouvernement qui met en prison le bon samaritain qui essaie de sauver une mère et son enfant.

Sur ce, le conseiller juridique prit une grande respiration, parut heureux de son petit discours – peut-être cela lui rappelait-il les plaidoiries – et but une gorgée du café qui était devant lui. L'oncle hocha la tête, et prit aussi une gorgée de café.

- La société est plus finie que je ne croyais, dit-il en reposant sa tasse sur la table.

Ensuite, il se redressa sur sa chaise, et dit :

- Mais pour en revenir à mon affaire, que me conseillez-vous ?

- De fuir, répondit le conseiller.

- Comment !

- Oui, de fuir. Toutes les lois sont contre vous. Vous êtes un homme, vous êtes Français, vous êtes pauvre, et en plus vous faites partie de la famille. Si vous étiez une femme, et que cette petite fille était une complète inconnue, vous auriez une chance, mais son oncle ! Évidemment, aucun juge en France ne vous laissera vous occuper d'elle. Et quand à votre histoire de bordel pour femmes, dont selon vous cette madame Polas est la

patronne, cela ne change absolument rien. Fut-elle une femme à femmes, ayant déjà assassiné des dizaines d'enfants, cela ne changerait rien. Elle est fonctionnaire, c'est ce qui compte, et quoi qu'elle fasse avec l'enfant, le principal, pour le gouvernement, c'est qu'elle vous l'enlève. Si ensuite cette jeune fille se retrouve dans une famille inconnue mais aimante, ou esclave dans un harem, c'est presque du pareil au même. Je dis presque, car si elle est enfermée quelque part, elle ne peut pas se faire endoctriner à l'école, ce que le gouvernement trouverait évidemment bien dommage. Mais le plus important, c'est encore de vous enlever votre nièce, et de briser une famille.

- Alors je fuirai, dit l'oncle d'un air abattu.

- C'est ce que vous avez de mieux à faire. Ne faites rien contre cette madame Polas. Cachez-vous. Changez de nom et vivez comme vous voulez, sans demander la permission à qui que ce soit. Parce que cette permission, de toute façon, on vous la refusera.

- Je vous crois, dit l'oncle.

Le conseiller parut satisfait de l'effet qu'il avait produit, et prit une autre gorgée de café.

- Mais je n'ai rien. C'est assez facile de vivre avec rien si on est toujours dans le même quartier, et que tout le monde vous connaît, mais s'il faut vivre comme un fugitif !

- Vous avez assez pour vous payer un café, dit le conseiller en le regardant du coin de l'œil.

- Oui, et puis ensuite, rien, ou presque rien. Quelques euros prêtés par un ami. Demain ou après-demain, il ne me restera qu'à manger de l'herbe, ou à quêter.

- Mais non, mais non. Si vous aviez étudié ce qu'il faut, je vous prendrais comme commis, mais je suppose que vous n'avez pas étudié ce qu'il faut. Acceptez quand même un petit quelque chose. Ce sera ma bonne action de la journée.

Il fouilla dans une de ses poches et en retira un billet de dix euros, qu'il donna à Adrien.

- Merci, dit l'oncle, vous êtes un brave homme.

- J'essaie, j'essaie, dit le conseiller.

Il regarda ensuite sa montre, et dit :

- Déjà dix heures, comme le temps file aujourd'hui; et moi qui a tant de dossiers à examiner.

Il se leva, serra la main à Adrien, et sortit du bistrot. L'oncle resta mélancolique quelques instants, puis il paya et sortit lui aussi.

Quand l'oncle entra dans la maison abandonnée, il vit une planche posée sur deux grosses roches, sur laquelle étaient quelques pommes. Sa nièce descendit alors avec entrain l'escalier qui reliait les deux étages de la maison et alla lui donner une bise sur chaque joue.

- Regarde, j'ai fait une table, et j'ai ramassé quelques pommes. Il y a un pommier juste à côté, avec assez de pommes pour passer tout un hiver, si on a envie de survivre en mangeant uniquement des pommes.

- Mais c'est charmant, dit Adrien, qui ne pouvait être triste bien longtemps en présence de Jessica, et qui oublia la conclusion peu joyeuse de son entrevue avec le conseiller.

Il lui semblait qu'être fugitif, mais avec Jessica, c'était encore un sort beaucoup plus favorable qu'avoir une vie normale, mais être sans elle.

- Il ne manque que deux chaises, continua-t-il en souriant.

- Mais non, car il y a là deux ballots de foin qui feront l'affaire, si vous les traînez jusqu'ici.

- Je vois, il ne manque plus que le chauffage central.

L'oncle ramassa une pomme, prit une bouchée, puis dit à Jessica, tout en mangeant :

- Vois-tu, j'ai rencontré quelqu'un, et selon lui, il faut continuer à se cacher. J'étais bien abattu, je l'avoue, mais tu m'as l'air si heureuse et si insouciant, que je crois que je vais faire comme toi. Après tout, j'étais assez insouciant moi aussi, avant que tu viennes me rejoindre sous le pont, bien que pas si heureux.

- Moi, dit Jessica, tant que je suis loin de madame Polas, je suis satisfaite, du moins pour l'instant.

- C'est cela. Soyons fugitifs, pour rien, et dans notre propre pays, mais ne nous plaignons pas trop. La société est pourrie, que pouvons-nous y faire ?

Les deux se regardèrent en souriant quelques instants, puis éclatèrent de rire. Ils passèrent encore une très bonne nuit, cette fois après une journée sans poursuite, ni drame d'aucune sorte. Ainsi les derniers seront les premiers, et peut-être un jour la société ira-t-elle mieux.

Trois jours après la fuite de Jessica et d'Adrien, madame Polas était assise dans le grand salon de son lupanar. Une belle lumière tamisée mais assez forte éclairait les beaux meubles, les lourds rideaux, les plantes dans de grands pots, et donnait une atmosphère chaleureuse et vieillotte à la pièce. Elle était bien enfoncée dans un fauteuil, un verre de vin était posé à côté d'elle sur une petite table, et elle avait un air mélancolique. Deux vieilles femmes étaient assises dans un canapé devant elle; la jeune femme hommasse était dans un fauteuil. Il était onze heures du matin, et la présence de ces trois clientes, à une heure pareille, prouvait assez qu'elles passaient la moitié de leur vie dans cet endroit.

- Vraiment, dit l'une des vieilles, après un court silence, cette jeune fille, que vous nous avez présentée il y a deux ou trois semaines, elle me manque énormément.

- Et moi aussi ! s'exclama la femme hommasse en gigotant subitement dans son fauteuil. J'allais faire une exception pour elle.

- Pourquoi nous la montrer, si c'était pour la cacher ensuite ? continua la vieille.

- Je ne la cache pas, dit madame Polas, je ne sais pas où elle est. Je vous ai déjà dit qu'elle n'est plus ici. Après l'incident avec notre amie, je ne l'ai pas retrouvée. Ou plutôt

si, je l'ai retrouvée, mais elle a réussi à s'enfuir, grâce à cette bande de chenapans du centre d'hébergement. Ensuite, c'est avec son oncle qu'elle s'est enfuie.

- En avez-vous une autre semblable ? dit la vieille en tirant ensuite longuement une bouffée de fumée à sa cigarette.

- Non, non, malheureusement, répondit madame Polas avec un air agacé.

À ce moment, l'employée vint murmurer quelque chose à l'oreille de madame Polas.

- C'est bien, j'y vais, dit-elle à l'employée, qui quitta immédiatement la pièce.

Madame Polas se leva ensuite en disant :

- J'ai une visite, je reviens dans un instant.

Pendant que madame Polas discutait avec les trois femmes désœuvrées et déçues, le barbu avait sonné à la porte, s'était fait ouvrir par l'employée, puis conduire dans le bureau de madame Polas. Celle-ci le trouva assis confortablement, avec son attitude insatisfaite, brutale et rusée habituelle.

- Que me vaut le plaisir de votre visite ? dit madame Polas sans enthousiasme, et en s'asseyant devant le barbu.

- J'ai besoin de vous, dit-il. Je n'ai pas retrouvé cette Jessica, et j'avais déjà promis de fournir l'enfant à la prochaine rencontre de ..., disons de mon association. J'en ai besoin pour un rituel, vous savez ?

- Pas exactement, mais je ne veux pas savoir les détails.

- Quoi qu'il en soit, il me faut un enfant. Je veux une fille, aussi belle que Jessica.

- Ce sera difficile, dit madame Polas.

- Vous me devez un enfant ! s'écria le barbu en colère. Choisissez ici la fille que vous voulez, mais amenez-moi-en une immédiatement.

- Vous êtes bien exigeant subitement, mon cher. Auparavant, vous me demandiez un enfant assez rarement. Je crois que la dernière fois, c'est ...

- Je m'arrangeais, mais j'ai vu Jessica, et j'ai perdu des jours à surveiller inutilement son cousin. Je n'ai plus de temps, alors donnez-moi une fille immédiatement.

- Je n'ai pas grand-chose, vraiment.

- Faites ce qu'il faut !

Madame Polas, fort importunée, et qui aurait aimé jeter le barbu dehors, parut songer un instant, puis dit :

- Tout ce que je peux faire, c'est d'aller chercher un enfant au centre d'hébergement. Mais vraiment, c'est risqué, et j'aurais préférée ne pas le faire pour un certain temps.

- Tant pis pour vous, allez-y immédiatement. Je vous attends ici.

L'ordre péremptoire du vieux barbu ne permit pas à madame Polas d'argumenter. Elle se leva et sortit du bureau. Elle informa son employée qu'elle allait s'absenter quelques instants, sortit de l'immeuble et entra dans sa voiture. En se rendant au centre

d'hébergement, elle jurait de se venger et de voir un jour le vieux barbu mort devant elle. Une fois arrivé, elle se rendit directement au bureau de la directrice.

Madame Sital était assise à son bureau et sourit en voyant madame Polas.

- Que puis-je faire pour vous ? dit-elle en se levant et en serrant la main à la représentante des services sociaux.
- Pas grand-chose, mais quand même, dit-elle.
- Des nouvelles de la petite Jessica ? interrompit madame Sital.
- Non, non. Mais cette jeune fille, comment dites-vous ? Jessica, a été prise en charge par un autre département. Je ne m'en occupe plus. Mais venons-en immédiatement à ce qui m'amène ici, si cela ne vous dérange pas. J'ai reçu une proposition pour adopter une jeune fille, n'importe laquelle, et je crois qu'une de vos pensionnaires ferait parfaitement l'affaire. C'est un peu inhabituel, je sais, mais je vais aller la présenter moi-même. Les futurs parents adoptifs préfèrent ne pas venir ici.
- C'est comme vous voulez, madame Polas. Et quelle est celle que vous voulez amener ?
- Samok, la petite bohémienne. Elle est bien encore ici ?
- Oui, oui. Vous savez bien que la plupart des enfants ici ne sont pas orphelins, mais Samok a effectivement perdu ses parents.
- Tout est donc en ordre, bégaya madame Polas, qui dans sa hâte avait choisit Samok parce qu'elle était la plus jolie, mais avait oublié que ses parents, jusqu'il y a peu, étaient en prison, et non au cimetière.

Mais la providence, dont les calculs sont un mystère, avait fait en sorte que le père avait été assassiné en prison, et que la mère, dans une autre prison, s'était pendue en apprenant la nouvelle. Ce double drame s'était produit juste après le départ de Jessica du centre d'hébergement.

- Bon, dit madame Sital, alors j'espère que tout ira bien. Il vaut mieux qu'elle grandisse dans une famille que dans un centre d'hébergement, évidemment.
- Oui, oui, dit madame Polas, évidemment. Nous voulons ce qu'il y a de mieux pour elle.

Madame Sital se leva et fit quelques pas pour sortir, quand madame Polas se leva aussi, avec la rapidité d'un éclair, et se plaça devant la porte.

- Écoutez, dit-elle à la directrice, d'un ton de confiance. Vous savez que Samok ne m'aime pas beaucoup. Je ne suis pas une étrangère, pour tous ces enfants, mais je ne sais pas pourquoi, ils se méfient de moi. Une chance que la vraie charité ne demande pas de remerciements, sinon je serais malheureuse. Mais enfin, c'est à moi de l'amener, alors je crois qu'il faut procéder par ruse.
- Par ruse, madame Polas ?
- Oui. Ne lui dites pas que c'est moi qui l'amène quelque part. Allez simplement la conduire à ma voiture, et placez-la à l'arrière. Je vais vous donner les clés, et je vous attendrai ici.
- C'est comme vous voulez, madame Polas, répondit la placide madame Sital.

Madame Polas la laissa passer, et la directrice se rendit aussitôt au dortoir, où elle croyait trouver les enfants. Effectivement, ils étaient tous là.

- Viens avec moi, dit-elle à Samok.
- Que se passe-t-il ? demanda-t-elle.
- Une famille demande à te voir.
- Déjà ! dit Rachid. Les corps de ses parents ne sont pas encore froids qu'on se la dispute. C'est surprenant.
- Rachid, dit madame Sital, montrez un peu de respect pour les morts, et pour les sentiments de Samok.
- Oh, moi, madame, dit Samok, je ne les connaissais pas beaucoup. Ma mère m'envoyait quêter sur les places publiques, et mon père disparaissait souvent pendant plusieurs jours. C'est tout ce dont je me souviens d'eux.
- Ah, vous voyez, madame la directrice, dit Rachid, il n'y a pas de tristesse ici. Nous, on est toujours content. Et à quoi elle ressemble, cette famille, peut-on tous aller la voir ?
- C'est qu'elle n'est pas venue ici, dit madame Sital. Quelqu'un va amener Samok à leur maison, et elle reviendra ensuite.
- Tiens, c'est pas régulier, ça. C'est des ministres, de riches banquiers ? demanda Rachid avec ironie.
- Non, non, dit madame Sital, enfin je suppose que non. Ils sont peut-être trop timides pour venir ici. Quoi qu'il en soit, suis-moi, Samok.
- J'apporte toutes mes affaires ?
- Mais non, puisque je viens de dire que tu reviens ici ensuite.

La directrice prit la petite bohémienne par la main, et l'amena avec elle aussitôt. Tous les enfants se précipitèrent à la porte, et la regardèrent s'éloigner dans le corridor. Tous, sauf Rachid, qui s'était plutôt précipité à la fenêtre.

- Je serais bien curieux de voir qui fait le transport pour cette famille de saintes-nitouches, dit-il.

Comme madame Polas le lui avait demandé, la directrice amena Samok à la voiture, et la fit asseoir à l'arrière. Tout comme dans les voitures de police, la banquette arrière de la voiture de madame Polas était séparée de la banquette avant par une vitre en plastique incassable. Madame Polas enlevait en général cette vitre, qui était amovible, mais elle l'avait évidemment installée pour l'occasion. On ne pouvait pas non plus ouvrir les portières de derrière par l'intérieur, ce qui est déjà courant dans de nombreuses voitures, destinées sans aucun doute aux parents qui ont des enfants un peu attardés.

Effectivement, et c'est très sérieux, le nombre d'enfants attardés, imbéciles, stupides, ou même autistiques, augmente chaque année. Une des causes, soit dit en passant, est l'utilisation des machines à ultrasons sur les femmes enceintes – ce que les femmes enceintes ont donc intérêt à éviter. Mais la stupidité des adultes étant presque aussi grandes que celles des enfants attardés, je me contenterai de conseiller aux futures mères, qui n'éviteront évidemment pas les machines à ultrasons, d'acheter des biberons, des landaus, des jouets, des lits à barreaux et des vêtements pour bébés plus solides que d'habitude, car leurs futurs enfants ressembleront probablement davantage à des fauves

déchaînés qu'aux petits de l'Homme. Pour en revenir à Samok, elle fut donc laissée dans la voiture, et la directrice revint à son bureau, pour annoncer à madame Polas le succès complet de sa mission. Madame Polas reprit ses clés, serra la main de madame Sital, et se rendit immédiatement à sa voiture. En voyant arriver madame Polas, Samok eut froid dans le dos, et essaya d'ouvrir les portières, évidemment en vain. Elle se mit ensuite à taper dans les vitres des portières, malheureusement beaucoup trop solides pour ses petits bras, et dans celle en plastique, conçue spécialement pour retenir les passagers récalcitrants.

- Laissez-moi partir ! cria-t-elle à madame Polas dès qu'elle fut dans la voiture.
- Mais non, mais non, calmez-vous, jeune fille.
- Je sais où vous m'amenez, et ce n'est pas dans une famille. Tout le monde sait au centre d'hébergement que vous avez un donjon pour les enfants, même si personne ne sait où il se trouve.
- Des racontars d'enfants, dit madame Polas en démarrant la voiture. Il n'y a ni donjon, ni dragon, ni sorcière, seulement une bonne famille aimante qui vous attend à cet instant même.
- Vous êtes une menteuse ! cria Samok.

Cette épithète piqua l'amour-propre de madame Polas, même s'il était assez justifié, et peut-être même justement parce qu'il était assez justifié, car elle se retourna subitement, toute espèce d'amabilité ayant disparue, et dit à la bohémienne :

- Maintenant, vous allez vous la fermer, petit chenapan, ou ça ira pas très bien pour vous. Tenez-vous tranquille, et cessez de m'embêter.
- Méchante femme, dit Samok en s'enfonçant dans son siège, monstre, vipère !
- C'est ça, c'est ça, dit madame Polas, les insultes ne vous aideront pas. Hé, hé, contre le vieux barbu non plus, ça risque de ne pas être très efficace.
- Un vieux barbu ? demanda Samok. Quel vieux barbu ?

Mais madame Polas ne fit plus attention à la jeune bohémienne. Elle sortit du stationnement et roula sur la rue, justement devant la fenêtre où se trouvait Rachid, avant de continuer son chemin tranquillement.

- Ah ! s'écria le petit Afghan, je l'ai reconnue, c'est madame Polas. Après avoir enlevée Jessica, elle enlève maintenant Samok !

Il se retourna et cria aux autres enfants :

- Il faut la délivrer !

Aussitôt, ils se précipitèrent tous à l'extérieur, et se mirent à poursuivre la voiture. Comme les voitures, en général, et même quand on conduit le plus civilement possible, vont plus vite que des enfants, Rachid et ses amis allaient bientôt perdre de vue celle de madame Polas, quand ils aperçurent en courant deux vélos qui traînaient sur une pelouse. Immédiatement, et presque sans cesser de courir, Rachid et Astam enfourchèrent les

vélos et continuèrent la poursuite, laissant derrière eux Assim et Iti, et reprenant rapidement le retard perdu sur madame Polas. Celle-ci, heureuse et assez énervée à la fois, ne remarquait pas qu'elle était suivie, d'assez loin, par deux petits vélos, montés par un Afghan et un Albanais. Quand elle stationna dans la rue devant son établissement, elle n'eut le temps que d'ouvrir la portière et de faire sortir Samok, avec force claques, car la jeune fille se débattait, avant que Rachid et Astam apparaissent au bout de la rue. Madame Polas les aperçut, les reconnut, et tira rapidement sa victime vers la porte. Mais elle ne pouvait ouvrir la porte tout en tenant Samok, qui criait et frappait madame Polas autant qu'elle le pouvait. Les claques de madame Polas, agrémentées de quelques coups de poings dans les côtes, ne semblaient pas avoir d'effet sur la bohémienne. Cela permit aux deux garçons de les rejoindre. Ils sautèrent de leurs vélos comme de véritables athlètes, ou comme s'ils avaient grandi dans un cirque, et se jetèrent tous les deux ensemble sur madame Polas, qui tomba par terre. Aussitôt, Samok se sauva dans la rue et rencontra bientôt Assim et Iti qui arrivaient à bout de souffle, ayant réussi à toujours suivre de loin les deux garçons à vélos. Ces deux garçons rouaient de coups madame Polas, et dans leur entrain n'avaient peut-être même pas remarqué que Samok n'était plus avec eux, quand la porte de l'immeuble s'ouvrit lentement. C'était l'employée, qui entendant du grabuge dehors, allait voir ce qui se passait. Rachid s'en aperçut et ouvrit la porte toute grande. En voyant sa patronne par terre et tout écorchée, l'employée se précipita vers elle. Astam avait cessé de frapper, et restait debout, hors d'haleine.

- Pauvre madame Polas, dit l'employée en s'abaissant pour mettre sa tête ensanglantée sur ses genoux. Qu'est-ce que ces brutes vous ont fait !

Le barbu apparut alors à son tour dans l'ouverture de la porte. Rachid ne l'avait jamais vu, mais sa présence l'empêcha d'entrer, comme il avait prévu de le faire. Aussi, se retourna-t-il plutôt vers madame Polas, et lui cria-t-il :

- Que cela vous serve de leçon ! Je ne veux plus vous voir au centre d'hébergement.

Il tapa ensuite sur l'épaule de Astam , et les deux garçons s'enfuirent. Ils rejoignirent Samok et les deux autres, trop fatigués de leur course pour continuer, et qui regardaient de loin avec Samok ce qui se passait devant l'immeuble.

- Partons, dit Rachid. Je crois qu'elle ne paraîtra plus au centre d'hébergement pour un certain temps.

Sur ce, les enfants tournèrent le coin de rue, et disparurent. L'employée réussit péniblement à relever madame Polas, sous le regard méprisant du barbu, qui laissait faire sans les aider le moindre. Tous les trois rentrèrent et se rendirent au bureau de madame Polas, où l'employée déposa sa patronne sur le divan, avant de s'asseoir à côté d'elle. Le barbu s'assit dans un fauteuil, et dit à madame Polas :

- Vous ne pouvez rien faire correctement. Non seulement vous avez laissé échapper cette jeune fille, mais les autres enfants ont vu où vous l'amenez. Ils vont maintenant vous dénoncer.

- Non, balbutia madame Polas en palpant sa mâchoire, on ne les croirait pas.
- Qu'est-ce que vous dites là. Évidemment qu'on les croira. Cinq enfants qui ont tout vu. Votre commerce sera bientôt fermé, mais je vous dis tout de suite que je nieraï savoir ce qui se passait ici. Vous irez en prison, c'est tant pis pour vous, cela vous apprendra à tout faire en amateur. Moi, je n'irai pas vous visiter.

Il déposa ses mains sur ses genoux, et se leva lentement. Avant de sortir du bureau, il se retourna et dit à madame Polas :

- Quant au paiement du loyer pour ce mois-ci, voyez-y le plus vite possible. J'ajouterai dix pourcent d'intérêts si vous ne pouvez pas payer avant la fin du mois.

Il sortit, et madame Polas se mit à gémir, peut-être plus de désespoir que de douleur. Une fois retournés au centre d'hébergement, les enfants évitèrent d'entrer, pour ne pas rencontrer la directrice, et allèrent s'asseoir au pied d'un gros arbre, à l'arrière de l'immeuble.

- Et maintenant, dit Samok, il faut appeler la police.
- Non, pas tout de suite, dit Rachid. D'abord, extorquons quelque argent à madame Polas. Je suis certain qu'elle fera tout pour garder cet endroit. Après lui avoir prit de l'argent, on la dénoncera. J'irai demain matin là-bas, et je la verrai.

Il fut fait comme Rachid l'avait décidé. Le lendemain matin, vers neuf heures, Rachid alla cogner à la porte du lupanar. Il ne pouvait savoir que ce genre d'endroit est normalement fermé à une heure si matinale. Cependant madame Polas s'y trouvait. Elle était seule dans son bureau. Des tas de paperasses étaient éparpillés sur son pupitre, et les tiroirs du meuble étaient grand ouverts. Elle était avachie dans sa chaise et se disait : « Je pars ou je reste ? Je n'ai vraiment pas envie de fuir. À mon âge, que vais-je faire ? Est-ce un âge pour devenir une fugitive ? Et la pension du gouvernement, vais-je la recevoir plus tard, si je deviens hors-la-loi ? Non, c'est plus fort que moi, il faut que je reste. Peut-être que les enfants ne feront rien. Après tout, ce sont des enfants. »

L'employée vint alors lui dire qu'on cognait à la porte, et qu'elle n'osait ouvrir, de peur que ce soit des policiers. Aussitôt, madame Polas ouvrit de grands yeux, et attendit, immobile comme une statue. Mais elle finit par dire tout haut : « ah, il arrivera ce qui arrivera; je vais aller ouvrir » et elle se leva lentement. Quand elle ouvrit la porte et reconnut Rachid, elle se jeta immédiatement à son cou. Mais d'un geste, il écarta ses bras, bondit en arrière et lui dit :

- Pas de ça ! Je peux vous envoyer en prison quand je veux. Vous avez de la chance que je ne l'ai pas fait. Maintenant, suivez-moi, on va aller discuter dans cette petite ruelle, de l'autre côté de la rue.

Tout ce qui s'était passé la veille avait engourdi les forces de volonté de madame Polas. Aussi, elle obéit simplement, et ils se retrouvèrent dans la ruelle.

- Maintenant, dit Rachid, je vais être incroyablement bon pour vous. Je ne dirai pas à la police ce que vous faites ici. Après tout, ça ne me regarde pas. Mais c'était une erreur d'amener ici Samok. Ça vous coûtera 500 000 euros. Ce sera son dédommagement.
- Quoi ! s'écria madame Polas.
- Et pas un centime de moins. Mais ce n'est pas tout. Ne rien dire, ça mérite une récompense. Ce sera un autre 500 000 euros.
- Vous ne connaissez pas la valeur de l'argent, dit madame Polas.
- Peut-être, mais je connais celle d'être en liberté, répondit Rachid. Tout ce que vous possédez ne serait pas encore assez pour la garder, s'il fallait mettre un prix dessus. Alors choisissez, c'est l'argent, ou la prison.
- Vous en demandez trop. Je peux au mieux vous donner 10 000 euros. C'est tout ce que j'ai.
- Dix mille au lieu d'un million, vous avez du toupet. Alors c'est tant pis pour vous, j'irai voir les flics.
- Bon, bon, s'écria madame Polas, je peux peut-être vous en donner davantage. Mais certainement pas un million.
- Combien ?

Madame Polas, qui ne voulait plus ruser avec l'Afghan, parut réellement calculer ce qu'elle pouvait ramasser.

- J'ai au mieux 100 000 euros.
- Ça fera, dit Rachid. Allez le chercher, je vous attends ici.
- Mais je n'ai pas tout ça avec moi. Laissez-moi au moins la journée, et je vous le donnerai demain.
- C'est d'accord.
- Mais comment puis-je être certaine que ni vous, ni aucun des autres enfants ne dira quoi que ce soit ?
- Il faudra nous faire confiance, dit Rachid en ne pouvant retenir un petit sourire ironique.
- Bon. De toute façon, je n'ai pas le choix, dit madame Polas.

Ils sortirent de la ruelle; madame Polas retourna dans l'immeuble de l'autre côté de la rue, et Rachid retourna au centre d'hébergement.

La journée fut passée par madame Polas dans les banques, et par Rachid et toute la bande dans une exaltation bien compréhensible, celle qui précède toujours à un événement heureux et qui est souvent plus agréable que l'événement lui-même. Rachid, avec une réserve de voyou, mélange de sagesse précoce et de simple prudence, ne voulut pas faire de plans pour l'avenir, mais les autres s'en donnèrent à cœur joie, et surtout les deux filles.

- J'achèterai de beaux vêtements, disait l'une.
- Et moi des bijoux, disait l'autre.
- J'achèterai une voiture, dit Astam.
- Tu ne pourras pas la conduire, tu es trop jeune, dit Assim.
- Ce n'est pas grave, j'attendrai.

- Pour commencer, vous n'achèterez rien du tout, dit Rachid. Si ça fonctionne, on cache l'argent et on attend. Il faudra rester ici au moins quelques semaines, le temps que les flics oublient toute cette affaire. Ensuite, nous verrons.
- Oui, tu as raison, dit Astam. Espérons que cette vieille chipie va cracher l'argent.
- Elle le fera, dit Rachid.

Les enfants continuèrent à rêvasser, sauf peut-être Rachid, et ils se couchèrent heureux.

Le lendemain, à la même heure que la veille, Rachid se rendit dans la ruelle. Malgré lui, son cœur battait la chamade. Bientôt, madame Polas arriva avec un sac en papier. Elle le remit à Rachid sans rien dire, mais avant de se retourner pour partir, elle lui dit :

- Je compte sur toi. On ne dit rien. Quand tu seras plus vieux, viens me voir, on fera des affaires ensemble.

Rachid sourit, comme s'ils allaient se mettre à discuter amicalement, mais il répondit simplement :

- Merci, ma bonne dame.

Madame Polas fit un signe de la main, puis elle s'éloigna de lui. Il attendit qu'elle fut rentrée dans l'immeuble, puis il retourna au centre d'hébergement. Là, toute la jeunesse se réunit dans le dortoir.

- Tout a parfaitement fonctionné, dit fièrement Rachid. Nous voilà riches. Cela fait 20 000 euros pour chacun de nous.
- C'est merveilleux, dit Samok, les yeux brillants. Je suis presque heureuse d'avoir été enlevée. J'ai bien fait de me taire sur madame Polas, quand la directrice m'a demandé hier comment ça c'était passé. J'ai seulement dit : « Oh, ils étaient bien gentils, et leur maison était bien grande, mais ils ne m'ont pas aimée. Je ne crois pas que j'irai vivre chez eux. Madame Polas m'a dit : " Je ne te proposerai plus à qui que ce soit. Allez, file, et que je ne te revoie plus" ».

Samok se mit à rire aux éclats.

- On a une directrice bien sottée, dit Iti succinctement.
- Alors maintenant, est-ce qu'on va appeler la police ? demanda Astam à Rachid.
- Oui, oui, dit Rachid. Mais ce ne sera pas si simple. On ne peut pas téléphoner, on reconnaîtra à nos voix qu'on n'est pas des adultes, et on ne croira rien de ce qu'on dira. On ne croit jamais les enfants, sauf quand ils mentent. On ne peut pas non plus envoyer une dénonciation anonyme par la poste, ça leur prendra une éternité avant d'aller vérifier, et ils ne feront peut-être rien du tout. Je voulais qu'on reste anonyme, mais l'un de nous devra se sacrifier et aller au poste lui-même, pour ameuter toute la flicaille.
- Mais qui ? demanda Assim.
- Ça ne peut pas être moi, dit Rachid, j'ai accepté l'argent de madame Polas. Il faut que c'en soit un autre, qui dira ne rien savoir si madame Polas ose mentionner cette affaire

d'argent. Le mieux, ce serait que ce soit Samok elle-même. Elle dira qu'elle était prisonnière, et qu'elle a réussi à s'échapper. Les flics iront voir, c'est certain. Et puisqu'elle a vraiment été enlevée, et qu'elle ne doit pas avoir madame Polas dans son cœur, son émotion sera plus naturelle. Cela dit, si elle pouvait trouver à s'éclipser dans la mêlée, ce serait une bonne affaire.

- Je préférerais, dit Samok.

- Eh bien, donne un faux nom, et puis disparaît quand les flics seront dans le vilain lieu. Avec tout ce qu'ils auront à faire, ça va prendre du temps avant qu'ils essaient même de te retrouver. Je ne crois pas que c'est madame Polas qui donnera beaucoup de détails.

- Alors quand dois-je y aller ? demanda Samok.

- Pourquoi pas maintenant. Moi, je cache l'argent, juste au cas. Toi, tu files au poste et tu fais ton cirque. On ira se promener dehors en attendant, et on rentrera à la fin de la journée.

Samok se rendit immédiatement au poste de police le plus près du centre d'hébergement. Avant d'entrer, elle se frotta les yeux pour en tirer quelques larmes, et elle tirailla un peu ses vêtements. Elle n'avait rien mangé de la journée, elle venait de marcher plus d'une heure, ses yeux étaient rouges, et ses vêtements défaits; quand elle entra, elle avait l'air misérable.

- Au secours, au secours ! s'écria-t-elle dès qu'elle fut dans le vestibule.

Juste devant elle, il y avait un bureau avec derrière un policier qui lisait son journal. Il déposa tranquillement son journal sur le bureau, et dit, en homme qui en avait vu d'autres :

- Que puis-je faire pour toi, ma petite ?

- C'est épouvantable, commença-t-elle, j'ai de la chance d'être encore en vie. Je me suis sauvé d'un endroit affreux. Il y en a d'autres là-bas. Il faut aller les libérer.

- D'autres quoi, ma petite ?

- Des enfants, des prisonniers. On les donne à de vilaines adultes.

Dès qu'il fut question d'enfants victimes, et de méchants adultes, le policier abandonna comme par magie son ton condescendant, et demanda :

- Explique-moi tout. Où est cet endroit dont tu t'es sauvée ?

Après d'autres détails, certains faux, certains vrais, Samok se retrouva dans une voiture de police. Il y avait à l'intérieur trois policiers avec elle. Elle les guida jusqu'au lupanar, et la voiture stationna devant la porte. Le plus petit des policiers, celui à qui Samok avait tout raconté, frappa à la porte. Derrière lui, deux policiers plus grands regardaient à gauche et à droite avec un air préoccupé. L'un d'eux avait les mains sur sa ceinture, comme un vrai tueur de l'Ouest des États-Unis, en 1860. Il ne lui manquait que les bottes et la cigarette. Comme personne n'ouvrait, le premier policier cria d'ouvrir. Il ajouta même après quelques instants « au nom de la loi, ouvrez ! », coutume habituelle des forces de l'ordre. L'employée à l'intérieur, qui était restée fidèle à sa patronne, après

avoir bien tremblé, sans oser s'approcher de la porte, alla avertir madame Polas, qui était dans son bureau.

- Ah, le chenapan ! s'écria madame Polas. Il n'a même pas attendu vingt-quatre heures avant de me trahir. Me voilà pauvre et criminelle à la fois.

Après avoir énoncé cette grande vérité pour la postérité, elle se leva, ramassa quelques papiers à elle, qu'elle fourra dans sa bourse, et dit à l'employée :

- Il faut que je me sauve. Vous, restez ici, et ne dites pas que je viens de partir.

Dans un corridor, une porte communiquait directement avec le local voisin, qui n'était pas occupé. Madame Polas se sauva par cette porte, que l'employée referma de l'intérieur, avant de placer de vieux cadres devant, sur le plancher, comme si la porte n'avait pas servi depuis longtemps. Dans le local sombre et poussiéreux, madame Polas enfila plusieurs pièces et se retrouva au moins cent mètres plus loin, où elle put sortir par une fenêtre condamnée par un panneau tout brisé, qu'elle put enlever facilement. Ainsi madame Polas était maintenant une fugitive, comme l'oncle et Jessica elle-même, qui l'étaient par sa faute. Juste retour des choses, qui cependant ne dura pas longtemps. Les policiers finirent évidemment par entrer, et ne trouvèrent pas madame Polas. Ils apprirent cependant de l'employée que le véritable propriétaire du lieu n'était pas cette dame, mais un vieux barbu qui venait de temps à autre. C'est pendant ce petit interrogatoire que Samok s'esquiva, après s'être promenée innocemment sur le trottoir, devant la porte de l'établissement. Les policiers ne s'en aperçurent que beaucoup plus tard, et s'en inquiétèrent assez peu. C'est qu'entre temps ils avaient découverts les petites chambres à l'arrière, qui étaient autant de cellules, et les petits prisonniers qu'elles contenaient. Ils furent stupéfaits d'y trouver au moins une vingtaine d'enfants. Ils étaient sains et propres (sinon les clientes n'en auraient pas voulus), mais tristes et mous. La plupart ne montrèrent qu'une joie léthargique d'être libérés, comme s'ils avaient perdu tout espoir dans l'avenir.

Après avoir fait venir d'autres policiers pour fouiller un peu partout, et un autobus pour prendre les enfants, les trois policiers retournèrent au poste et firent un rapport, dans lequel ils mentionnèrent le barbu. On décida évidemment d'aller lui faire une visite, ce qui fut fait dès le lendemain.

Le barbu, qui s'appelait Abraham Pakofgold Lotsovit, habitait une grande maison sur une rue cossue. Lorsque les hautes autorités de la justice sonnèrent à sa porte, c'est une jeune domestique qui alla ouvrir. Compte tenu de la condition d'homme riche du barbu, ce n'est pas une troupe de flics qu'on lui avait envoyée, mais un détective bien habillé. Cette haute autorité s'appelait Jetoré. Il était de taille moyenne, avait des lunettes fumées, et gardait toujours ses mains sur sa taille, ce qui lui permettait d'ouvrir son veston et de laisser voir un petit pistolet, bien accroché dans son étui sous son bras gauche. Était-ce pour être confortable, ou pour que tout le monde voit son pistolet, que Jetoré avait toujours la même pose, c'est ce que je ne saurai dire, mais le fait est qu'il avait bien cette pose quand la jeune domestique vint ouvrir. La domestique, qui n'était pas jolie, demanda avec un accent étranger :

- Que voulez-vous, monsieur ?
- Je désire rencontrer monsieur Lotsovit. C'est pour une affaire très importante.

Après avoir regardé avec un air impassible le visage du détective, puis son pistolet, elle demanda :

- Vous êtes de la police ?
- C'est exact, dit-il.

Elle fit entrer le détective dans un grand hall, et lui indiqua un petit banc près de la porte, où il pouvait s'asseoir en attendant qu'elle fasse la commission. Le détective la remercia, et elle disparut. C'était un hall décoré comme un ancien château anglais, avec une belle horloge en bois sombre, un grand tapis rouge, et diverses décorations anciennes sur les murs, telles qu'épées, hallebardes, boucliers, etc. Le tout assez poussiéreux, et probablement arrangé par le propriétaire précédent de l'endroit, tant on n'y voyait rien ayant le moindre rapport avec Abraham Pakofgold Lotsovit. Après quelques instants, la domestique revint et lui dit :

- Monsieur Lotsovit va vous recevoir au salon.

Elle conduisit donc le détective au salon où il vit en entrant le vieux barbu, en robe de chambre, assis sur un canapé. La pièce avait le même décor lourd et aristocratique que le hall d'entrée. Le barbu resta assis et lui montra simplement un fauteuil en face du canapé.

- Que puis-je faire pour vous ? demanda-t-il d'un air un peu blasé quand le détective fut assis.
- Eh bien, c'est au sujet d'un immeuble sur la rue Cachetoilat, dont vous êtes propriétaire. Apparemment, vous le louiez à une femme, une madame Polas. Est-ce juste ?
- Oui, oui, comment va cette madame Polas ? Est-elle toujours aussi occupée ? Mais pourquoi avez-vous dit « louiez » ? Je crois qu'elle y est encore.
- Non, justement, elle n'y est plus. Nous la recherchons.
- Vraiment, mais pourquoi ?
- Vous ne savez pas ce qu'elle faisait avec votre local ?
- Ma foi, non. J'ai tellement d'affaires différentes, vous savez. Mais je crois qu'elle avait une espèce de bar. Un bar pour femmes, ou quelque chose comme ça.
- Oui, mais c'était un peu plus qu'un bar.
- Peut-être, je ne sais pas.
- Vous ne savez donc rien de ce qui s'y passait ?
- Ma foi, non.
- Et si je vous disais que c'était un lupanar, un lupanar pour femmes dépravées.
- Première nouvelle, dit le barbu toujours aussi calme.
- Et que madame Polas y gardait prisonniers de nombreux enfants.
- Est-ce possible ! s'écria alors le barbu avec une sympathie évidemment feinte.
- Oui, et je crois que vous le saviez parfaitement.
- Mais non, je vous assure.

- Je suis venu aujourd'hui simplement pour vous voir, et vous poser quelques questions, mais attendez-vous à avoir une autre visite bientôt, et à être amené au poste.
- Vous voulez dire qu'on va m'arrêter ?
- C'est fort probable, mon cher monsieur.
- Mais puisque je vous dis que je n'ai rien fait, et que je ne savais rien de ce que faisait cette madame Polas. Ne peut-on pas s'arranger ?
- Vous vous arrangerez avec votre avocat, dit le détective en se levant.
- Non, non, dit le barbu tout en se levant lui aussi et en s'approchant du détective.
- Je suis certain, continua-t-il, qu'on peut arranger cela ici, entre vous et moi. Comment vous convaincre que je suis innocent ?
- Vous ne pouvez pas.
- Mais si j'y arrive, vous pouvez fermer le dossier aujourd'hui même, et laisser tomber toute accusation contre moi, n'est-ce pas ?
- Peut-être, mais je ne vous crois pas innocent.
- Et pourtant, je le suis, aussi innocent que toutes les pauvres victimes comme moi, qui gémissent à travers le monde.

Le détective regarda le barbu, dans sa belle robe de chambre, au milieu d'un luxe extraordinaire, et ne répondit rien. Il allait se retourner pour partir, quand le barbu lui saisit le bras, en lui disant :

- Écoutez, je veux vraiment, mais vraiment, que tout soit fini ici même. Je suis prêt à faire beaucoup de choses pour prouver mon innocence. Je suis prêt à donner beaucoup de choses. Pourquoi faire du scandale, sur moi et tous mes confrères, quand il serait si facile de tout arranger aujourd'hui, à l'instant même ? Je peux vous aider, si vous m'aidez.
- Je ne vous suis pas, répondit le détective.
- Aidez-moi, et je saurai vous prouver que je ne suis pas un ingrat. C'est vrai, je suis totalement innocent, je ne sais rien, mais je n'aime pas les tracasseries. Pourquoi donner tant d'argent à un avocat ? C'est de l'argent perdu. De braves gens, qui font un travail difficile, le méritent bien davantage. Et vous, par exemple, vous ne devez pas être riche ?
- Je mange tous les jours, dit le détective.
- Oui, oui, mais vous pourriez certainement avoir plus d'argent, avoir un bonus de temps en temps. Ce ne serait pas de l'argent inutile, n'est-ce pas ? Oubliez tout cela et je vous donnerai de quoi prendre des vacances, où vous voulez, et pour longtemps. C'est un cadeau que je vous fais, pour avoir simplifié toute cette affaire.
- Je ne sais pas si je dois accepter, dit le détective, qui se retourna lentement vers lui.

Il n'était plus si pressé de partir, et ressemblait à un homme déjà convaincu, qui a cependant besoin qu'on persiste un peu.

- Mais oui, acceptez. C'est un cadeau, rien de plus.

Le détective haussa les sourcils, prit sa pose préférée, regarda le plafond, regarda le vieux barbu, puis demanda :

- Combien ?

- Cinquante mille euros, dit le barbu.
- J'en veux cent mille.
- C'est d'accord, dit le barbu sans marchander.

Il était encore trop heureux, sous son masque d'insolence et de prétention, de s'en tirer à si bon compte.

- Je les aurai dès demain, continua le barbu.

Ainsi, la somme qui n'avait pas sauvé madame Polas sauvait le vieux barbu. Dans une société injuste, même l'argent est injuste. Ils se serrèrent la main, et le détective partit.

Dans la maison abandonnée, Jessica et Adrien mangeaient quelques noix de Grenoble, que l'oncle brisait sur le plancher, quand ils entendirent quelqu'un qui marchait dehors, près de la maison. Il était environ dix heures du matin, la journée était belle et chaude, et le soleil entra par les ouvertures de fenêtres, toutes grandes ouvertes pour faire passer le vent, le soleil et les insectes, soirs et matins, matins et soirs. Les pas s'approchèrent et un homme entra. Il portait un pantalon épais, qui descendait sur de grosses bottes en cuir, et une chemise à plusieurs couleurs, boutonnée jusqu'au menton.

- Crébin ! s'écria-t-il en voyant Jessica et l'oncle par terre. Voilà-t-y pas qu'y a quéqu'un chez moé.

C'était le fermier de l'endroit, celui-là même qui entreposait du foin dans la maison abandonnée. Aussitôt, Jessica et l'oncle se levèrent.

- Excusez-nous, dit l'oncle, nous ne savions pas que c'était chez vous, et nous n'avions nul autre endroit pour dormir.
- Crébin que c'est chez moé, dit le fermier. Depuis quand qu'vous êtes icitte, vous aut' ?
- Depuis quelques jours, dit l'oncle. Nous n'avons pas touché au foin, sauf un peu, presque rien, pour remplir la housse. C'était pour ma nièce, que voilà.
- Eh bin, fit le fermier, en voyant la jolie Jessica, et en s'adoucissant un peu.
- Si ça ne vous dérange pas, dit l'oncle, nous aimerions rester ici encore quelque temps, avant de continuer notre chemin.
- Je dis pas non, dit le fermier. Quant à moé, ça me fait rien. Mais y a la femme. Elle sera pt-être pas ben contente. Elle est possessive.
- Je vois, dit l'oncle.
- C'est qu'elle est ben sympathique, ben douce, je dis pas le contraire, continua le fermier, mais voir des étrangers chez elle, ça l'inquiète, c'est comme t'y pas qu'ça la démange, et pis ensuite elle veut qu'y partent. C'est comme ça. Elle est méfiante, je suppose qu'on peut l'dire comme ça. Moé non, moé je suis ben confiant. Mais elle, elle est pas comme moé. C'est pour ça qu'on se complète, comme qui dirait.
- Mais c'est qui le patron ici, c'est vous ou c'est votre femme ? ne put s'empêcher de demander l'oncle avec un léger sourire.
- Eh ben, c'est plutôt la femme, dit le fermier.
- Ne lui dites pas qu'on est ici, dit alors Jessica.

- Ah, ça, ma petite bonne dame, c'est pas possible, dit le fermier. Y a pas de secrets entre nous. Les secrets, dans un couple, c'est source de disputes, et de chipotages. J'aime pas les chipotages. Ma femme, peut-être qu'elle aime ça, mais moi non. Mais, écoutez ben ce que j'va faire. J'va y en parler, et pis on verra ben ce qu'elle dira. Pt-être ben qu'elle sera d'accord pour que vous restiez dans c'te maison. Mais pas trop longtemps, ou elle va s'inquiéter.

- Non, non, dit l'oncle, seulement quelques jours.

- Alors ça va, j'va y demander tout à l'heure, quand je rentrerai. Mais c'est des noix que vous mangez là ?

- Oui, dit Jessica presque en tremblant. J'espère que les noyers ne sont pas à vous

- Si, tout ici est à moé. Cent trente cinq hectares, de l'étang jusqu'au champ de blé. Mais c'est correct, personne mange les noix. J'en ramassais ben avant, dans l'passé, quand j'avais des cochons, mais j'en ai pu, pour cause que ma femme, elle aimait pas l'odeur. Alors vous pouvez manger les noix, personne va se plaindre.

- Merci, merci mille fois, dit l'oncle.

- Bon, c'est pas tout, ça, dit le fermier, j'ai ma tournée à finir. Y a fait ben froid, ben soudainement, y a queque jours, pis on a engrangé pour les haricots. Je crois que c'est correct, mais j'surveille les caisses tous les jours. Pour le reste, ça va ben, tout pousse comme y faut. Ou tout sèche, ça dépend, et pis ça va se récolter bientôt. Ici, on peut faire pousser queque chose quasiment toute l'année, et pis récolter toute l'année. Y a qu'en janvier, ou y a que d'la neige à récolter.

Le fermier rit tout seul quelques instants, en montrant un ensemble de dents fort incomplet, qui aurait fait plaisir à un dentiste, lequel y aurait vu beaucoup de profit en perspective.

- Bon, ben, j'y va, dit le fermier. Faites comme chez vous, le temps que ça dure.

Il sortit de la maison et laissa seuls Jessica et son oncle. Quelques heures passèrent. Nos deux héros mangeaient des noix, Jessica racontant plein d'histoires sur sa mère, et l'oncle sur sa jeunesse, quand le fermier entra de nouveau dans la maison, mais cette fois accompagnée d'une femme. Cette femme était peu grande, avait le haut du corps aussi large de profil que de face, et portait un foulard sur les cheveux, une robe à fleurs, assez serrée, et des bottes en plastique. Dès qu'elle vit nos deux compagnons dans la maison, elle s'écria :

- Ah, c'est eux, les deux va-nu-pieds, qui croient pouvoir loger chez l'habitant pour gratis, pis en plus sans rien demander !

- Madame, dit l'oncle, je ne croyais pas déranger.

- Pas déranger ! dit la femme en tendant ses bras assez dodus vers l'oncle. C'est-y pas assez évident que c'est chez quequ'un ici ? Le foin, y c'est-y ramassé et placé là tout seul ?

Voyant que sa femme, qui avait une définition très large, mais assez commune, de ce que c'était que « déranger », commençait à devenir dangereusement rouge, et qu'elle

trépignait sur place comme un taureau d'assez mauvaise humeur, le fermier se plaça entre elle et les deux invités indésirables, et lui dit :

- Voyons, bobonne, t'énerve pas comme ça, tu vois ben qu'y sont honnêtes. Y a pas de risques avec eux.

- Ah, toi, dit-elle, tu fais confiance à tout le monde. C'est pas parce que la fille est jeune et que l'homme a pas l'air ben fort qu'y sont pas dangereux. On dit : « allez, soyez les bienvenus », et pis le lendemain le foin a disparu, ou la maison est toute démolie. Non, ça marche pas comme ça. Non, non, c'est pas possible. Vraiment, y faut qu'y partent.

Le fermier parut sincèrement désolé de la conclusion de sa douce moitié. Il se retourna vers Jessica et l'oncle, haussa les épaules, et leur dit :

- Qu'est-ce que je vous avais dit. Elle est pas comme moé. Y va falloir que vous vous logiez ailleurs.

- Ah, fais donc pas de simagrées ! s'exclama sa femme en tassant le fermier sur le côté. Vous deux, ramassez vos affaires, pis partez tout de suite. On n'a pas besoin de vous ici. Des fainéants pis des maraudeurs, j'en vois assez toute l'année, j'en veux pas deux sous mon propre toit. Allez, partez !

Comme la fermière se tenait toujours au même endroit, en regardant nos deux camarades avec peu d'amitié, il fallut en conclure que l'heure du départ était immédiate. L'oncle ramassa son sac, qu'il déposa près du matelas improvisé, puis il sortit le foin de la housse, et rangea la housse et le drap dans son sac.

- Un peu plus, pis y z'allaient se chercher de la vaisselle chez nous, murmura la fermière en voyant faire l'oncle.

- Madame, demanda timidement Jessica avec naïveté, on ne peut vraiment pas rester, même une autre nuit ?

Toute autre personne, en voyant la tendre et belle Jessica demander quelque chose de tout simple avec l'accent de la plus pure candeur, se serait laisser convaincre, et aurait dit oui. Peut-être même qu'elle aurait invité Jessica à dîner. Mais la fermière, habitué à tordre le cou des poulets, à entendre sans s'émouvoir les porcs se faire égorger et les vaches pleurer leurs veaux, regarda Jessica comme si elle était un petit parasite, et répondit :

- Non, mademoiselle, c'est pas possible. Y va falloir que vous vous arrangiez autrement. C'est pas une auberge gratis, ici.

- Mais alors, si c'est une question de paiement, nous pouvons travailler en échange de notre logis.

- Non, non, dit la fermière, on n'a besoin de personne.

En vérité, un ou deux employés bénévoles auraient été plus qu'utiles, mais elle était trop avancée, et son orgueil de fermière, de femme acariâtre et de propriétaire lésé, aurait trop souffert si elle eut accepté; aussi hochait-elle la tête, en répétant :

- Non, non, il faut que vous partiez.

Quand Jessica et l'oncle passèrent près du fermier, il aurait sans doute demandé pardon, s'il avait été plus brave, ou si sa femme avait été ailleurs, mais il se contenta de leur offrir un regard apitoyé. L'oncle et la nièce traversèrent le champ, et se retrouvèrent de nouveau sur la grande route.

- Ne t'en fais pas, dit l'oncle à Jessica, qui marchait tristement. Un jour de plus ou de moins, peu importe. On ne pouvait pas rester là de toute façon.

C'est toujours ce qu'on dit quand un logement agréable, qu'on aurait voulu permanent, devient malgré nous temporaire.

- Tu ne regrettes pas d'être avec moi ? lui demanda l'oncle, tout en marchant.

- Mais non, dit Jessica avec sincérité.

- Ce devait être plus agréable avec ta mère.

- Évidemment, c'était différent, dit-elle en souriant un peu. Mais c'était ma mère.

Pourquoi veniez-vous jamais nous voir ?

- Oh, je ne le sais pas moi-même. Des bizarreries de famille. J'habitais loin, dans une autre ville, et ta mère, sans doute influencée un peu par sa sœur, n'insistait pas beaucoup pour me voir, bien qu'elle n'avait rien contre moi. Ensuite, quand j'ai tout perdu, je n'osais plus me montrer.

- C'est le contraire, il me semble, dit Jessica. C'est quand vous aviez besoin de quelque chose qu'il ne fallait plus hésiter à venir.

- Tu as sans doute raison, et je suppose que ta mère aurait été gentille avec moi.

- J'en suis certaine, elle vous aurait aidé autant qu'elle aurait pu le faire.

- Oui, oui, je regrette. J'ai été lâche et stupide, et maintenant elle est morte, et il est trop tard. Je ne sais même pas à quoi elle ressemblait à ce moment-là. La dernière fois que je l'ai vue, elle était beaucoup plus jeune.

- Les adultes sont idiots, dit Jessica en regardant par terre.

- Oui, c'est vrai. C'est pour ça que beaucoup de gens préfèrent les enfants. Mais les enfants, ça vieillit, et ça devient adulte. Tu seras stupide et égoïste aussi, quand tu seras plus vieille.

- Quoi ! s'écria Jessica. Oh, non, je ne serai jamais comme ça, moi.

- Je te taquinais, dit l'oncle en riant. Je sais que tu seras toujours gentille.

- Oui, oui. Tout plutôt que de devenir comme ma tante, ou madame Polas, ou cette fermière. Il me semble qu'il vaut mieux mourir que d'être comme elles.

- Tout à fait, dit l'oncle. Restons toujours ensemble, veux-tu. J'ai vraiment besoin, maintenant que je suis vieux, de voir tous les jours une personne simple et franche comme toi.

- Je ne demande pas mieux, mon oncle, dit Jessica, et tous les deux se mirent à rire.

- Nous nous arrêterons dans la prochaine ville, dit Adrien, et puis nous verrons ensuite.

- D'accord, dit Jessica.

La ville de Saint-Flour, celle-là même où l'oncle avait rencontré le conseiller juridique, est constituée d'une ville haute et d'une ville basse. Comme dans la plupart des cas, c'est

la ville haute qui se développa en premier, quelque part au Moyen-Âge, parce qu'il valait mieux à cette époque avoir la protection que donne le sommet d'une colline, encore que cette protection était souvent illusoire, devant un adversaire décidé. La ville s'étendit donc peu à peu jusqu'à remplir toute la colline, après quoi il fallut bâtir dans la plaine, où se trouvaient déjà quelques maisons simples de fermiers. Les plus belles constructions sont donc dans la ville haute, et il y a une belle place, au bout des rues de la Collégiale et de la rue du Mazel, tout près de la cathédrale. C'est là que Jessica et son oncle s'installèrent après quelques heures de marche le long de la grande route, et après avoir grimpé la rue principale.

Ils étaient donc assis sur un banc, à l'ombre d'un platane, et mangeaient des noix rapportées de leur dernière demeure, tout en regardant nonchalamment les gens qui traversaient la place, quand l'oncle dit à Jessica :

- Voilà, c'est ça la vie qu'on mène quand une madame Polas, ou n'importe quel fonctionnaire, est à nos trousses. La vie vagabonde, libre mais incertaine, souvent joyeuse, mais toujours inconfortable.
- Sauf quand on a du foin pour mettre dans notre housse, dit Jessica.
- Certes, certes, dit l'oncle. Mais ce qu'il nous faut, je ne sais pas, c'est peut-être de partir très loin, hors du pays.
- J'ai faim, dit brusquement Jessica. Des noix, ce n'est pas assez.
- Je sais, mais que faire ?
- Faisons comme les bohémiens, dit Jessica.

Aussitôt, elle se lève et va demander la charité au premier venu. À la grande surprise de Jessica, ce premier venu, un homme qui portait un sac d'épicerie, lui donna un euro.

- Hé, hé, se dit Jessica, mais ça marche.

Elle resta donc debout, à déambuler dans la place, et à demander la charité comme une vraie bohémienne. L'oncle n'était pas très content, ni très fier, de voir sa nièce mendier, mais il avait faim lui aussi, et une belle jeune fille ramassera toujours plus d'argent qu'un monsieur assez vieux. Eut-il été jeune et beau, il aurait peut-être pu faire aussi bien que Jessica, mais comme il était, il eut été chanceux de faire un euro dans toute la journée. Quant à la belle Jessica cependant, Dieu sait ce qu'elle pourrait récolter ! On ne tarda justement pas à le savoir. Jessica venait d'apercevoir un homme assez jeune, portant un veston grand ouvert et une belle chemise sans cravate, qui venait d'entrer dans la place, et qui allait la traverser, en passant près d'elle. En faisant semblant de ne pas faire attention à lui, elle attendit qu'il fut assez proche, puis elle lui demanda :

- Monsieur, vous n'avez pas un peu d'argent pour moi ?

Dit par une bohémienne qui vous regarde en faisant une grimace, cette supplique n'a aucune force particulière, mais prononcée par une jolie jeune fille, elle devient magique. L'homme s'arrêta brusquement, car il était perdu dans ses songes, puis il observa Jessica avec étonnement.

- Un peu d'argent pour moi, répéta Jessica.
- De l'argent ? marmonna l'homme, comme s'il trouvait incroyable qu'une jolie fille comme Jessica put en avoir besoin.

Jessica le regarda avec un sourire mi-pitoyable, mi-charmant. L'homme ne dit rien, mais intérieurement il se demandait s'il avait de l'argent sur lui, s'il devait en donner, et s'il pouvait ensuite, s'il ne donnait rien, survivre au remord. Il se demandait aussi combien en donner, et que dire en le lui donnant, et s'il pouvait se contenter d'un simple remerciement, pour ensuite ne plus jamais revoir cette petite mendiante, qu'il trouvait définitivement très jolie. Il décida donc, subitement, par charité et par intérêt, d'être amical avec elle.

- Ma chère petite, dit-il, tu as vraiment besoin d'argent ? Tu as besoin d'acheter quelque chose à manger ?
- Oh, oui ! s'écria Jessica, je mangerais avec joie.
- Bon, j'ai un peu de temps devant moi, dit l'homme. Pourquoi ne pas aller à la terrasse de ce bistrot, là. Je te paierai quelque chose.
- C'est d'accord, dit Jessica.

Ils allèrent s'asseoir à la terrasse du bistrot, qui était tout près, devant la place. L'oncle les suivit du regard, mais resta assis où il était.

- Alors comment t'appelles-tu ?
- Jessica.
- C'est un joli nom. Et moi, c'est Vladimir. Vis-tu vraiment comme une vagabonde, une fille comme toi ?
- Oui, complètement, dit Jessica tout en regardant un menu, et en craignant que l'homme change d'avis et la renvoie.

Celui-ci, en devinant peut-être ce que craignait la jeune fille, et en la voyant affamée, se retourna et appela un serveur. Jessica commanda un morceau de gâteau, et lui un café. Ils furent servis assez rapidement, et Jessica se sentit particulièrement heureuse. Elle était prête à répondre à toutes les questions que lui ferait ce monsieur, tout en dévorant son gâteau aux fraises, avec sauce à la vanille.

- Mais en général, dit Vladimir, où habites-tu ?
- Nulle part.
- Ah, la la, nulle part, répéta Vladimir en hochant la tête. Ce n'est pas très bien, pour une jeune fille comme toi, d'habiter nulle part. Parce que par « nulle part », je suppose que tu veux dire le trottoir. Et ta mère, et ton père ?
- Ma mère est morte, répondit Jessica, et mon père aussi, il y a longtemps.
- Écoute, dit Vladimir, tu peux venir habiter chez moi pour un certain temps, si ça t'arrange. Tu auras ta propre chambre.
- Chouette ! s'exclama Jessica. Et mon oncle aussi peut venir ?
- Ton oncle ?

- Je n'ai ni mère, ni père, dit Jessica, mais je ne suis pas seule. J'ai mon oncle avec moi.
- Je vois, dit Vladimir. Mais où est-il en ce moment ?
- Là, dit Jessica en pointant vers son oncle, assis tranquillement de l'autre côté de la place, à l'ombre d'un arbre.
- Je vois, dit encore Vladimir. Tu aurais pu me le dire plus tôt que tu étais avec ton oncle.

Il ne dit plus rien un certain temps, puis continua :

- Vous êtes donc tous les deux comme des bouts de bois dans la rivière, après une grosse pluie. Deux bouts de bois à la dérive, emportés par des événements plus forts qu'eux. Personne ne s'occupe de vous, vous n'osez même pas demander de l'aide des autorités.
- Mon oncle dit que les autorités, c'est la dictature, répondit Jessica, tout en enfonçant sa cuillère dans une boule de crème glacée.
- Et toi, qu'est-ce que tu en dis ? demanda Vladimir en souriant.
- Je ne sais pas. Je dis comme lui. En tout cas, il y a madame Polas qui nous poursuit, et elle fait partie de l'autorité.
- Tiens, tiens, dit Vladimir. C'est que ça devient intéressant. Raconte-moi tout, ça m'intéresse.

Jessica, mise en train par le dessert, et pas soupçonneuse pour un sou, lui raconta succinctement les derniers événements de sa vie qu'elle jugeait dignes d'intérêt.

- Si c'est vrai, dit Vladimir quand elle eut terminé, c'est scandaleux. Mais ça ne me surprend pas.

Il cessa encore de parler un instant, puis continua :

- Puisqu'il y a ton oncle, j'ai une autre proposition à te faire. J'ai un immeuble avec des logements à louer. Il y en a un qui est vide en ce moment. En attendant que je trouve un locataire, toi et ton oncle, vous pouvez y habiter. Vous n'avez rien à payer, évidemment, et vous ne signez rien, alors personne ne saura que vous habitez là.
- Chouette ! s'exclama Jessica. Je suis certaine que mon oncle sera d'accord.

Elle fit aussitôt de grands signes avec les bras, pour inciter son oncle à venir les rejoindre. Celui-ci hésita un peu, puis vint s'asseoir près d'elle.

- J'ai fait connaissance avec votre nièce, dit Vladimir à Adrien. C'est une charmante jeune fille. Je ne connais pas tous les détails de votre affaire, mais je vous offre un appartement. Ça ne vous coûtera rien. Au moins, vous ne coucherez pas dehors.

L'oncle parut d'abord abasourdi par cette proposition inespérée. Il se tourna pour regarder Jessica, se tourna ensuite vers Vladimir, puis dit, un peu ému :

- Vous êtes bien bon. Évidemment, j'accepte.
- C'est parfait, dit Vladimir. Allons-y immédiatement. Ce n'est pas loin d'ici, et je ne suis pas occupé en ce moment.

Les trois se levèrent en même temps. L'oncle et Jessica attendirent dehors, sur la place, pendant que Vladimir payait au comptoir, puis celui-ci sortit et dit à Adrien et Jessica de le suivre. L'appartement était sur la rue des Espoirs, effectivement très près de la jolie place. Curieusement, bien que c'était l'habituel bloc en béton, les murs n'étaient pas couverts de graffitis. Ce n'était pas non plus, étant dans la ville haute, un immeuble perdu au milieu d'un espace vide, véritable désert de mort, où traînent des voyous étrangers, et dont l'atmosphère a quelque chose d'inquiétant, même quand il n'y a personne. C'était un petit immeuble collé sur d'autres, sur une petite rue ordinaire. Une partie du mur extérieur était recouvert de briques, et le résultat n'était pas hideux.

- L'appartement est au rez-de-chaussée, à l'arrière, dit Vladimir, tout en insérant une clé dans la serrure, puis en entrant un code dans le digicode.

Ils entrèrent et se retrouvèrent dans un minuscule vestibule, avec un escalier sur le côté et un corridor devant. Vladimir ramassa quelques vieux prospectus sur le plancher, puis ils se rendirent à l'appartement. Celui-ci avait l'avantage d'être neuf et vieux à la fois, c'est-à-dire ni assez vieux pour être en ruine, ni assez neuf pour sentir la construction, ou toutes les vapeurs chimiques des rénovations faites avec des matériaux modernes et artificiels de mauvaise qualité. Il n'y avait que deux fenêtres, une dans le salon, une autre dans l'unique chambre à coucher, mais grandes et pleines de lumière.

- Il n'y a pas grand-chose, dit Vladimir, mais je peux vous apporter demain un vieux matelas. Au moins, il y a un frigo et un poêle.

- Je ne me plains pas, dit l'oncle. Une casserole et un matelas, c'est tout ce qu'il faut pour vivre. Hein, Jessica, qu'en dis-tu ? Nous irons acheter une casserole tout à l'heure, et nous serons luxueusement logés.

- Non, non, dit Vladimir. Je vous apporterez deux ou trois casseroles demain, et quelques assiettes. Ne dépensez rien pour ça. Encore une fois, vous pouvez rester tant que je n'aurai pas trouvé de locataires, et ça pourrait prendre un certain temps. Il ne reste plus beaucoup de gens dans le quartier auxquels on peut faire confiance. Plus ces bourriques reçoivent d'aides du gouvernement, plus ils ont de l'argent qui arrive chaque mois automatiquement et sans effort, et moins on est certain de recevoir la partie qui nous est dû.

- Je sais, je sais, dit l'oncle. La société est finie. Moi, je vous paierais bien, si je pouvais.

- Peut-être que vous pourrez plus tard, je ne sais pas, nous verrons. Ne vous inquiétez de rien. Occupez-vous plutôt de contrecarrer votre madame Polos.

- Polas, dit Jessica, madame Polas ?

- Tu lui as parlé de madame Polas ? demanda l'oncle à Jessica.

- Oh, pas grand-chose, dit Vladimir. Elle ne m'a pas dévoilé de secrets, je crois. Si vous êtes des fugitifs, vous n'avez pas l'air bien dangereux.

- Si tous les hommes cessaient demain d'être des poltrons, dit l'oncle, ils seraient tous déclarés ennemis de l'État, et deviendraient des fugitifs.

- Vous avez bien raison.

- Le pire dans la dictature, ce n'est pas la prison, c'est la peur. Tous les hommes deviennent des poltrons.

- Oui, oui, dit Vladimir.
- Les hommes, c'est comme les animaux, ils vivent moins longtemps en liberté, dit l'oncle. Moi, je veux vivre libre, et on verra pour le reste. Et pourtant, moi aussi, je suis un poltron. Je vis seulement en demi-liberté, et comme tout le monde je regarde par terre quand je croise un flic. C'est le résultat de la tyrannie, et c'est pourquoi je la déteste.
- Mais oui, dit Vladimir, qui tout en étant plus ou moins d'accord avec l'oncle, ne souhaitait pas à cet instant discuter de politique ou de philosophie.
- Cette madame Polas est la pire de toutes, une fonctionnaire et une intrigante à la fois, dit l'oncle.
- Croyez-vous pouvoir vous défaire d'elle, je veux dire légalement ? demanda Vladimir.
- Je ne sais pas, répondit l'oncle. Je crois que ce sera compliqué. Pour l'instant, il vaut mieux qu'on se cache, ma nièce et moi.
- C'est ça, laissez la tempête passer, et contre-attaquez au moment opportun, selon vos propres conditions.
- Vous avez raison, dit l'oncle, et je vous remercie encore pour ce que vous faites pour nous.
- Ce n'est rien, dit Vladimir. Entre braves gens, ne faut-il pas s'entraider ?

L'oncle et Vladimir se donnèrent une poignée de main, puis Vladimir se retira. Ainsi commença, de nouveau, une vie presque normale pour Adrien et Jessica. On meubla rapidement l'appartement avec des meubles abandonnés sur le trottoir, comme on en voit tant en ville, et bientôt l'appartement fut confortable. Les meubles étaient hétéroclites, et parfois pas très beaux, mais ils pouvaient encore remplir leurs fonctions. Une tablette fut clouée au mur du salon, spécialement pour y installer quelques bibelots, objets vieillots, gratuits et presque antiques, que Jessica ou Adrien trouvaient dans le voisinage. Ces bibelots, de tout temps, ont été l'art des pauvres, de tous ceux qui n'ont pas assez d'argent pour s'acheter des tableaux ou des vases de Chine. Aussi, on vit bientôt sur cette tablette : une poupée toute désarticulée, avec une tête à l'ancienne, une jambe cassée et une robe en lambeaux; un petit vase fait à l'usine, probablement en un million ou un million et demi d'exemplaires, avec une teinte mate et une fleur peinte très grossièrement; un réveil matin brisé, dont la rouille donnait un air très nostalgique au cadran; deux ou trois vieilles bouteilles de couleurs et de grosseurs différentes; et finalement, un petit mouton en plastique, le bibelot favori de Jessica. Cette énumération n'est pas inutile; elle montre que les rebuts des uns sont les œuvres d'art des autres, et qu'on peut avoir un instinct artistique, un sens du beau et du décor, même sans un sou dans son porte-monnaie.

Pour manger, l'oncle ramassait des bouteilles et des cannettes. Ils recevaient aussi un peu d'argent, que leur prêtait Vladimir. Avec le temps, l'oncle avait complètement oublié madame Polas. Quant à Jessica, madame Polas, et même le vieux barbu, devenaient pour elle, peu à peu, des ombres lointaines, comme les souvenirs indistincts d'un passé révolu. Mais elle n'oubliait pas Jonathan, qui selon elle devait vivre près de l'hospice. Elle l'avait vu si décidé à fuir, qu'elle ne croyait pas qu'il fut retourné vivre dans sa famille. Tous les jours, l'oncle devenait plus attaché à Jessica, qu'il voyait, pour ainsi dire, sous tous les angles. Elle était toujours douce et gentille avec lui, et, preuve d'un esprit vraiment bon, elle n'était véritablement désagréable avec personne. Combien de gens croient que leur femme est bonne, parce qu'elle est toujours bonne avec eux, alors qu'elle

est antipathique avec tout le reste de l'humanité ? De telles femmes ne sont pas rares. On est heureux d'avoir trouvé une femme qui soit gentille avec nous, mais ce n'est pas une femme gentille, ce n'est qu'une femme affectueuse. Elle met son affection là où elle y trouve un intérêt, et méprise tous les autres gens. Les femmes vraiment gentilles, au contraire, sont bonnes avec tout le monde. Elles réservent le meilleur d'elles-mêmes pour leurs maris, mais ne privent pas les autres hommes d'un sourire, ni les autres femmes de paroles amicales. Un cœur bon ne calcule pas, il est toujours bon. Tel était Jessica, qu'Adrien n'avait jamais vue une seule fois dure, méprisante ou vindicative. C'est comme si la haine était un sentiment inconnu à son caractère, bien qu'elle n'avait pas la sottise d'aimer ou de méconnaître ses ennemis. Ses ennemis, elle se contentait de ne pas les comprendre. Jessica était donc jolie, serviable, douce, pas stupide, et plus féminine de jour en jour. Il n'en fallut pas davantage pour que l'oncle commence à l'aimer passionnément. Quand il la voyait pour la première fois le matin, son cœur lui serrait la poitrine, et ce serrement le rendait heureux pour le reste de la journée. C'était une sensation qu'il avait déjà ressentie, mais jamais aussi fort. Il avait d'abord voulu croire que c'était simplement la jeunesse insouciant de Jessica, sa bonne humeur, son enthousiasme naïf pour tout et pour rien, qui le rendait si heureux. Combien de gens, de femmes surtout, sont attendris rien qu'à la vue d'un enfant, en particulier d'une jolie jeune fille ? Ces enfants n'ont rien à faire, leur simple existence réjouit, et fait sourire les gens qui les regardent. L'oncle se crut donc charmé par toutes les qualités de sa nièce, comme l'aurait été n'importe quel adulte. Mais il dut s'admettre bientôt qu'il en était amoureux. Non pas comme un amant, cela va de soit, mais comme un homme qui ne veut plus se séparer de quelqu'un, pour rien au monde. Vint l'anniversaire de Jessica. Il se trouvait qu'elle devait avoir onze ans. L'oncle acheta un gâteau et des bougies, la fête fut intime – il n'y avait que deux personnes – mais amusante. Pendant quelques secondes, Jessica fut éclairée uniquement par les bougies. La lumière douce et un peu jaunâtre donnait à son visage une beauté de peinture italienne, et tout le charme mystérieux des Delatour. Ce fut trop pour l'oncle. Il jura intérieurement qu'il ne quitterait jamais sa nièce.

C'est ainsi qu'une semaine après l'anniversaire de Jessica, l'oncle se décida à lui déclarer son secret. La vie depuis un certain temps était calme pour eux; tout allait bien, Jessica était heureuse. Elle n'allait pas à l'école, mais elle allait souvent à la bibliothèque, où elle apprenait autant par elle-même, mais bien plus vite et sans le moindre effort. Ainsi son âme était tranquille, et encore plus disposé aux bons sentiments. C'était un matin, le soleil entrait par les grandes fenêtres et réchauffaient le cœur d'Adrien, le rendant encore plus aimant que d'habitude. Alors que Jessica était assise sur un vieux sofa, et mangeait une tangerine au goût un peu suret, car elle était vieille et avait été donnée par un marchand, l'oncle alla se placer à genoux devant elle. Mais il n'osait commencer, à un tel point que Jessica remarqua son hésitation et le regarda avec curiosité. L'ayant si près de lui, l'oncle sentit un attendrissement dans son cœur, mais enfin il se décida :

- Je ne sais pas comment te le dire, mais je t'adore.
- Mais moi aussi, répondit Jessica.
- Non, non, pour moi, tu es devenue quelque chose de sacré. Je ne veux plus qu'on se quitte, jamais. Tu es si belle, et si gentille, et si intelligente pour une jeune fille. Un jour, quand tu seras un peu plus vieille, tu rencontreras un jeune homme, et vous vous

marierez. Promets-moi que je pourrai rester avec vous. Je ne demande pas grand-chose, une petite chambre fera l'affaire, une chambre de bonne, n'importe quoi, pourvu que je ne sois pas loin, et que je puisse te voir tous les jours. Si je devais être séparé de toi, je crois que je ne vivrais pas plus d'une semaine.

- Mais oui, tout ce que tu veux, mon oncle. Je ne demande pas mieux qu'on reste ensemble.

- Tu le dis aujourd'hui avec facilité, parce que tu es jeune, et que tu ne connais, pour ainsi dire, personne d'autres que moi; mais essaie de bien peser ce que tu dis, et de ne jamais l'oublier.

Jessica regardait son oncle avec un petit sourire tendre, et ne voyait aucune complication, aucun risque, dans la promesse de rester toujours avec lui. Seul son oncle comprenait toute l'importance de sa petite déclaration. Il n'y avait plus de bonheur possible pour lui sans sa nièce, et il craignait un peu pour l'avenir. Mais il connaissait le bon cœur de Jessica, et après avoir dit ce qu'il avait à dire, il se sentit mieux. La chose était en quelque sorte officielle, et si son futur mari n'était pas un monstre, il pourrait la voir tous les jours, pour le restant de sa vie.

Le lendemain de cette confidence d'Adrien, Jessica en fit une elle-même, bien que moins importante.

- Mon oncle, lui dit-elle.

- Oui, répondit-il les yeux pleins de bonne humeur et de bonté, car depuis la veille son bonheur était sans borne et le monde entier lui semblait beau comme le palais de Versailles.

- Il y a quelque chose que je voulais vous demander.

- Quoi donc ?

- C'est au sujet de Jonathan. Il était bien malheureux la dernière fois que je l'ai vu. J'aimerais tant qu'il habite avec nous. Il semble que pour une fois, on nous laisse habiter tranquillement quelque part. Aussi, j'aimerais beaucoup retourner à l'hospice, et chercher à savoir où il est.

- Tu voudrais qu'il vive avec nous ? Ma foi, comme tu voudras. Cet appartement est bien assez grand.

- Oui, il faudrait d'abord savoir s'il est retourné chez lui. J'en doute, mais c'est possible.

- Ça va, je vais me renseigner, et s'il n'est pas là, nous irons tous les deux à cet hospice, où on saura peut-être où il est.

- Il y est peut-être encore.

- Peut-être, nous verrons.

Les jours suivants, l'oncle était parfois absent toute la journée, et ne revenait que très tard. Il avait obtenu tous les renseignements sur la famille de Jonathan que Jessica ne lui avait pas donnés. Un jour, il dit à Jessica, au souper :

- Je me suis encore absenté longtemps aujourd'hui. Excuse-moi, Jessica. Je cherchais, depuis quelque temps, à tout savoir sur ton Jonathan, sans m'éloigner trop de Saint-Flour, mais finalement, je vois que je n'ai pas le choix, il va falloir que j'aille à Saint-Étienne.

- Vous irez à Saint-Étienne ! s'exclama Jessica. Vous verrez ma tante ?

- Oui, oui, je ne voulais pas, mais pour toi, j'irai. C'est évidemment dans sa famille qu'il devrait être, en théorie. Mais tu m'as convaincue que ma sœur est une très mauvaise mère. Je ne suis pas surpris, elle a toujours été une chipie. Elle était déjà détestable quand nous étions enfants. Il y a plusieurs exemples d'enfants charmants qui sont devenus détestables une fois adultes, mais je n'en connais aucun d'enfants détestables qui soient devenus charmants. Il faut bien avouer aussi qu'elle est stupide, bien qu'elle se croie supérieure. Les gens stupides ne cessent pas de l'être quand ils ont des enfants. Si c'était le cas, on s'en serait aperçu, depuis le temps.

- Ça c'est vrai, dit Jessica.

- Eh oui, la plupart des gens sont stupides, il s'en suit que la plupart des parents sont stupides. Mais, excuse-moi, je ne veux pas t'ennuyer avec ça. Si seulement elle n'était que stupide, mais, comme je l'ai dit, elle est aussi détestable. Je t'avais déjà donné mon consentement pour que Jonathan vive avec nous, mais ce sont tes beaux yeux qui me l'avait arraché. Je n'avais pas vraiment songé à la question. Je l'ai fait depuis, et maintenant je suis pleinement d'accord. Oui, c'est officiel, je suis d'accord. De toute façon, la société est pourrie, alors il n'y a rien de surprenant que ma nièce soit orpheline, et que mon neveu soit malheureux, parce que ses parents sont des imbéciles. Évidemment, s'il est retourné chez lui, il n'y a rien à faire; mais s'il n'y est pas, c'est qu'il est prêt à tout pour ne pas y être, alors aussi bien qu'il vive avec nous. Au moins, il sera en famille.

- Je vous remercie mille fois, mon oncle, dit Jessica en battant des mains.

- Alors demain, j'irai voir cette vieille sorcière, et je saurai si Jonathan est avec elle.

- Comme je serai contente de le revoir, dit Jessica.

- Ne t'emballe pas trop, il n'y a rien de certain, dit l'oncle.

- Je suis confiante, tout ira bien.

- Nous verrons. Mais ma sœur, est-elle encore aussi féministe ?

- Féministe ? Qu'est-ce que cela, mon oncle ?

- Oh, rien, rien. J'ai oublié que tu es trop jeune pour le savoir. Je suppose qu'elle l'est encore. Enfin, nous verrons.

Le lendemain matin, l'oncle partit très tôt, et quelques heures plus tard, il sonnait à la porte de madame Yvetot. C'était un samedi, et c'est madame Yvetot elle-même qui ouvrit la porte.

- Par Jupiter ! s'exclama-t-elle. Est-ce vraiment mon bougre de frère !

- Lui-même, dit Adrien, un peu refroidit par l'accueil de sa sœur.

- Tu as grossit et enlaidit, continua-t-elle, tout en gardant la porte à demi fermée.

- Puis-je entrer ? demanda Adrien, qui fit un effort surhumain, non pour rester poli – ce qu'il était toujours –, mais pour ne pas abandonner sa mission et se sauver à toutes jambes.

- Si tu veux, dit sa soeur.

Son frère poussa un soupir, et sans laisser paraître le vague dégoût qui s'emparait de lui, il entra chez madame Yvetot. Elle l'amena au salon, où il rencontra son mari, pour la première fois.

- Comment allez-vous ? dit-il. J'ai entendu d'ici ce qui s'est dit à la porte. Vous êtes donc le frère de Soleine ?
- Effectivement, répondit Adrien.
- Eh bien, c'est intéressant. Et que nous vaut l'honneur de votre visite ?
- Oh, je passais dans la région, et je me suis dit : vaut mieux tard que jamais.
- Des millions d'années, oui, dit sa soeur. Mais enfin, si tu oses te montrer, pourquoi pas.

Ils s'assirent tous, et l'oncle continua :

- Vous avez un fils aussi, à ce que je crois savoir.
- Oui, oui, dit sa soeur avec un air embarrassé.
- Hé, hé, à qui ressemble-t-il, au père ou à la mère ? dit Adrien. Il doit être en train de jouer dans sa chambre, fais-le donc venir ici.
- C'est que ce n'est pas possible, dit-elle. Il n'est pas ici, mais chez un ami. Il va y passer la nuit, alors ce sera pour une autre fois.
- Elle est si peu à l'aise subitement, se dit Adrien à lui-même, qu'il se passe quelque chose. Non, son fils n'est pas chez un ami. Il a simplement disparu. Il n'est jamais revenu ici après s'être séparé, malgré lui, de Jessica. Évidemment, ma sœur est tellement coincée qu'elle ne veut pas me le dire. Elle ne veut pas que je sache que sa vie n'est pas parfaite, qu'il y a un drame dans la famille. Mais son embarras est un aveu, et plus certain que si elle m'avait tout dit avec un air de franchise.

- Veux-tu quelque chose à boire ? demanda-t-elle.

Mais le ton était si contraint, que l'oncle n'hésita pas à répondre :

- Non, non, je passais simplement pour dire bonjour. Je ne veux pas vous faire perdre votre temps. Je vais y aller maintenant.

Effectivement, sa sœur parut satisfaite de sa réponse, et c'est avec soulagement qu'elle répondit :

- Eh bien, si tu es occupé, nous n'allons pas te retenir.

Ces sentiments dénaturés et toute cette action anormale paraîtront extraordinaires à tous ceux qui ont le bonheur et la chance d'avoir une famille saine, ou à peu près saine. Cependant, qu'ils ne doutent pas un instant que des frères et des sœurs froids entre eux, que des parents égoïstes et indifférents, que des oncles et des neveux qui font semblant de ne pas se connaître, non seulement existent, mais sont passablement nombreux. Étaient-ils aussi nombreux dans le passé ? Cela est douteux. L'oncle avait raison de se dire, en se levant : « la société est vraiment pourrie ». Il ajouta même : « pathétiquement et irrévocablement pourrie et finie », mais sans laisser montrer l'incroyable mépris qu'il ressentait à cet instant pour sa sœur et pour l'humanité. Il donna une poignée de main au mari en souriant un peu, puis, droit comme un soldat, il en donna une autre à sa sœur, qui s'arrangea pour n'offrir que le bout de ses doigts. Une fois dans la rue, l'oncle s'éloigna un peu, puis pris une grande respiration, regarda le ciel, et dit tout haut :

- Ce fut une des visites de famille les plus courtes de l'histoire, mais ce ne fut pas aussi pénible que je l'avais prévu, et maintenant nous savons que Jonathan n'est plus avec sa famille.

Il rentra rapidement chez lui, et annonça à Jessica ce qu'il avait appris. Il fut par conséquent décidé d'aller dès le lendemain à l'hospice. Pour un adulte ordinaire, il semblerait sans doute extravagant de croire que Jonathan, après plusieurs semaines, était encore à l'hospice, mais pour Jessica, avec son âme d'enfant, il était tout à fait logique de commencer à chercher Jonathan au dernier endroit où elle l'avait vu. Quant à son oncle, il était prêt à faire tout ce qu'elle désirait. Le lendemain matin, ils se rendirent donc à la gare de Saint-Flour. Ils avaient déjà mis de côté quelque argent pour faire le voyage. Pendant qu'Adrien et Jessica regardaient mollement par une grande fenêtre le paysage de la campagne qui défilait devant eux, une autre personne s'approchait de la même destination. En effet, madame Polas, qui vivait depuis quelques semaines en fugitive, couchant rarement plus d'une nuit au même endroit, couchant parfois même à la belle étoile, portant une robe sale, les cheveux défaits, le visage fatigué, décida d'aller à l'hospice, pour la première fois depuis très longtemps. En effet, elle y connaissait quelqu'un. Elle hésita quelque temps sur le trottoir, à une centaine de mètres de l'entrée, mais finalement, prenant son courage à deux mains, elle s'y dirigea avec fermeté. Lorsqu'elle ouvrit la porte vitrée et entra dans l'immeuble, elle fut aperçue par le vieux barbu, dont la voiture était stationnée assez loin pour ne pas être remarquée, mais assez près pour lui permettre de voir clairement qui entra et qui sortait. Il n'avait jamais cessé, depuis qu'il avait vu Jonathan et Jessica, et ensuite quand il avait su que Jonathan y habitait avec une vieille dame, de venir surveiller l'hospice, quelques jours par semaine, dans l'espoir que Jessica y reviendrait. Comme madame Polas, il avait été ensorcelé par la beauté et la candeur de Jessica, et il voulait absolument se l'approprier, et la posséder comme on possède un objet de grande valeur.

- Une revenante, se dit-il. Qu'est-ce que cette madame Polas fait ici ?

Il resta cependant confortablement assis dans sa voiture. À l'intérieur de l'hospice, madame Polas alla directement au petit comptoir en mélamine qui constituait la réception. Il y avait une jeune femme qui regardait un téléphone.

- Excusez-moi, madame, dit l'ancienne représentante des services sociaux, avec un ton humble qui trahissait la vie misérable qu'elle subissait depuis quelques semaines, savez-vous si madame Plissotin est encore ici ?

- Oui, oui, elle est encore ici. Une dame très âgée, très petite, n'est-ce pas ? Oui, elle est dans la chambre 903, juste là, au bout du corridor, à votre droite.

- Merci madame, puis-je aller la voir ?

- Vous êtes de la famille ?

- Je suis sa fille.

- Je ne crois pas avoir vu ici une seule visite pour madame Plissotin. Je croyais vraiment qu'elle était seule au monde.

- Oui, oui, dit madame Polas avec un certain embarras, j'ai été fort occupée. Je suis la plus jeune de la famille, et j'avoue que j'étais bien jeune la dernière fois que je suis venue. Je voulais toujours venir la visiter, mais au dernier instant, je devais changer mes plans.

La vérité, évidemment, c'est qu'elle espérait ne plus jamais revoir sa mère, qu'elle avait à peu près complètement oubliée. Mais ses embarras soudains, sa pauvreté qui était maintenant complète, car elle avait dépensé tout l'argent qu'elle avait à la banque avant sa fuite, l'avait décidé à venir voir sa chère mère, pour qui elle ressentait subitement une grande affection. Elle se dirigea vers la chambre, sentant croître un regain d'amour filial au milieu d'une tension facile à comprendre. Comment réagirait sa mère ? Pourrait-elle même la reconnaître ? Elle craignait que sa mère soit devenue amnésique, et que sa visite soit inutile. Elle craignait aussi qu'elle soit devenue si décrépite, qu'elle ne pourrait cacher sa pitié, ou plutôt son dégoût, que sa mère alors remarquerait, et qui ne la mettrait pas en de bonnes dispositions pour aider sa fille. Enfin, elle arriva devant la porte. Elle cogna, et on cria de l'intérieur : « entrez ! ». Elle ouvrit, et entra en laissant la porte ouverte. Sa mère était assise dans son étroit fauteuil, face à la porte, et Jonathan (c'est lui qui avait crié d'entrer) était assis sur le lit, selon son habitude. Madame Polas vit Jonathan rapidement, mais ne sachant pas qui il était, car elle ne l'avait jamais vu, elle ne s'occupa plus que de sa mère.

- Maman, c'est moi, dit-elle.

- Je ne l'aurais jamais cru ! s'écria faiblement sa mère en regardant sa fille.

N'ayant d'abord pas bien entendu, et la gorge nouée malgré elle par l'émotion, madame Polas ne dit rien pendant quelques secondes, puis elle répondit :

- Oui, c'est moi. Excuse-moi de ne pas être venue plus tôt.

- Tu as manqué l'autobus, sans doute, murmura la vieille. Mais enfin, te voilà. Pourquoi es-tu venue ? Il doit y avoir une raison.

- Je voulais simplement te voir, et réparer mes torts.

- Effectivement, tu en as, et tu ne pourras peut-être pas les réparer avec une seule visite.

- Je sais, je sais, je viendrai dorénavant très souvent.

- Bon, bon, mais pas trop quand même. Si c'est pour l'héritage, tu vas devoir attendre encore longtemps, car je me sens très bien. Il n'est pas certain non plus que je ne lèguerais pas toute ma fortune à des œuvres de charité. Je sais, il est tout à fait normal de léguer sa fortune à ses enfants, c'est même un devoir. Mais quand les enfants disparaissent, il y a exception. Alors, peut-être que oui, peut-être que non.

- Je ne suis pas venu pour ça, dit madame Polas. Cela dit, continua-t-elle en hésitant un peu, si je pouvais t'emprunter un peu d'argent.

- Ah, voilà la raison, dit la vieille. Nous verrons cela plus tard. Mais assis-toi donc, assis-toi près de moi, dans cette chaise en plastique, et raconte-moi comment tu vas. Es-tu mariée, as-tu des enfants ?

Madame Polas s'assit docilement et lui raconta un peu comment elle vivait, non pas depuis sa fuite, mais avant, comme si elle était encore représentante des services sociaux. Elle lui apprit aussi qu'elle était célibataire, et qu'elle n'avait pas d'enfant.

- Tu n'as pas d'enfant, dit la vieille, et c'est pourquoi tu t'occupes de petits orphelins. Tu les aimes biens, les enfants, n'est-ce pas, et il te manque de ne pas en avoir. Mais trouves-toi un mari, et fais-en toi aussi.
- Je suis un peu trop vieille pour en avoir maintenant, je crois, répondit madame Polas avec un air angélique, comme si elle aimait véritablement les enfants.
- Bah, dit la vieille, avec la médecine d'aujourd'hui, tout est possible. Mais enfin, fais comme tu veux.

Pendant que les deux femmes renouaient connaissance, l'oncle et la nièce débarquaient du train dans une petite gare. Ils eurent la chance de trouver un autobus local qui passait par la bonne route, et quelque temps plus tard, ils étaient devant l'hospice. Sur le trottoir, l'hésitation qui avait arrêté madame Polas s'empara d'Adrien. Pour une quelconque raison, peut-être un peu superstitieuse, il n'osait entrer dans l'hospice, et chercher lui aussi le fils de sa sœur.

- Vas-y d'abord sans moi, dit-il à Jessica. Tu connais l'endroit, tu y as déjà été. Si tu as besoin de moi, fais-moi signe de l'entrée. Je vais attendre ici.
- Comme vous voulez, mon oncle, dit Jessica, avant de se rendre à l'entrée et d'ouvrir la porte.

Le vieux barbu, qui n'avait pu voir plus tôt l'oncle et Jessica ensemble, vit évidemment la jeune fille ouvrir la porte.

- Ah ! s'écria-t-il, c'est elle ! Elle est finalement revenue. Je le savais bien. Elle ne pouvait pas se passer de son cousin, c'est tout ce qui lui reste. Cette fois, tu ne m'échapperas pas.

Il sortit de la voiture et se dirigea vers l'entrée d'un pas rapide, presque en courant. L'oncle, qui n'avait jamais vu le vieux barbu, le vit entrer précipitamment.

- Étrange comportement, se dit-il.

Il s'approcha ensuite lentement et resta debout à l'extérieur, près de la porte. À l'intérieur, Jessica s'était immédiatement mise à chercher son cousin au hasard. Avant de demander à un employé s'il savait quelque chose sur lui, elle voulait, comme tous les enfants indépendants, vérifier par elle-même, et essayer de le trouver à sa façon. Elle avançait dans le corridor et regardait dans les chambres, car plusieurs portes étaient plus ou moins ouvertes. Elle arriva ainsi à la porte de madame Plissotin. Quand elle aperçut madame Polas, celle-ci tourna la tête au même moment.

- Oh ! s'écria-t-elle, la petite Jessica.

Elle oublia alors immédiatement sa mère et bondit comme un ressort, saisissant Jessica par un bras.

- Cette fois, tu es à moi ! Je n'ai plus d'endroit où t'amener, j'ai tout perdu à cause de toi. Mais tu vas me le payer quand même.

Elle avait à peine terminé sa menace que le vieux barbu apparaissait au bout du corridor. Il vit immédiatement madame Polas et Jessica.

- Elle est à moi ! cria-t-il, avant de s'élancer vers elles.

- Non, s'écria madame Polas, elle n'a jamais été à vous ! Je l'ai retrouvée, je la garde.

Pour toute réponse, le barbu se précipita sur madame Polas et la frappa au visage. Celle-ci en fut ébranlée, mais ne lâcha pas Jessica. Il semblait que sa main était devenue un étau, et qu'il faudrait beaucoup plus que des coups pour qu'elle abandonne sa proie. Le vieux barbu, qui retrouvait la force de sa jeunesse pour récupérer ce qu'il considérait comme un bien lui appartenant, frappa madame Polas de nouveau. Il la frappa au visage, puis au ventre. Finalement, il agrippa l'autre bras de Jessica et la tira violemment vers lui. Madame Polas essayait de le griffer, et lui essayait toujours, en tirant de plus en plus fort, d'arracher Jessica à l'ancienne représentante des services sociaux. Toute cette commotion finit par attirer la jeune femme du comptoir, ainsi que deux autres employés, mais ils n'osaient intervenir. Jonathan était debout dans la chambre, presque dans le corridor, et regardait avec stupeur ce qui s'y passait, mais personne ne faisait attention à lui, pas plus qu'à la vieille derrière, qui essayait de se lever et qui répétait : « Que ce passe-t-il, mais que ce passe-t-il ? »

Finalement, madame Polas tira un bon coup, et reprit entièrement Jessica, avant de se jeter dans la pièce tout à côté, juste en face de la chambre de sa mère, et dont la porte était ouverte. Cette pièce n'était pas une chambre de pensionnaire, mais une petite infirmerie. Divers instruments étaient posés sur un long comptoir. Il y avait là des scalpels, madame Polas en prit un. Elle se retourna vers le barbu, qui l'avait suivi dans la pièce, et le regarda avec tant de violence qu'il recula, et sortit de l'infirmerie. Elle se précipita alors dans le corridor, traînant encore Jessica, et se jeta sur le barbu. Elle leva le bras pour poignarder son adversaire. Mais celui-ci saisit immédiatement le poignet de madame Polas, et retourna la lame contre elle. La fine lame se planta dans sa poitrine, à la hauteur du cœur, et finalement elle lâcha Jessica, avant de s'écrouler par terre. Aussitôt, le vieux barbu se saisit de Jessica et l'emporta avec lui. En sortant de l'immeuble, il croisa Adrien, qui le voyant emporter sa nièce, le frappa aussitôt. Le coup fut sec et soudain, et le vieux barbu tomba immédiatement par terre. Il se heurta par hasard la tête sur une grosse pierre et expira en un instant.

C'est ainsi qu'Adrien et Jessica, si près d'être enfin libres, dans les faits sinon officiellement, si près de vivre normalement malgré la décrépitude de leur pays, durent s'enfuir à nouveau, et vivre cette fois en fugitifs activement recherchés. Cette vie, loin d'être la même que celle d'un fugitif dont le nom est simplement sur une liste dont peu de gens se préoccupe, n'était pas du goût d'Adrien, ni de sa nièce. Il fallait, le cœur brisé, quitter la France. Mais tant qu'à partir au loin, dans une contrée étrangère, l'oncle voulait choisir un pays complètement différent, où il se sentirait libre à nouveau. À un certain

âge, les marottes deviennent des passions insurmontables. Il avait décidé plus tôt de passer toute sa vie avec sa nièce, et il n'avait pas changé d'avis, même avec tous les nouveaux drames dans leur existence. Mais ces drames étaient-ils vraiment un empêchement ? En les mettant définitivement au ban de la société, ils étaient plutôt un encouragement. En effet, que peut perdre un homme que la société a entièrement repoussé ? L'oncle décida donc qu'ils referaient leur vie, une vie complètement différente, dans un pays le plus étranger possible : l'Afghanistan. Non que lui ou Jessica avait un amour quelconque pour ce pays, mais l'oncle supposait, à tort ou à raison, qu'on devait y être très libre, et qu'à moins de déplaire au chef du village, on pouvait y vivre comme on voulait. Adrien avait aussi une autre raison de choisir une destination si singulière. Il l'expliqua à sa nièce.

- Chère Jessica. Tu comprends que nous devons quitter notre pays, nous n'avons plus le choix.

- Oui, mon oncle, c'est dommage.

- Effectivement, dit Adrien. Plus loin on sera, et mieux ce sera. Tu sais, j'ai un ami, que je n'ai pas vu depuis longtemps, et qui habite très loin. Il est en Afghanistan. Tu connais ce pays ?

- Non, pas du tout.

- Eh bien, c'est vraiment très très loin. Mon ami est Français, et il travaille là depuis longtemps, pour une grosse compagnie. Je suis certain qu'il y est encore. C'est un véritable ami, comme Zazou, mais que les circonstances de la vie a éloigné de moi. Je lui demanderai de me passer de l'argent, et nous irons dans ce pays ensemble. Il a un garçon, qui a environ le même âge que toi. Je suis certain que tu le trouveras très sympathique.

- Comme vous voulez, mon oncle. Ce sera triste de partir d'ici, et d'abandonner Jonathan.

- Oui, ce sera triste. Pour ce qui est de Jonathan, ne t'en fais pas pour lui. Je me suis renseigné, et la mère de feu madame Polas a réussi à le garder avec elle. Sa famille ne sait toujours pas où il est.

- Ah, je suis si contente de l'entendre, s'écria Jessica. Il n'est donc plus malheureux.

- Non, plus du tout. Tout est arrangé de ce côté.

- Alors je suppose que nous pouvons partir sans lui. Il sera mieux ici. Je suis contente pour lui.

Avant de partir, Jessica voulut revoir Rachid, qui avait prouvé son amitié pour elle, et qui l'avait déjà aidée dans le passé. Rachid étant Afghan, c'était une raison de plus pour le voir, avant d'aller en exil en Afghanistan. Elle le rencontra, seul, dans la cour derrière le centre d'hébergement.

- Alors, c'est décidé, lui dit-il, tu vas dans mon pays ? Quelle ironie. Je suis presque prisonnier ici, loin de chez moi, et toi, tu seras là-bas, où tu retrouveras ta liberté.

- Oui, le destin est parfois surprenant.

- Tu verras, tu ne t'ennuieras pas là-bas, mais fais attention, c'est dangereux. C'est vrai que tu sais te défendre, dit-il en riant, tu as tué madame Polas.

- Ne ris pas, Rachid, dit-elle en fronçant les sourcils. Ce n'est pas drôle, et ce n'est pas moi qui l'aie tuée, c'est ce méchant vieux barbu.

- Oui, je sais, et je suis content qu'elle soit morte. Ce n'est pas gentil, je sais, mais elle ne mérite pas qu'on ait pitié d'elle. Quant à ton oncle qui a tué ce barbu, si c'est un crime ici, ce ne l'est pas en Afghanistan, où on a le droit de se défendre. Il ne faudra pas cacher ce qu'il a fait, mais bien le dire à tout le monde. Cela lui attirera de la sympathie, et même beaucoup de respect. Les gens sauront qu'il a des principes et qu'il sait se défendre, que ce n'est pas un mou, pas un poltron, comme il y en a tant ici.

- D'accord, je le dirai.

- Je vais te donner le numéro de téléphone d'un homme que je connais. C'est un bon ami à mon père. Une fois là-bas, téléphone-lui, et il vous aidera. Je te souhaite toutes les chances possibles. C'est un pays rude, mais on y est plus libre qu'ici.

- Même maintenant ? Je crois qu'il est occupé par une armée étrangère, c'est ce que dit mon oncle.

- Oui, même maintenant; tout dépend où on habite. Mais l'ami de mon père vous aidera, si vous avez besoin de lui.

Ils se tinrent les mains en silence quelques instants, puis ils se séparèrent.

Adrien et Jessica se rendirent donc en Afghanistan, où ils rencontrèrent le Français, ainsi que la connaissance de Rachid.

Cependant, si cela fut facile ou difficile, s'ils vécurent ensuite heureux ou non, s'ils restèrent en Afghanistan ou non, c'est ce que je me propose de raconter dans la seconde partie de ce livre, si la première intéresse assez de gens pour que j'offre au public la suite de cette aventure.

D'ici là, je souhaite à tous mes lecteurs d'avoir une vie fort agréable et de toujours se porter le mieux du monde.

Fin